

ICDA

NATIONAL LIBRARY  
CANADA  
BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

# ANNUAIRE

DE

# INSTITUT CANADIEN

DE QUEBEC

1875

N° 2

## SOMMAIRE.

- D'IBERVILLE, conférence donnée par M. P. J. JOLICOUR.
- LA CORVÉE DES FILIEUSES (scène acadienne), conférence donnée par M. J. O. FONTAINE.
- LA POLOGNE, ses origines, sa gloire, ses malheurs. Conférence donnée par M. H. J. B. CHOUINARD.
- ÉTUDES EXCLUSIVES ET ÉTUDES SPÉCIALES EN HISTOIRE NATURELLE, par M. l'abbé L. PROVALETCHER.
- SIR GEORGE PREVOST, 1812. Conférence donnée par M. JEAN BLANCHET.
- COUP D'ŒIL GÉNÉRAL SUR L'ORNÉTHOLOGIE EN AMÉRIQUE, par M. J. M. LEMOINE.
- Rapport du Bureau de Direction de l'Institut Canadien, par M. J. F. BELLEAU.
- Rapport sur la Bibliothèque, par M. Louis P. TURCOTTE.
- Liste des revues et journaux reçus à l'Institut Canadien.
- Liste des officiers et des membres actifs de l'Institut Canadien.

QUEBEC

IMPRIMERIE A. GÔTÉ ET C<sup>o</sup>

1875



CANADA

NATIONAL LIBRARY  
BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

ANNUAIRE  
DE  
L'INSTITUT CANADIEN  
DE QUÉBEC

1875

---

N° 2

---



QUEBEC  
IMPRIMERIE A. COTÉ ET C<sup>ie</sup>  
1875

THE STATE OF TEXAS

County of \_\_\_\_\_

Know all men by these presents

that \_\_\_\_\_

of the County of \_\_\_\_\_

State of Texas, for and in consideration

of the sum of \_\_\_\_\_ Dollars

to \_\_\_\_\_

the sum of \_\_\_\_\_ Dollars

has granted, sold and conveyed

unto the said \_\_\_\_\_

and his heirs forever

all that certain \_\_\_\_\_

tract of land \_\_\_\_\_

containing \_\_\_\_\_

acres more or less \_\_\_\_\_

situate in \_\_\_\_\_

County of \_\_\_\_\_

State of Texas \_\_\_\_\_

together with all \_\_\_\_\_

rights and appurtenances \_\_\_\_\_

in anywise \_\_\_\_\_

thereunto in anywise \_\_\_\_\_

appertaining \_\_\_\_\_

WITNESSETH

my hand and seal of office \_\_\_\_\_

this \_\_\_\_\_ day of \_\_\_\_\_

19\_\_\_\_ A.D. 19\_\_\_\_

\_\_\_\_\_

\_\_\_\_\_

\_\_\_\_\_

\_\_\_\_\_

\_\_\_\_\_

## INTRODUCTION

---

L'Institut Canadien de Québec a l'avantage de publier un deuxième Annuaire, beaucoup plus considérable que le premier. Cette brochure contient quelques-unes des conférences qui ont été données sous le patronage de cette institution, et que le public a si bien goûtées, plusieurs travaux de nos meilleurs naturalistes, les rapports des divers officiers, etc. Comme on peut le voir, l'Institut a fait d'immenses progrès pendant l'année : la bibliothèque s'est enrichie de 450 volumes choisis, plusieurs publications importantes ont été déposées sur les tables, plus de cent nouveaux noms ont été ajoutés à la liste de ses membres actifs ; enfin ses séances littéraires, si bien remplies par nos littérateurs, ont toujours attiré une foule nombreuse. Voilà autant de résultats importants obtenus grâce à la libéralité de la législature provinciale et au zèle des membres et des officiers. L'Institut poursuit donc avec vigueur le but patriotique que ses fondateurs avaient en vue. Il pourra continuer dans cette voie prospère, si le concours des citoyens et l'octroi de la législature lui sont de nouveau accordés.



# L'INSTITUT CANADIEN DE QUÉBEC

---

## D'IBERVILLE

Conférence prononcée le 11 mars 1875,

Par P.-J. JOLICŒUR, Écuyer.

### I

Parmi les colons qui, en 1641, quittèrent la France pour venir s'établir au Canada, l'histoire fait mention d'un jeune homme ou plutôt d'un enfant de quinze ans. Il se nommait Charles Lemoyne, et était né à Dieppe, paroisse de Saint-Remi, le 2 août 1626. Son père se nommait Pierre Lemoyne et sa mère, Judith Duchesne.

Dès son arrivée à Québec, il entra au service des révérends pères jésuites qui l'employèrent dans les missions qu'ils avaient établies chez la nation huronne. Quatre années de séjour au milieu des peuplades sauvages le rendirent familier avec leurs mœurs, leurs coutumes et leurs langues. Aussi, lorsque M. de Maisonneuve, gouverneur de Ville-Marie, demanda au gouverneur de la Nouvelle-France de lui envoyer un bon sujet qui pût à la fois servir comme soldat et comme interprète, M. de Montmagny jeta les yeux sur Charles Lemoyne.

Ce dernier se rendit à Montréal en 1646. L'occasion se présenta bientôt pour lui de montrer son courage et son habileté. Comme l'on sait, la colonie de Ville-Marie était sans cesse en butte aux incursions des Iroquois.

Un jour, ces barbares, sous prétexte de parlementer, se présentèrent aux environs du fort et, ne se voyant pas inquiétés, se saisirent d'un colon du nom de Normanville. Charles Lemoine qui en a connaissance, couche en joue deux Iroquois, les force à s'avancer vers le fort et les fait prisonniers. Les autres sauvages effrayés ramènent Normanville et l'échangent contre leurs camarades. Dans une autre circonstance, une bande d'Iroquois profitant de l'heure où les habitants revenaient de la messe, se jettent sur eux. Lemoine appelé en toute hâte arrive avec ses compagnons et attaque les sauvages avec tant de vigueur qu'il les met en fuite, après en avoir tué un grand nombre.

La colonie eut quelque temps de répit. Lemoine en profita pour défricher les terres qu'on lui avait concédées. Véritable type du soldat laboureur, on pouvait dire de lui ce qu'on disait des anciens Israélites, qu'il tenait la charrue d'une main et l'épée de l'autre.

Aussi, durant le cours de sa longue carrière, il fit partie de presque tous les combats contre les Iroquois. En 1655, les tribus ennemies s'étaient réunies de l'autre côté du fleuve, en face de Montréal. Quelques guerriers se détachent du groupe et se présentent dans deux canots en face du fort. Lemoine saute dans une embarcation, se dirige vers eux armé de deux pistolets et, à l'aide de quelques hommes placés en embuscade, il les fait prisonniers et les conduit au fort. Les Iroquois viennent en nombre réclamer leurs compagnons, et comme on ne veut les rendre qu'à condition que les prisonniers français soient mis en liberté, ils menacent d'y venir aux dernières extrémités et veulent mettre pied à terre. Mais Lemoine, aidé du major Crosse et de ses hommes, les reçoit avec tant d'impétuosité que, saisis de terreur, ils regagnent leurs canots.

En 1665, Charles Lemoine étant allé à la chasse près de Sainte-Thérèse fut surpris et attaqué par une bande d'Iroquois. Comme ils le connaissaient pour avoir plus d'une fois éprouvé sa valeur, ils lui crièrent de se rendre. Lemoine refuse, et les mettant en joue il recule à petits pas. Malheureusement il s'embarrasse les jambes dans les branches et tombe à terre. Il se relève promptement et prend la fuite. Mais les Iroquois le rejoignent, s'en



emparent et retournent triomphants dans leurs cantons. La nouvelle parvenue bientôt à Ville-Marie y causa la plus grande douleur et fut regardée comme une telle calamité qu'on y fit des prières publiques. Cependant les Iroquois se préparaient à faire subir à leur prisonnier les plus cruels supplices. Mais Lemoyne ne se déconcerta pas. Comme il savait bien leur langue, il les harangua et leur dit : " Vous pouvez me faire mourir ; mais ma mort sera rigoureusement vengée. Il viendra quantité de soldats français qui brûleront vos villages ; ils arrivent maintenant à Québec, j'en ai l'assurance."

Ce hardi discours impressionna les sauvages ; ils le relâchèrent et l'adoptèrent comme un des leurs.

Charles Lemoyne fut non-seulement un valeureux capitaine, mais grâce à sa connaissance des langues sauvages, il rendit de nombreux services, comme négociateur de la paix et comme interprète. C'est pour les reconnaître que les gouverneurs et les intendants lui accordèrent à diverses reprises d'immenses concessions de terre. C'est ainsi que l'intendant Talon lui donna toutes les terres non concédées sur le bord du fleuve Saint-Laurent, depuis Varenne jusqu'à la seigneurie de la Prairie, lesquelles terres l'intendant Duchesneau érigea plus tard en fief sous le nom de Longueuil. De son côté, Louis XIV lui accordait en 1668 des lettres de noblesse en le qualifiant de sieur de Longueuil.

Quelque temps auparavant et, à l'occasion de son mariage, M. de Maisonneuve lui avait donné une étendue de quatre-vingt-dix arpents de terre dans l'Île de Montréal.

Ce mariage eut lieu en 1654. Lemoyne, alors âgé de vingt-huit ans, épousait, le 28 mai, à Ville-Marie, mademoiselle Catherine Thierry, mieux connue sous le nom de Catherine Primot, parce que son oncle M. Antoine Primot et Martine Messier, son épouse, n'ayant point d'enfants, l'avaient adoptée comme leur propre fille, au moment où ils quittèrent le diocèse de Rouen pour venir s'établir au Canada. Mademoiselle Primot avait alors quatorze ans et, suivant un historien, " elle annonçait déjà ce qu'elle serait un jour : une mère de famille accomplie et un modèle achevé de vertu pour toute la colonie." (L'abbé Faillon.)

Après quarante ans de service, Charles Lemoyne

mourut à Montréal en 1683 et fut inhumé dans l'église paroissiale.

Il fut père de treize enfants, dont deux filles et onze garçons. Dix d'entre ces derniers ont noblement consacré leur vie entière au service de leur roi et à la gloire de leur patrie. Et quelle vie ! vie de fatigues, de privations, de dangers de toutes sortes et sur terre et sur mer ; car les deux éléments leur furent également familiers, les deux éléments furent témoins de leurs exploits si glorieux, si téméraires parfois qu'ils sont à peine croyables. Nous les voyons toujours prêts à voler au danger, à la voix du devoir et de l'honneur, et cela, sans espoir de récompense, car ils agissaient en des lieux à peine connus et loin des yeux de la Cour, souveraine dispensatrice des grâces et des faveurs.

## II

L'aîné, Charles Lemoyne, naquit à Montréal le 10 décembre 1656. Il fut en 1700 créé baron en récompense, disent les lettres patentes, des services qu'il avait rendus et qu'il rendait tous les jours à la colonie et qu'il avait érigé sur sa seigneurie un fort en pierre à quatre bastions.

En 1711, lors de la grande invasion que les colonies de la Nouvelle-Angleterre avaient projetée et par terre et par mer contre la Nouvelle-France, le baron de Longueuil surnommé avec raison le Machabée de Montréal, jugeant qu'il ne fallait pas laisser arriver les Anglais jusqu'à Ville-Marie, sans leur dresser quelque embuscade, résolut d'aller avec une poignée de gens les attaquer proche de Chambly où ils devaient passer. Il fit porter devant lui un étendard qui était l'image de la Vierge avec une inscription composée par la sœur Leber, sa cousine germaine, étendard que M. de Belmont bénit solennellement dans l'église paroissiale de Montréal et remit lui-même dans les mains du brave capitaine, en présence de tout le peuple.

Après avoir été successivement gouverneur de Montréal et de la ville du Détroit, et avoir pris part à maints combats avec son frère de Sainte-Hélène, le baron de Longueuil mourut à Montréal âgé de près de 73 ans.

Le second fils est Jacques Lemoyne, sieur de Sainte-Hélène, capitaine dans une compagnie du détachement de marine (1). Ce jeune homme plein d'espérance et doné de tous les dons du cœur et des charmes de l'esprit, se distingua par plusieurs beaux faits d'armes. Il trouva la mort sur les hauteurs de Beauport, à la tête d'un détachement de Canadiens chargé d'arrêter la marche de l'armée anglaise, lors du siège de Québec, sous l'amiral Phipps en 1690. Il fut vivement regretté des Canadiens dont il était l'idole et du comte de Frontenac qui perdait en lui un officier actif et intrépide.

En troisième lieu, vient Pierre Lemoyne, d'Iberville.

En quatrième lieu, Paul Lemoyne de Maricourt (2), capitaine dans la marine, mort épuisé par les fatigues qu'il avait essuyées dans les expéditions fréquentes qu'il fit chez les Iroquois.

Puis, c'est Joseph Lemoyne de Sérigny, (3) lieutenant de vaisseau, compagnon inséparable de d'Iberville qu'il seconda dans toutes ses entreprises.

François Lemoyne de Bienville, (4) officier dans les troupes de marine, tué par les Iroquois, au siège d'une maison occupée par ces barbares qui périrent tous au nombre de trente.

Son nom doit être familier à ceux qui ont lu le roman historique de M. Marmette.

Louis Lemoyne de Châteauguay, (5) garde de marine, tué par les Anglais au siège du fort Bourbon en 1694.

Gabriel Lemoyne d'Assigny, mort des maladies contagieuses, à l'Isle de Saint-Domingue. Il avait accompagné d'Iberville dans son expédition sur le Mississippi en 1701.

Jean-Baptiste Lemoyne de Bienville (6), deuxième du nom, gouverneur de la Louisiane. Notre artiste, feu M. Théophile Hamel, a fait, il y a quelques années, son portrait, à la demande de la municipalité de la Nouvelle-Orléans.

(1) Né 26 avril 1659. Décédé 4 décembre 1690. Inhumé dans le cimetière de l'Hôtel-Dieu à Québec.

(2) Né 15 décembre 1663. Décédé 21 mars 1704.

(3) Né le 22 juillet 1668. Mort en 1734, gouverneur de Rochefort.

(4) Né 10 mar. 1666. Décédé 7 juin 1691.

(5) Né 5 janvier 1676.

(6) Né le 23 février 1680.

Antoine Lemcyno de Châteauguay, (1) aussi deuxième du nom, capitaine dans une compagnie de la marine à la Louisiane. Il se signala en Floride, à la Louisiane, en Acadie et aux Antilles.

Mais Pierre Lemcyno d'Iberville était sans contredit l'étoile la plus brillante de cette constellation.

Il naquit à Montréal en 1661. Destiné, comme ses frères au service militaire, on l'arracha, dès l'âge de quatorze ans, aux caresses de sa mère et aux joies de la famille pour l'envoyer faire son apprentissage de marin dans un vaisseau qui appartenait à son père. Puis, il fit, sous d'habiles navigateurs, plusieurs voyages en France. Il était bien jeune que déjà il était renommé pour son intrépidité, son sang-froid et ses connaissances comme marin.

Il avait à peine vingt-trois ans quand il fut chargé par le marquis de Denonville, alors gouverneur du Canada, d'accompagner le Chevalier de Troyes dans une expédition à la Baie d'Hudson. Cette contrée n'était pas précisément un paradis terrestre : " Là, dit un voyageur moderne, un hiver de neuf mois couvre la terre d'épais frimas ; jamais le sol ne dégèle à plus de trois ou quatre pieds de profondeur, et la nature éternellement morte ette dans l'âme l'épouvante et la désolation ; à peine, si une végétation languissante couvre les plaines de quelque verdure pendant le court intervalle de l'été ; et des bruyères stériles, de maigres bouleaux, quelques arbres résineux rachitiques, font l'ornement le plus pittoresque de ces climats glacés." On n'y allait donc pas pour y chercher les productions des pays tempérés, on n'y allait pas non plus à la conquête de la toison d'or ; mais on y trouvait une quantité considérable de pelleteries de la plus belle qualité. Les Esquimaux et les autres tribus sauvages venaient vers les forts, chargés des plus belles fourrures dont ils trafiquaient à très-bas prix. C'étaient les peaux d'ours gris, de renard, d'élan, d'orignal, de caribou, de blanches hermines, de loutre, de marte zibeline et surtout de castor si recherché alors par le commerce et l'industrie.

(1) Né le 7 juillet 1683.

Mais la Compagnie du nord faisait depuis longtemps à la Cour des plaintes continuelles de ce que les Anglais étaient sans cesse dans ces parages et y avaient construit plusieurs forts pour l'utilité de leur commerce.

D'après les instructions reçues de la Cour de France, le marquis de Denonville organisa pour les déloger une expédition dont il confia l'exécution aux trois frères d'Iberville, de Ste. Hélène et de Maricourt, conjointement avec le chevalier de Troyes. Ils partirent de Montréal au mois de mars, au nombre d'environ quatre-vingt-deux hommes. Ils suivirent la route de terre, route pénible et fatigante. La distance qu'ils avaient à parcourir était de 200 lieues. Chargés comme des bêtes de somme, tantôt trainant leurs canots, tantôt les portant sur leurs épaules, ils avaient à traverser des lacs et des rivières où les glaces menaçaient à chaque instant de les broyer et de les engloutir, des marais où ils enfonçaient dans l'eau et la boue jusqu'aux genoux, des bois où nul sentier n'était tracé. Après avoir souffert du froid et de la faim, et enduré des fatigues capables de faire succomber tout autres hommes que des Canadiens brisés dès l'enfance à cette vie de labeurs, ils arrivèrent au mois de juin devant le fort Monsipi.

Sans perdre un seul instant, ils en commencèrent le siège. Ce fort était de forme carrée, flanqué de quatre bastions, et revêtu d'une forte palissade en madriers. Au milieu était une redoute. D'Iberville et de Ste. Hélène, avec six de leurs compagnons, commencent l'attaque d'un côté, et de Maricourt et de Troyes de l'autre. D'Iberville escalade la palissade et saute en dedans du retranchement, tandis que ses compagnons font tomber sous la hache la porte principale du fort. Nos braves se réunissent alors pour donner l'assaut à la redoute dont ils ébranlent la porte à coups de bélier. Elle cède en partie; d'Iberville s'y précipite, l'épée d'une main et le fusil de l'autre, mais avant que ses compagnons puissent l'y suivre, les Anglais la referment. Voilà notre héros séparé des siens, dans l'obscurité la plus profonde, au milieu d'ennemis qui réunissent leurs coups contre lui. Sa position était critique; il ne perd cependant pas courage; il frappe à droite et à gauche, certain que ses coups ne tomberont pas sur une tête amie.

Enfin la porte cède sous les coups redoublés du bélier et donne passage aux Canadiens qui accourent pleins d'anxiété au secours de leur chef. Les Anglais saisis de frayeur demandent quartier et remettent le fort aux Français qui le démolissent, faute d'un nombre suffisant d'hommes pour le garder.

Les vainqueurs se dirigèrent dans une chaloupe armée d'une pièce de canon vers le second fort, celui de Rupert, situé à quarante lieues plus loin. Ils y arrivèrent dans la nuit du premier juillet. De Ste. Hélène alla dans l'obscurité faire la découverte du fort qu'un vaisseau retenu sur ses ancrs était chargé de protéger. Pour s'assurer la prise du fort, il fallait commencer par s'emparer du vaisseau. C'est ce qu'on décida de faire et ce qui fut confié à d'Iberville et de Maricourt.

L'entreprise était téméraire et demandait beaucoup de prudence et d'adresse. Mais rien ne peut arrêter nos deux braves. Ils s'embarquent avec neuf hommes dans deux canots d'écorce. Ils s'avancent en silence, les avirons frappent à peine les flots. Chacun de son côté, ils se glissent comme deux serpents le long du vaisseau ; ils en escaladent les bords avec impétuosité. Le matelot chargé du quart veut donner l'alarme, mais avant qu'il ait jeté un cri, d'Iberville l'étend mort à ses pieds, puis il frappe sur le pont pour appeler les autres hommes de l'équipage. A mesure qu'ils sortent de l'écoutille, ils reçoivent la mort. Maître du vaisseau, d'Iberville fait cesser l'effusion du sang et constitue prisonniers le reste de l'équipage parmi lequel se trouvait le gouverneur que les Anglais avaient envoyé à la Baie d'Hudson.

Pendant ce temps-là, le chevalier de Troyes ne demeurait pas inactif. Il donnait l'assaut au fort qui se rendait sans coup férir.

L'entreprise était trop bien commencée pour être abandonnée en si beau chemin, car il restait encore un fort à prendre. C'était celui de Kichichouanne. La seule difficulté était de le trouver ; on ignorait dans quelle direction il était. Quelques coups de canon, tirés en mémoire d'une fête qu'on y célébrait, mirent les Français sur la trace. De Ste. Hélène se dirigea par terre, du côté d'où partait le bruit, pendant que d'Iberville descendait un peu plus lentement avec sa prise.

On s'occupa pendant la nuit à débarquer quelques pièces de canon et à prendre une position avantageuse. Au point du jour, on fit sommer le gouverneur de se rendre. Sur son refus, une batterie placée dans un bois en face du fort, fit un feu si nourri qu'au bout de quelques instants on entendit des voix qui paraissaient sortir de dessous terre et qui demandaient grâce. C'était la garnison parmi laquelle il ne s'était pas trouvé seulement un homme assez brave pour amener le pavillon.

Après quelques jours de repos, d'Iberville et le chevalier de Troyes s'embarquèrent pour Montréal, laissant à de Maricourt le commandement du fort.

Telles furent les premières armes de d'Iberville à la Baie d'Hudson.

Son nom y retentira longtemps encore toujours associé à quelque victoire, et tant qu'il vivra, les Anglais n'y auront que des établissements temporaires où ils seront toujours dans l'anxiété et la crainte.

C'est à la suite de cette campagne que le gouverneur du Canada lui écrivait : " Vous avez trop bien fait pour ne pas continuer les services que vous rendez au roi en servant la Compagnie du nord. Vous devez vous tenir pour assuré que je n'oublierai rien de ce qu'il conviendra de dire pour faire valoir vos services auprès du roi et de M. le marquis de Seignelay. C'est pourquoi je vous convie de continuer de bien faire et de vous attacher à faire réussir tous nos desseins."

Cependant la défaite que les Anglais avaient essayée ne les avait pas découragés. Alléchés par les profits immenses que promettait le commerce de la Baie d'Hudson, ils vinrent en 1688 avec trois vaisseaux montés par quatre-vingts hommes mettre le siège devant le fort Kichichouanne autrement appelé Sainte-Anne.

D'Iberville y commandait avec quatorze hommes seulement de garnison ; mais il fit une défense si vigoureuse qu'il remporta une victoire complète sur les Anglais et s'empara de leurs trois vaisseaux dont il conduisit triomphalement le plus considérable à Québec. Le gouverneur lui écrivit en 1689, pour le féliciter en ces termes : " J'ai reçu vos deux lettres de l'automne dernier et de ce printemps, de tout ce qui s'est passé chez vous entre vous et les Anglais qui voulaient vous

enlever ; je vous assure que je n'oublierai pas de rendre compte à M. le marquis de Seignelay, de votre conduite et de votre savoir-faire pour soutenir votre ouvrage."

### III.

Au commencement de l'hiver de 1690, le comte de Frontenac décidé à mettre un terme aux agressions continuelles des colonies anglaises contre les établissements français, et pour les punir de ce qu'elles excitaient constamment contre nous les tribus iroquoises, se résolut d'aller les attaquer chez elles.

A cet effet, il organisa trois partis de guerre qui devaient se ruer sur la Nouvelle Angleterre.

Le premier parti fut recruté à Montréal, et était chargé de se diriger du côté d'Albany.

Le deuxième, formé à Trois-Rivières, avait mission de détruire les bourgs qui se trouvaient sur la rivière Connecticut.

Le troisième devait partir de Québec et aller ravager les villages situés entre Boston et Pentagoët.

Les Canadiens étaient singulièrement propres à ce genre d'expéditions dont le succès dépendait de l'impétuosité de l'attaque.

L'histoire nous les dépeint, la tête couverte d'un long bonnet de fourrure, les jambes enfermées dans des mitasses de peaux, vêtus d'une ample capote serrée autour des flancs par une lanière en cuir ; une autre lanière passée en bandoulière retenait une corne de bœuf leur servant de gibberne. Il ne faut pas oublier le briquet, la pipe et le sac à tabac. Si à cela vous ajoutez une carabine avec laquelle ils manquent rarement leur but, une hache suspendue au ceinturon, un gros sac de provisions pour plusieurs jours et une paire de raquettes, vous aurez une idée du costume d'hiver et des armes de la milice canadienne sous le gouvernement français. Ainsi équipés, si leurs chefs ont leur estime, si ce sont des Canadiens, si ces chefs se nomment d'Iberville, Ste. Hélène ou Maricourt qu'ils ont vus naître et grandir au milieu d'eux, on pourra les conduire au bout du monde. Rien ne saurait les arrêter, ni des marches forcées de plusieurs centaines de milles, dans la neige et dans la boue, à travers les bois où



à chaque instant un ennemi en embuscade peut les surprendre, ni les froides nuits d'hiver où ils n'ont pour couvertures qu'une épaisse couche de neige et pour toit que le firmament. Ils s'avancent répétant de joyeuses chansons. Et que leur importent le froid et la faim qu'ils endurent depuis plusieurs jours ? Leurs chefs ne partagent-ils pas leurs souffrances et leurs privations ? D'ailleurs l'ennemi n'est pas loin : ils trouveront chez lui bon souper et bon gîte, et ils se réchaufferont à la lueur de ses maisons incendiées.

Le parti de Montréal se mit en marche au commencement de février. Il était composé de 96 Sauvages et de 114 Canadiens sous le commandement de Ste. Hélène et du chevalier d'Aillebout de Mantet. D'Iberville que la saison empêchait de se rendre à la Baie d'Hudson, obtint la permission de s'y joindre, car pour son caractère bouillant le repos était un supplice.

Les sieurs de Repentigny, de Montesson, de Bonrepas, de la Brosse, de Bienville, Lebert du Chesne et La Marque Martigny accompagnèrent l'expédition en qualité de volontaires.

Après quinze jours de marche, ils arrivèrent à onze heures du soir auprès du bourg de Shenectady ou Corlar, comme l'appelaient les Français.

Ce bourg avait la forme d'un carré long et était composé d'une quarantaine de maisons.

On délibéra pendant quelque temps si l'on devait poursuivre jusqu'à Albany ou donner immédiatement l'assaut à Corlar. Ce dernier avis fut celui des sauvages. D'ailleurs, le froid était horrible, et le vent soufflant avec violence les enveloppait d'un tourbillon de neige. On se disposa donc à l'attaque.

La population de Corlar était dans une sécurité si grande que les portes du fort n'étaient pas fermées, et qu'aucune sentinelle ne les gardait. Ils avaient bien entendu dire que les Français devaient venir les attaquer, mais ils ne pensaient pas qu'il y eût des hommes assez téméraires pour s'aventurer de si loin et dans une saison aussi rigoureuse.

Les Canadiens y entrèrent en silence ; le commandement se donnait à voix basse. Quand toutes les dispositions furent prises, ils poussèrent tous ensemble le

terrible cri de guerre des sauvages et assaillirent les maisons les unes après les autres. La population, folle de terreur, offrit peu de résistance. Il périt dans cette nuit soixante habitants, les autres furent faits prisonniers. Un butin considérable fut la proie des vainqueurs. Au bout de deux heures, le combat fut interrompu pour donner aux assaillants le temps de se reposer et de prendre quelque nourriture.

Avant de retraiter, on livra le bourg aux flammes. Deux maisons seulement furent épargnées, l'une où avait été déposé M. de Martigny blessé pendant la nuit, et l'autre appartenant au commandant de la place, dont l'épouse avait autrefois donné l'hospitalité à des prisonniers français, et qui fut récompensée en cette circonstance de sa généreuse conduite.

Ce harri coup de main jeta l'épouvante dans la Nouvelle-Angleterre. Les vieillards en parlent encore aujourd'hui. Pendant longtemps on s'attendait à chaque instant à voir paraître les bandes canadiennes comme un torrent débordé renversant tout sur son passage et le nom de d'Iberville fut répété avec autant de terreur qu'autrefois celui de Richard-Cœur-de-Lion, chez les habitants de la Palestine.

#### IV

Il nous faut à présent retourner à la Baie d'Hudson, où nous retrouverons d'Iberville monté sur le vaisseau la *Sainte-Anne*, et le capitaine Bonaventure Denis commandant le bâtiment *Les armes de la Compagnie*, chargés d'expulser les Anglais qui occupaient encore le fort Nelson et celui de New-Savane.

La destruction de ces deux forts et la prise d'une quantité considérable de pelleteries furent le fruit de ce voyage.

Au mois d'octobre 1690, d'Iberville revenait à Québec chargé de riches dépouilles, quand, à la hauteur de l'Île-aux-Coudres, il fut informé par son frère de Longueuil qu'une flotte anglaise assiégeait Québec. Il rebroussa chemin et fit voile pour la France, après avoir dépêché un courrier au comte de Frontenac pour rendre compte de son expédition.

Il n'entre pas dans mon plan de parler de ce siège mémorable. Je dirai seulement que trois des frères Lemoyne y prirent une glorieuse part, ce furent de Longueuil, Ste. Hélène et Maricourt. On dit que Ste. Hélène, qui était habile tireur, cribla de boulets les vaisseaux anglais, et qu'un coup de canon tiré par Maricourt jeta à l'eau le pavillon du vaisseau de l'amiral Phipps, et que des Canadiens allèrent, sous le feu de l'ennemi, le repêcher à la nage et le rapporter à terre. De Longueuil et Ste. Hélène furent blessés tous deux au combat de Beauport. Le dernier mourut de ses blessures, à la douleur de la colonie qui perdait en lui un des plus aimables cavaliers et des plus braves hommes qu'elle eût jamais eu. (Charlevoix.)

Les immenses préparatifs des Anglais échouèrent ainsi devant la fermeté du comte de Frontenac et la valeur des Canadiens. Le courrier dépêché par d'Iberville arriva à Québec le lendemain de la levée du siège. Ces différentes victoires donnèrent lieu à de grandes réjouissances publiques. Après avoir promené triomphalement le pavillon anglais, on suspendit ce glorieux trophée à la voûte de la Cathédrale, où il demeura jusqu'à l'incendie de cette église en 1759. De plus, on institua, sous le nom de Notre-Dame des Victoires, une fête perpétuelle qui jusqu'à ces années dernières fut religieusement observée le 4 octobre dans l'église de la basse-ville. Les anciens citoyens de cette localité n'en ont pas perdu le souvenir. De son côté, Louis XIV, pour commémorer ces événements, fit frapper une médaille dont on peut voir un *fac-simile* en bronze dans notre modeste musée; c'est un don de feu M. Faribault.

En 1693, les Anglais, avec la tenacité particulière à leur race, réparurent à la Baie d'Hudson avec trois vaisseaux et allèrent attaquer le fort Sainte-Anne qui n'était défendu que par cinq hommes. Ils en eurent assez facilement raison. Les Canadiens, après s'être défendus pendant quelque temps, abandonnèrent le fort et s'en revinrent à Montréal où ils arrivèrent, après avoir enduré des fatigues inouïes. Les forts Rupert et Monsipi subirent le sort du fort Sainte-Anne.

D'Iberville fut envoyé l'année suivante avec son frère Sérigny à la tête de cent Canadiens pour reprendre la

Baie d'Hudson. Les deux vaisseaux qui les portaient, le *Poli* et la *Charente*, arrivèrent devant le fort Nelson ou Bourbon le 28 octobre. Ils s'en rendirent maîtres, après quelques jours de siège et de bombardement. C'est pendant ce siège que d'Iberville eut la douleur de perdre son frère de Chateauguay, qui servait comme enseigne à bord du *Poli* et qui n'avait que dix-huit ans.

Je ne parlerai point de la prise du fort Pemkuid, en Acadie, ni des expéditions de d'Iberville, tantôt sur les côtes de la Nouvelle Angleterre tantôt dans l'Île de Terre-Neuve, et qui furent autant de victoires, pour passer de suite au dernier combat qu'il livra dans les glaces de la Baie d'Hudson en 1697.

Les Anglais avaient profité de son absence pour y rentrer, et s'étaient emparés du fort Bourbon ; mais ils n'y resteront pas longtemps, car voilà notre capitaine qui s'avance avec plusieurs vaisseaux, bien déterminé à les châtier une dernière fois de leurs agressions naturelles. "La navigation, dit M. Garneau, a quelque chose de hardi, de grand même, mais de triste et de sauvage dans les hautes latitudes de notre globe. Un ciel bas et sombre, une mer qu'éclaire rarement un soleil sans chaleur, des flots lourds et couverts, la plus grande partie de l'année, de glaces dont les masses immenses ressemblent à des montagnes, des côtes désertes et arides qui semblent augmenter l'horreur des naufrages, un silence, qui n'est interrompu que par les gémissements de la tempête ; voilà quelles sont les contrées où M. d'Iberville a déjà signalé son courage et où il va le signaler encore. Ces mers lui sont familières, elles furent les premiers témoins de sa valeur. Depuis longtemps son vaisseau aventureux les sillonne."

La campagne commença néanmoins sous de tristes auspices ; car, dès l'entrée de la rivière Sainte-Thérèse, la flottille française fut arrêtée par les glaces. Plus d'une fois nos gens faillirent perdre la vie et deux de leurs vaisseaux furent broyés par les glaces, et cela si rapidement que l'équipage eut à peine le temps de se sauver. Enfin, après plusieurs jours de cette navigation périlleuse, d'Iberville qui montait le *Pelican*, réussit à se dégager et vogue en toute hâte vers le fort Bourbon pour y devancer trois vaisseaux anglais qu'il savait devoir

venir secourir le fort. Il y arriva dans la soirée du 4 septembre.

Le lendemain à six heures, on vit venir des vaisseaux. Pendant quelque temps on crut que c'était les autres vaisseaux français qui avaient réussi à se frayer un passage à travers les glaces; mais on ne tarda pas à se détromper, car ils ne répondirent pas au signe de ralliement.

C'était en effet trois vaisseaux anglais, le *Hampshire*, l'*Hudson Bay* et le *Degrhing*, le premier fort de cinquante-six canons, le second de trente-six, et le troisième de vingt-quatre, qui venaient à toutes voiles sur le vaisseau français. La partie était loin d'être égale, trois contre un. Le *Pelican* que les glaces avaient considérablement avarié, n'avait que trente-six canons et son équipage se trouvait réduit de vingt-cinq hommes que d'Iberville avait débarqués la veille sous le commandement de Sérigny. Que faire? Deux partis s'offrent à eux: fuir ou demander grâce et amener le pavillon. Fuir! ah! bien oui! fuir.... parlez-leur de mourir, mais fuir...., mais se rendre! non jamais ils ne le feront tant qu'ils pourront manier une arme. Et d'Iberville les connaissait bien; car, sans se déconcerter, sans se troubler, il commande au timonier d'aller à la rencontre des Anglais. Chacun était à son poste. Lasale, enseigne de vaisseau, et Grandville, garde de la marine, commandaient la batterie d'en bas. Bienville et le chevalier de Ligondez, garde de la marine, celle d'en haut, et De la Potherie était chargé de commander le château d'avant et de sauter à l'abordage à la tête d'un détachement de Canadiens. Cependant les Anglais s'avançaient toujours, se croyant certains de la victoire et criant qu'ils savaient que c'était d'Iberville, qu'il ne leur échapperait pas cette fois, et qu'ils lui feraient expier tout le mal qu'il leur avait fait. Mais lui, toujours calme, surveillait la manœuvre et modérait les transports de ses compagnons que ces menaces exaspéraient et qui brûlaient de s'en venger.

Enfin, voilà les deux ennemis en présence, et le combat qui s'engage. Malgré le désavantage du nombre, le *Pelican* manœuvre si bien qu'il tient ses ennemis à distance depuis neuf heures jusqu'à midi. A cette heure,

d'Iberville pour qui la victoire n'a pas coutume d'être si longtemps contestée se décide à frapper un grand coup. Il dit à ses gens de se tenir prêts, et dirige son vaisseau de manière à prendre le *Hamsphire* en flanc. La mêlée fut vive et sanglante; la mousqueterie et le canon faisaient un grand carnage. Le *Pelican* avait ses manœuvres hachées et était percé à l'eau, et d'une seule décharge, quatorze de ses hommes avaient été blessés dans la batterie inférieure. Quelques minutes de retard et tout est perdu. D'Iberville dresse ses batteries et lance à son ennemi une bordée si à propos que ce dernier fait à peine sa longueur de chemin et sombre avec son équipage. Notre capitaine tourne alors du côté de l'*Hudson Bay*, mais comme il était sur le point de l'aborder, le commandant amène son pavillon. Restait le *Degrhing*; celui-là était déjà en fuite, et une brume épaisse le déroba à la poursuite des Français. Cette victoire ne nous coûta que dix-sept blessés.

D'Iberville fit sans délai réparer le *Pelican* qui avait été considérablement endommagé et alla mouiller de nouveau devant le fort Bourbon avec l'*Hudson Bay* qu'il avait fait amariner par ses chaloupes. Le sourd mugissement de la mer l'avertit qu'il aurait bientôt un autre combat à soutenir, mais contre les éléments cette fois. Comme la rade était peu sûre, il leva l'ancre et alla motiller au large. Dans la nuit, il fut assailli par une tempête si violente que, quoi qu'il pût faire et malgré son incontestable habileté comme manœuvrier, son vaisseau chassa sur ses ancres et fut jeté à la côte où en un instant il fut rempli d'eau jusqu'à la batterie supérieure. L'équipage eut à peine le temps de sauter sur les glaces. Leurs souffrances furent horribles; ils manquaient de provisions, ils ne pouvaient faire de feu pour se réchauffer, et il fallait se trainer vers le rivage qui était à deux lieues. Dans ce trajet, il périt dix-neuf hommes de froid et de misère. La force d'âme n'abandonnera pas d'Iberville dans cette circonstance. Il allait de l'un à l'autre pour les secourir et les encourager. Dès qu'on eut atteint le rivage, on était décidé à donner immédiatement l'assaut au fort, car disait M. de la Potherie, périr pour périr, mieux vaut sacrifier sa vie au pied d'un bastion que de languir dans un bois où il y a déjà deux pieds de neige.

Heureusement que le *Wesp*, le *Palmier* et le *Profond*, les trois autres vaisseaux de l'escadre, arrivèrent sur ces entrefaites. Eux aussi avaient eu un engagement avec les vaisseaux anglais peu de temps avant que ces derniers fussent battus par le *Pélican*.

Pourvu de provisions, d'Iberville remit au lendemain l'attaque du fort. Il alla y mettre le siège avec une chaloupe chargée d'un mortier. La résistance ne fut pas longue. Le commandant anglais se rendit, à condition que la garnison serait renvoyée en Angleterre.

V

D'ici à quelques années, la France jouira paisiblement de ses possessions de la Baie d'Hudson. Quant à d'Iberville, il n'y retournera plus. Après avoir passé une partie de sa vie au milieu des glaces et des frimas et sous une latitude où la terre, presque toujours couverte de neige, est frappée de la plus désolante stérilité et n'est guère habitable que pour les bêtes sauvages, il va servir son pays sous un ciel plus tempéré. Son nom va retentir sur les bords du Mississippi, dans des régions où la nature semble avoir pris plaisir à réunir les productions les plus riches et les plus variées, où croissent le coton et la canne à sucre, où mûrissent les oranges, les figues et les pêches. A ses titres de marin célèbre, de grand capitaine, il en ajoutera un nouveau, celui de fondateur d'un état destiné à être un des plus beaux fleurons de la confédération américaine.

Qu'elles étaient grandes nos destinées ! qu'ils étaient beaux les jours de la France, quand son drapeau flottait sur les bords du golfe Saint-Laurent et ombrageait les rives de notre beau fleuve et la vallée du Mississippi !

C'est au retour de sa dernière expédition de la Baie d'Hudson que d'Iberville proposa à M. de Pontchartrain, alors ministre de la marine de France, de s'occuper à la découverte du Mississippi, entreprise dans laquelle l'infortuné Chevalier de la Salle avait perdu la vie quelques années auparavant. Ses services signalés lui donnaient une haute influence à la cour, et on accéda à sa demande. Le 17 octobre 1698, il partit de Rochefort avec deux vaisseaux dont l'un était monté par le marquis de

Châteaumorand. Ses compagnons de voyage étaient pour la plupart ces mêmes Canadiens avec lesquels il avait remporté tant de triomphes, et qui s'étaient attachés à sa fortune, décidés à le suivre en tous lieux. Ce voyage avait d'ailleurs de singuliers attraits pour eux, tant les récits des compagnons de Lasalle et des coureurs de bois avaient enflammé leur imagination. Le 27 juin de l'année suivante, ils étaient en vue des côtes de la Floride, et le 8 juillet, ils mouillaient devant l'Isle du Massacre, ainsi nommée parcequ'on y avait découvert des restes humains sans sépulture et plusieurs ustensiles. De là, ils se rendirent à la rivière de Pascagoula, parallèle au Mississipi. D'Iberville s'embarqua dans deux chaloupes avec le lieutenant Sauvolles, son frère de Bienville, deuxième du nom, un père récollet et quarante-huit hommes. Ce récollet était le père Athanase qui, quelques années auparavant, avait accompagné Lasalle et l'avait secouru dans ses derniers moments, lorsque ses perfides compagnons lui donnèrent la mort. Bientôt ils arrivent à l'embouchure d'un fleuve aux eaux troubles et profondes; nul doute, c'est là le Mississipi. Un cri de joie salua le père des eaux. Avant d'aller plus loin, d'Iberville retourne pour faire part de son heureuse découverte à son compagnon, le marquis de Châteaumorand. Puis, il se remet en route pour remonter le cours du fleuve. Après avoir vogué pendant quelques jours, les doutes l'assaillirent; il se disait que rien ne lui indiquait que ce fût là le Mississipi. Mais une lettre que son frère Bienville trouva chez les Sauvages le tira de sa perplexité. Dans cette lettre datée du 20 avril 1685, le chevalier de Tonti informait M. de La Salle qu'il avait descendu le fleuve pour rejoindre son ancien chef et lui exprimait son chagrin d'avoir été déçu dans son attente.

D'Iberville ne poussa pas cette année-là sa course plus loin. Il établit une partie de ses gens en un lieu que les Sauvages appelait Biloxi, et fit voile pour la France.

Il revint l'année suivante et se rendit jusqu'à la tribu des Natchès que la muse de Châteaubriand a rendus si célèbres.

Cependant la soif de l'or attira dans la Louisiane un certain nombre d'aventuriers; mais leurs recherches furent vaines. Leurs excursions furent néanmoins utiles



en ce qu'elles conduisirent à la découverte de plusieurs des tributaires du Missisipi, et les premiers, ils connurent la Rivière Rouge, l'Arkansas et le Missouri.

En 1701, d'Iberville fondait sur la Maubille un établissement qu'il peuplait avec les habitants de Biloxi, et dont il confiait l'administration à son frère Bienville. L'année suivante, il établissait dans l'Île du Massacre des magasins et des casernes.

Grâces à son énergie et à des sacrifices inouïs, il avait réussi à donner à sa colonie un certain développement quand la mort vint le frapper devant la Havane en 1706, à l'âge de 45 ans. Ce fut un rude coup porté à l'existence de la Louisiane qui, sous sa direction active et intelligente, aurait en peu d'années atteint un haut degré de prospérité.

Tels furent les services que pendant plus de vingt ans, d'Iberville rendit à son pays. L'histoire nous dit que c'était un fort bel homme. Véritable type du chevalier français sans peur et sans reproche, il en avait toutes les vertus. Brave jusqu'à la témérité, généreux jusqu'au plus pur désintéressement, il savait se faire chérir du soldat, et d'un regard il électrisait les Canadiens qui se seraient fait hacher pour lui. Ces braves Canadiens, dit Charlevoix, étaient la 10<sup>e</sup> légion qui ne combattait que sous la conduite de César et à la tête de laquelle César était invincible. Il n'en est pas de meilleure preuve que ce qui arriva dans l'expédition de l'Île de Terre-Neuve. M. de Brouillan et d'Iberville avaient été chargés de la conquête de cette île. Au moment de commencer l'attaque, ils eurent ensemble des démêlés sur les moyens à prendre pour faire réussir l'entreprise. M. de Brouillan, qui était d'un caractère impérieux et hautain et à qui la réputation d'Iberville faisait ombre, se porta aux derniers excès. Nouveau Thémistocle, d'Iberville était disposé à faire taire son juste ressentiment pour la gloire et l'avantage de son pays; mais les Canadiens qui eurent connaissance de la conduite inconvenante de M. de Brouillan, refusèrent péremptoirement de marcher et menacèrent même de s'en retourner au Canada si l'on ne faisait pas réparation à leur chef; et ils auraient tenu parole quoique pour la première fois ils dussent lui désobéir.

D'un tempéramment fort et vigoureux, nul plus que lui n'était propre aux pénibles guerres que la colonie avait alors à soutenir contre les Anglais et les sauvages. Il était encore plus célèbre comme marin, et, pour atteindre la réputation de Jean Bart et de Duguay-Trouin, il ne lui manqua qu'un théâtre plus vaste, car sur vingt batailles qu'il livra, il fut toujours victorieux, quoiqu'il eût à combattre contre des forces triples et quadruples des siennes.

En récompense de ses services, Louis XIV l'avait fait, en 1699, chevalier de St. Louis, et en 1702, capitaine de vaisseau du Roi.

Enfin, en tous points, d'Iberville fut un héros digne de notre admiration, et le récit de ses exploits forme une des plus belles pages de notre histoire.

---

#### NOTES.

NOTE A.—Un mot d'explication au sujet de ces appellations de Lemoyne de Longueuil, d'Iberville, de Maricourt, etc., ne sera pas déplacé. C'étaient des espèces de noms de guerre que Lemoyne donnait à chacun de ses enfants. Ainsi, quand il fut anobli, on le qualifia de sieur de Longueuil, du nom qu'il avait donné à l'une de ses terres. Suivant l'abbé Faillon, Chs. Lemoyne avait pris ce nom d'un village de Normandie, dans l'arrondissement de Dieppe, sa patrie.

Il en est de même du nom d'Iberville donné à son troisième fils, et qui fut emprunté au fief de ce nom, près de Dieppe.

Quant au nom de Sainte-Hélène, il fut vraisemblablement emprunté à l'Isle Sainte-Hélène, en face de Montréal, qui appartenait à Chs. Lemoyne.

On peut dire la même chose de Chât-auguay.

NOTE B.—Charles Lemoyne, fils, baron de Longueuil, épousa en première noces Mademoiselle Claude Elizabeth Souart d'Audacourt dont il eut plusieurs enfants : Marie Elizabeth, Gabrielle Charlotte, Charles Gabriel François, nés à Montréal, Charles et Paul Joseph, nés au manoir de Longueuil. Il épousa en secondes noces Madame Marie Marguerite Legardeur de Tilly, veuve de M. de St. Ours.

Il y a eu une succession de six barons de Longueuil. Les trois derniers titulaires sont des Anglais qui ont acquis le titre par alliance avec la famille Lemoyne. Le titre n'existe plus en Canada. Il y a néanmoins à Montréal quelques familles qui ont des liens de parenté avec les De Longueuil.

Les familles Lemoyne ou Lemoine si répandues dans les districts de Québec et de Trois-Rivières, descendent de Jean Lemoyne proche parent de Charles Lemoyne, père.

Jacques Lemoyne de Sainte-Hélène épousa à Montréal, le 7 février 1684, Mademoiselle Jeanne du Fresnoy Carion, fille de Philippe du Fresnoy Carion, lieutenant d'une compagnie du régiment de Carignan Salières. Il laissa trois enfants, Marie Jeanne, Jacques et Agathe.

D'Iberville, épousa à Québec, le 8 octobre 1693, Mademoiselle Marie Thérèse de la Combe Focatière. Il eut deux enfants, Pierre Louis Joseph, né le 22 juin 1694, sur le Grand Banc de Terre-neuve et baptisé à Québec, le 7 août suivant et une fille connue dans le monde sous le nom de Dame Grandive de Lavania.

De Maricourt, épousa à Québec, le 29 octobre 1691, Mademoiselle Marie Madeleine Dupont de Neuville. Devenu veuf, Maricourt épousa en secondes noces à Québec, le 3 février 1704, Mademoiselle Françoise Aubert de la Chesnaye. Il mourut à Montréal sans laisser de postérité.

Mademoiselle Catherine Jeanne Lemoyne épousa à Québec, le 8 décembre 1694, M. Pierre Payen, seigneur de Noyan, capitaine d'une compagnie de marine.

Mademoiselle Marie Anne Lemoyne épousa à Montréal, le 28 octobre 1699, M. Jean-Baptiste Bouillet de la Chassigne, capitaine d'une compagnie de la marine.

#### OUVRAGES CONSULTÉS.

Charlevoix.—Histoire de la Nouvelle France.

De la Potherie.—Histoire de l'Amérique Septentrionale.

Léon Guérin.—Histoire maritime de la France.

Le même.—Les navigateurs français.

Garneau.—Histoire du Canada.

Ferland.—Cours d'histoire du Canada.

Edits et ordonnances.

Bibaud.—Panthéon Canadien.

Histoire de quelques familles françaises du Cana'a.

L'abbé Faillon.—Histoire de la colonie française en Canada.

17-1-1

The first of the three...  
the second of the three...  
the third of the three...  
the fourth of the three...  
the fifth of the three...  
the sixth of the three...  
the seventh of the three...  
the eighth of the three...  
the ninth of the three...  
the tenth of the three...  
the eleventh of the three...  
the twelfth of the three...  
the thirteenth of the three...  
the fourteenth of the three...  
the fifteenth of the three...  
the sixteenth of the three...  
the seventeenth of the three...  
the eighteenth of the three...  
the nineteenth of the three...  
the twentieth of the three...  
the twenty-first of the three...  
the twenty-second of the three...  
the twenty-third of the three...  
the twenty-fourth of the three...  
the twenty-fifth of the three...  
the twenty-sixth of the three...  
the twenty-seventh of the three...  
the twenty-eighth of the three...  
the twenty-ninth of the three...  
the thirtieth of the three...  
the thirty-first of the three...  
the thirty-second of the three...  
the thirty-third of the three...  
the thirty-fourth of the three...  
the thirty-fifth of the three...  
the thirty-sixth of the three...  
the thirty-seventh of the three...  
the thirty-eighth of the three...  
the thirty-ninth of the three...  
the fortieth of the three...  
the forty-first of the three...  
the forty-second of the three...  
the forty-third of the three...  
the forty-fourth of the three...  
the forty-fifth of the three...  
the forty-sixth of the three...  
the forty-seventh of the three...  
the forty-eighth of the three...  
the forty-ninth of the three...  
the fiftieth of the three...  
the fifty-first of the three...  
the fifty-second of the three...  
the fifty-third of the three...  
the fifty-fourth of the three...  
the fifty-fifth of the three...  
the fifty-sixth of the three...  
the fifty-seventh of the three...  
the fifty-eighth of the three...  
the fifty-ninth of the three...  
the sixtieth of the three...  
the sixty-first of the three...  
the sixty-second of the three...  
the sixty-third of the three...  
the sixty-fourth of the three...  
the sixty-fifth of the three...  
the sixty-sixth of the three...  
the sixty-seventh of the three...  
the sixty-eighth of the three...  
the sixty-ninth of the three...  
the seventieth of the three...  
the seventy-first of the three...  
the seventy-second of the three...  
the seventy-third of the three...  
the seventy-fourth of the three...  
the seventy-fifth of the three...  
the seventy-sixth of the three...  
the seventy-seventh of the three...  
the seventy-eighth of the three...  
the seventy-ninth of the three...  
the eightieth of the three...  
the eighty-first of the three...  
the eighty-second of the three...  
the eighty-third of the three...  
the eighty-fourth of the three...  
the eighty-fifth of the three...  
the eighty-sixth of the three...  
the eighty-seventh of the three...  
the eighty-eighth of the three...  
the eighty-ninth of the three...  
the ninetieth of the three...  
the ninety-first of the three...  
the ninety-second of the three...  
the ninety-third of the three...  
the ninety-fourth of the three...  
the ninety-fifth of the three...  
the ninety-sixth of the three...  
the ninety-seventh of the three...  
the ninety-eighth of the three...  
the ninety-ninth of the three...  
the hundredth of the three...

# LA CORVEE DES FILEUSES.

(SCÈNE ACADIENNE.)

---

Conférence donnée à l'Institut Canadien, le 17 décembre 1874.

Par M. J.-O. FONTAINE.

Dans un canton presque inconnu du district de Joliette, sur les bords du Ruisseau Vacher, s'établit, il y a quelque cent ans, une colonie d'Acadiens qui donnèrent à leur patrie nouvelle le nom de Nouvelle Acadie. Un de leurs frères d'exil, un prêtre, M. Brault, vint les rejoindre plus tard et leur inspira cet esprit d'union, cet amour des vieilles coutumes et de la vie patriarcale de leurs pères, que l'on retrouve encore chez leurs descendants, et qui leur conserve une physionomie distinctive jusqu'à ce jour. Toutefois les traditions s'affaiblissent, les vieillards qui avaient connu les anciens bannis, et dont les récits nourrissaient chez leurs enfants le culte du passé, disparaissent peu à peu, et la jeunesse insouciante ne se modèle plus sur de lointains souvenirs, mais suit le mouvement général : dans quelques années ces familles acadiennes auront perdu toute originalité.

De charmants usages tombent chaque année en désuétude, et la chronique doit se hâter de les peindre, pour en garder au moins quelque chose et les sauver de l'oubli.

Enfant de la Nouvelle Acadie, j'ai voulu esquisser un tableau de ces mœurs naïves, j'ai voulu reproduire l'une des scènes les plus attrayantes dont j'ai été témoin, et si mon crayon n'est pas élégant, il est au moins fidèle.

J'entreprendrais de décrire les paysages de la Nouvelle Acadie, si je pouvais vous les faire voir avec mes yeux, si je pouvais donner aux arbres, aux capricieux méandres du ruisseau, aux humbles maisons, à toute cette fraîche campagne, la poésie dont se revêt pour moi le sol natal.

D'autres spectacles m'entraînent; un bourdonnement confus, mêlé de rires joyeux, le refrain de quelque chanson champêtre, perçant au milieu du bruit, attirent nos regards sur la demeure du Père François, de M. France, comme on l'appelle. Profitons de l'hospitalité proverbiale de nos paysans pour nous introduire. L'appartement où nous entrons occupe le front de la maison, et sert tout à la fois de cuisine, de salle à dîner et de salon de réception. La plus grande animation y règne aujourd'hui. Avec le mois d'août se terminent les vacances, et le jeune Joseph doit rentrer au collège. Madame France veut lui faire un habillement complet en étoffe du pays, et pour en hâter la préparation, elle a obtenu le concours du voisinage pour une corvée de fileuses.

La *relevée* commence; à leurs rouets sont assises les voisines, vêtues de la jupe de droguet et du mantelet de tiretaine, et l'on voit de charmants minois de jeunes filles sous cet agreste vêtement.

Les acadiens ont horreur des noms de famille et se désignent entre eux à la façon d'Abraham, d'Isaac et de Jacob: un tel fils d'un tel, et c'est ainsi que je vous présenterai nos travailleuses, autrement elles ne se reconnaîtraient pas elles-mêmes. Voici donc: *Mélina à Charles à Charlot, Julienne à Menan Bonan, Baboche à Pierre à Pierre à Pierriche à Pierre à la veuve, la Louise à Jos à Jos, Marie-Louise à David à Charlot-Claude, etc.*

Pendant que leurs pieds appuyés sur la marchette impriment le mouvement à la roue, les doigts agiles des fileuses roulent la laine étendue sur leurs genoux et leurs voix dominent les bruits stridents du rouet. Fidèles aux coutumes nationales de nos canadiennes, elles ne parlent que six à la fois. Quelle franche gaieté règne partout! quels frais éclats de rire à chaque instant! À l'ordinaire, on discute les affaires du prochain, et les matrones commentent les amours des jeunes filles des environs.

La cavalier d'Angele à Fanfan doit faire la grand'-demande aux parents mercredi prochain, samedi l'on

mettra les bans à l'église, et la noce sera splendide à faire mourir ses amies de jalousie : cent invités, un cortège de cinquante voitures, et l'on dansera durant trois jours. Quoiqu'il fut mieux, disent les commères, de penser à mettre du pain dans la huche des nouveaux mariés.

*Alix à Jonas* est accusée d'être revenue des vêpres dimanche dernier avec le grand *Jules à Pontie*, c'est-à-dire d'avoir fait *calèche*, (1) et la sournoise s'en défend mollement. Est-ce sa faute après tout si les jeunes gens en délaissent tant d'autres pour papillonner autour d'elle ?

On passe ainsi toute la jeunesse en revue, et les vieilles filles sont impitoyables dans la critique de ces plaisirs qu'elles regrettent encore et dont l'âge ennemi les a sevrées. Sans pitié surtout pour la moindre faiblesse est la brune Zoé, cette grande desséchée dont la lèvre supérieure est ornée d'une demi-moustache, Zoé, dont ces fins renards de garçons ont trouvé les charmes trop verts et qui a déjà vu cinquante printemps.

A ces commérages se mêlent de vives chansons, et je distingue la ritournelle de circonstance :

Ah ! Dieu, ma Claudine,  
Que fais-tu donc là ? ah ! ah !  
Recule-toi, range-toi !  
Recule-toi que je file.

Parfois aussi se font entendre des plaintes monotones, chantées sur un ton lent et d'une voix dolente, avec chute et point d'orgue à chaque vers :

Les garçons du village ne sav' point fair' l'amour,  
Toujours les mêm' paroles, toujours les mêm' discours,  
Ils vous diront : belle Nanon, pleurez point tant,  
Ne pensez plus à votre amant,  
Car il est mort au régiment.

Cependant les heures s'enfuient, et l'on s'arrache avec peine au chant, à la censure du prochain pour passer à des sujets plus sérieux. Mademoiselle Céleste débrouille en ce moment les généalogies de tout le canton. Mademoiselle Céleste est contemporaine des vieux acadiens,

(1) Chez nous lorsqu'un jeune homme revient à pied de la messe ou des vêpres en compagnie d'une jeune fille, on dit qu'il fait *calèche*.

et sa mémoire est remplie de tant d'anecdotes antiques, qu'un écolier du voisinage soutient qu'elle a vu le temps où reine Berthe filait. Pourtant sa chevelure est grisonnante à peine, et droite encore, elle porte gaillardement le fardeau de ses quatre-vingts années.

A ces rapprochements de cousins et de cousines se mêle plus d'une histoire touchante. L'auditoire captivé écoute dans un profond silence, et l'on n'entend plus que la voix traînante de la vieille fille qui s'élève au-dessus du ronflement monotone des rouets. Permettez-moi de vous raconter une de ces poétiques légendes :

Au temps de la dispersion des acadiens, un jeune homme du nom de Martin Barnabé, marié depuis six mois à peine, fut violemment séparé de sa compagne, et le même jour des vaisseaux différents les transportèrent tous deux dans une différente terre d'exil. L'ennemi ne se contentait pas de ruiner ces pauvres gens, coupables de fidélité à leur France et à leur Dieu, il ne se contentait pas de leur ravir la patrie, il les punissait encore dans leurs familles, dans leurs épouses, dans leurs enfants.

Martin fut débarqué dans l'un des ports américains, et dès ce jour il commence un pénible voyage à la recherche de sa femme, de son Ursule chérie. Il erre de ville en ville, de pays en pays, et quand la misère l'empêche de continuer sa route, il amasse à la sueur de son front la somme modique qui lui permettra de visiter d'autres lieux. Partout où demeure un compatriote, il y court plein d'une espérance inquiète, et s'éloigne bientôt la tristesse dans l'âme, le cœur saignant, mais non découragé. C'est ainsi qu'il passe parmi ses frères du Mississipi, de la Guyane, et que les acadiens des landes de Bordeaux s'étonnent un jour de le voir au milieu d'eux. Les années s'écoulent dans cette recherche incessante, la jeunesse malheureuse de Barnabé fait place à l'âge mûr, et bientôt la vieillesse commence à jeter sa neige sur la tête, et des rides sur le front de l'infortuné. Pourtant, fidèle à son Ursule, il espère toujours la retrouver. Peut-être est-elle au Canada, peut-être a-t-elle suivi ces nombreuses familles qui, lui dit-on, se sont fait une Acadie nouvelle dans cette contrée habitée par leur race, chez ce peuple qui parle leur langue et partage leur foi. Le pauvre Martin reprend son bâton de voyage, et bientôt



son pied foule notre sol. Il parcourt l'île d'Orléans, Nicolet, Saint-Jacques le Mineur, mais nul n'a vu son Ursule.

Cependant, dans la Nouvelle Acadie vivait une pauvre femme toujours triste et dont chacun déplorait le malheur. Epouse enlevée jeune à son mari, elle n'avait plus souri depuis ce moment. C'était Ursule, Ursule, constante elle aussi, et rêvant contre tout espoir le retour de son époux.

Trente années se sont écoulées. Ursule n'a plus cette fraîcheur, cette beauté qu'elle avait apportée à son mari avec ses vingt printemps, mais l'infortune a gravé sur ses traits des marques douloureuses que le bonheur n'effacera pas.

Un jour, pendant qu'elle erre dans la prairie sur les bords du ruisseau, elle voit s'avancer sur l'autre rive un vieillard étranger, et machinalement elle se dirige vers lui. Son œil d'abord distrait, se fixe bientôt sur l'inconnu; dans cette figure vieillie, dans cette démarche rendue pesante par l'âge, il lui semble reconnaître une ressemblance fugitive avec l'ami de sa jeunesse, elle approche encore et son cœur bat plus rapide en son sein, leurs yeux se rencontrent et soudain ils tombent dans les bras l'un de l'autre en s'écriant: c'est lui! c'est Ursule!

Il y eut de grandes réjouissances le soir au hameau pour célébrer ces héros de l'amour conjugal, et remercier la Providence, qui leur accordait le bonheur après tant d'années d'attente et d'épreuves, le bonheur, récompense d'une si longue fidélité.

Pendant que les fileuses prêtent l'oreille à cette histoire, la nuit est venue, l'on enlève les rouets, pour se préparer au souper. Sous la direction de Madame France, les jeunes garçons disposent sur les tréteaux des planches qui, recouvertes de nappes blanches, deviennent des tables splendides; des madriers appuyés sur des chaises tiennent lieu de bancs. Les simples apprêts du repas sont bientôt complétés, et les convives s'attablent sur l'ordre de M. France. Aussitôt apparaît le fricot, cette merveille de nos campagnes. Pour le rendre parfait, la ménagère a mis à contribution la laiterie et la basse cour, et des pâtes délicieuses, ou *grandspères* en com-

plètent l'économie; à côté de ce chef d'œuvre, au fumet enivrant pour le gourmet, l'on admire des rôtis succulents, dignes d'un festin d'Homère. Les hôtes de ce soir ont, du reste, l'appétit des temps héroïques, et personne en son âme ne peut réclamer la prééminence sur ce point.

Mille lazzis, mille quolibets entretiennent la bonne humeur générale et l'on arrive gaiement au dessert. Alors sont apportées avec du sirop, des compotes et de la crème, des piles de tartes de toutes les façons, tartes à la crème, à la bouillie, aux œufs, au miel, à la melasse, et le maître de la maison, plein de mépris pour la parcimonie des villes où l'on vous offre à peine la huitième partie d'un pâté, commence par servir à chacun une tarte toute entière; une seconde, une troisième ronde succèdent. Les piles disparaissent avec une rapidité prodigieuse. "Goûtez donc, voisine, de cette compote, ma femme n'en a jamais fait de meilleure." "Un peu, M. France, si ça vous fait plaisir." "Et ce bon sirop fait avec la première eau d'érable de ce printemps." "Quelques cuillerées, s'il vous plaît." "A tout instant l'on répète: *Génez-vous pas!* ce qui permet à dame Délaïde, de donner la centième édition de son calembourg favori: *On se gêne.....en dedans.* Cependant l'entrain diminue, et pour le raviver un peu, et couronner le repas, M. France, d'une voix belle encore, quoiqu'un peu fêlée, car il n'est plus jeune et a perdu ses dents, M. France entonne la première chanson:

Les ventredis nous choquent  
Plus que les quatre-temps,  
Car, ils sont sans relâche  
Cinquante-deux fois par an.  
Renfonçons nos chapeaux  
Déplions nos serviettes,  
Tirons nos couteaux  
Frappons nos assiettes,  
Que le vin est bon, courage, camarades,  
Que le vin est bon, camarades, buvons!

Tous les chanteurs font à leur tour entendre des chants bachiques et je saisis les couplets suivants:

Nous voilà tous de bons amis à table,  
Amis, buvons et divertissons-nous.

Et s'il y en a quelqu'un qui gronde  
Ou lui dira ; faites comme nous.

Un homme sans argent ah ! c'est un corps sans âme,  
Car c'est l'argent qui nous fait divertir,  
Il nous fait caresser bouteille,  
Le vin, l'amour nous fait parler.

Hélas ! je crains de dépoëtiser à vos yeux mes bons Acadiens ; ce vin que l'on célèbre n'est pas sur la table, et la carafe, est oubliée couverte de poussière, au fond du *coinson*. Depuis longtemps, depuis la croisade éloquent de M. Chiniquy, les habitants de la Nouvelle Acadie observent une sobriété parfaite, et vous ne trouveriez pas un verre de boisson dans tous le canton ; aussi, la croix de tempérance, maintenant suspendue au chevet de leurs lits, et qui doit un jour les accompagner au cimetière, ne rendra pas témoignage contre eux. Ils aimaient pourtant jadis la bouteille, et en ce moment même pendant, que l'on enlève les tables improvisées vous pouvez les entendre raconter les anciennes scènes d'ivrognerie, sur tout celles du fameux buveur Mercier, surnommé *Baptême*, dont les reparties spirituelles sont fameuses dans le district de Montréal.

Pressé par son pasteur, Mercier se convertit un jour, mais voulant engager un dernier combat avec son vieil ennemi et remporter un triomphe suprême, il s'attaché au tour du coup une longue corde à laquelle est suspendu un flacon de rum ; et le nouveau prosélyte, trainant comme il le disait, le poids de son péché, s'en va travailler aux champs. Après une longue lutte ou bien des fois, Mercier fut prêt d'embrasser son adversaire sur les ruines de ses bonnes résolutions, il prend son courage à deux mains, et brise le flacon sur un caillou. Le soir, le curé apprend cet exploit et dit à *Baptême* : " Eh bien ! mon enfant, le diable a dû avoir bien du chagrin du coup que tu as fait. " *Baptême de mon âme !* Monsieur le curé, reprend l'autre, pas tant que moi ! "

La veillée est venue, et l'on a fermé les fenêtres par crainte du *serein*, quant tout à coup l'on entend au loin un bruit roulant de voitures et bientôt les cavaliers (1)

(1) On appelle ainsi les amants d'une jeune fille, sans doute parce que c'est leur coutume d'aller la visiter à cheval ou en voiture.

débouchent à grande vitesse devant la porte, suspendus aux rênes de leurs chevaux, comme si ces fringants coursiers avaient pris le mors aux dents. Cette manière d'arriver chez sa *blande* est de rigueur et le jeune homme qui conduirait alors son équipage au pas ne pourrait passer pour faraud.

Les jeunes filles viennent recevoir ces hôtes bienvenus et la *compagnie* se complète par la venue des voisins. Un peintre seul pourrait esquisser la scène variée qui s'offre maintenant à nos regards, et vous faire admirer d'un coup d'œil, les divers groupes qui viennent de se former. D'un côté se range la jeunesse sous la surveillance de la maîtresse de la maison, et les amoureux commencent les savantes manœuvres qui les rapprocheront de la belle de leur choix. Le timide Misaël à Biton allume sa pipe à la cheminée, et trouve moyen en revenant s'asseoir, d'avancer sa chaise d'un pas vers la jolie Julienne à Jos à Jos ; dans un quart d'heure il aura renouvelé ce ménage trois fois et atteint son but. Jean Louis à Menan a trouvé plus simple d'aller boire accompagné de Mélina, et maintenant assis tous deux dans l'embrasure d'une fenêtre ils échangent leurs portraits, leurs mouchoirs et la promesse d'un éternel amour. Les jeunes couples s'assortissent ainsi, et comme vous le savez, mesdames et messieurs, à cet âge et dans de telles circonstances on aime le mystère, ainsi soyons discrets et suivons le triste *Abran* vers d'autres groupes. Ce pauvre *Abran* n'a pu aborder sa blonde qu'un rival heureux lui enlève—*il mange de l'avoine*,—et tout décontenancé, se mêle aux anciens. Peut-être les discours de ces têtes grises, impuissantes à consoler l'amant éconduit, auront-elles plus d'attraits pour nous. On vient de quitter le terrain de la politique et j'en suis fort aise, car nos acadiens sont de pauvres hommes d'Etat. En revanche, ils comptent parmi eux les géants par douzaine, et le père Cadette, commence le récit des *tours* de force d'autrefois. Il y a quelque cinquante ans, Charlot Claude alors jeune homme, conduisait une charretée de foin, quand, au pied d'une côte très-longue et très-raide, le cheval refuse d'avancer ; jurons, menaces, coups de fouet n'y font rien ; impatienté, Charlot saisit sa fourche en donne un coup sur la tête de l'animal et l'assomme. Sans se déconcerter il dételle et

range la bête, et s'attelant lui-même dans les timons, gravit lestement la côte avec la charge, et traîne sans fatigue la voiture jusqu'à la grange.—Ce fait ne doit pas vous surprendre, il y a mieux encore; à l'âge de vingt ans, Charlot Claude et son frère Biton, qui défrichaient alors leurs terres, ne s'amusaient pas à couper avec la hache les jeunes épinettes, les bouleaux, les alises, mais se faisaient un jeu de les arracher à la main, comme des poignées de lin. En 1812, lors du fameux commandement général, trois Brisson rebelles refusèrent de servir comme soldats, et pour réduire ces géants le gouvernement fut obligé d'envoyer contre eux une compagnie de 16 hommes et une pièce de campagne.

A la suite de ces propos, viennent naturellement les histoires de la vieille Acadie. La catastrophe de 1755 qui jeta sur des rivages étrangers, la population des Mines, est fertile en drames navrants; chaque famille à sa légende. Ce sont des enfants en bas âge enlevés à leurs mères, et qui ne les retrouvent qu'après de longues années, des jeunes filles séparées de leurs fiancés, comme l'Évangéline de Longfellow; c'est un ancêtre massacré dans les champs paternels, des femmes égorgées par d'impitoyables soldats.

Parfois aussi les traditions rappellent de sanglantes représailles exercées par les vaincus, et parmi nos *veilleux* plusieurs descendent de ces braves acadiens qui s'emparèrent du navire où ils étaient prisonniers, et le conduisirent en triomphe à Québec.

Le patrie est toujours chère, même à qui s'en éloigne volontairement; mais le temps même n'en peut effacer le regret dans le cœur de l'exilé. Quels devaient donc être les sentiments de ces pauvres bannis, si heureux naguère dans ce beau pays dont la violence seule les avait arrachés. Comme les Hébreux sur les bords de l'Euphrate, ils pleuraient au souvenir de leur Acadie, et nourrissaient l'espoir d'y mourir. Revoir le sol natal, tel était le rêve d'un vieillard de la Nouvelle Acadie, nommé Pierre Richard. Echappé seul aux massacres dans ces heures funèbres, il avait laissé derrière lui, sans pouvoir leur dire un dernier adieu, les tombes de toute sa famille, et quand vint l'âge, son unique pensée, son

unique désir fut de reposer, dans la mort du moins, auprès de ses parents.

Le voyage alors était long et pénible. Cependant le vieux Richard se met un jour en marche, et réussit après des misères incroyables à revoir les lieux qui l'ont vu naître. Hélas ! dans ces campagnes jadis si florissantes, tout est désolé ; partout des ruines, à peine peut-il reconnaître l'emplacement de la maison de ses ayeux, et dans le vieux cimetière, l'humble croix de bois n'indique plus tombeaux qui lui sont chers.

Des étrangers, des Ecossais au rude langage remplacent ses frères ; et dans toutes ces campagnes tout rappelle le deuil et l'oppression. Mais c'est la patrie, et le vieillard ne peut la quitter une seconde fois. C'est pour lui une amère jouissance que de vivre parmi les souvenirs de tant de jours de liesse suivis de tant d'infortune. Le père Richard vécu quelques années encore et le rêve de sa vie entière se réalisa. Il dort maintenant le dernier sommeil dans le vieux cimetière à côté de ses ayeux.

Cette mélancolique légende a tempéré la gaiété des *veilleux* et les histoires de revenants, loup-garous, chasse-galerics, feux-follets que l'on raconte ensuite ne la ravivent pas. Les superstitions ne sont pas pourtant le faible des Acadiens ; au contraire en fait de surnaturel ils sont presque esprits forts ; cependant, les jeunes filles se sont petit à petit réunies au centre de la salle en avant des hommes, et j'en vois plus d'une qui à souleur ; il fait si sombre dehors ! Pour dissiper ce malaise, on propose de danser. Il n'y a pas de violon, car l'on a oublié d'inviter le père Lajeunesse, musicien du canton. C'est dommage, j'aurais aimé vous le présenter. Le père Lajeunesse n'a jamais su qu'un air, et le fait servir à toute danse. Si on le prie de jouer du nouveau, il annonce les *reels* Fisher, Money Musk, Roger de Coverly, accorde son instrument, et recommence sur le même ton.

En son absence c'est Monsieur France qui chante les *reels*, et l'on n'y perd rien, car il sait tous les airs connus. Le voici déjà qui prélude par une vive ritournelle et de suite, jeunes garçons et jeunes filles entrent en danse avec l'entrain que nos paysans savent mettre dans leurs plaisirs. A des cotillons effrénés succèdent des contre-danses, des Hornpipes, des jagues superbes où les

beaux danseurs se font admirer. A la ville on se contente de marcher, souvent sans cadence, sous prétexte de décorum, mais ici l'on pratique sérieusement l'art de Terpsichore. Quels entrechats magnifiques, avec quelle prestesse, quelle élégance Jean Louis à Jos ne bat-il pas l'aile de pigeon pour faire ensuite le pas de matelot, battre quatre à quatre, exécuter le saut de carpe et terminer par une *joffle* merveilleuse, sans avoir manqué la mesure une seule fois ! Sa *partner*, Marguerite, est digne de lui et plus d'une citadine envierait ses pas gracieux. Après les reels viennent les plongeuses, le peloton, le brandy, et quand la jeunesse est lasse de ces ébats, tout le monde demande un menuet ; tout le monde, mais bien peu pourrait l'exécuter, car le menuet a passé de mode en même temps que les perruques, et les anciens seuls savent encore le danser.

Après bien des instances, Mademoiselle Céleste et son vieux frère Jean entrent à leur tour en danse et le musicien chanteur entonne un vieux refrain. En cadence, et majestueusement, les *partners* exécutent de graves évolutions coupées ça et là par des révérences profondes. Le père Jean, légèrement incliné, les bras en demi-cercle, tient les pans de son habit, et son maintien noble et dégagé semble d'un marquis de la cour de Louis XIV, tandis que sa sœur tient du bout des doigts les plis de sa jupe de droguet, se balance avec grâce, et glisse légèrement sur le plancher avec cet air un peu précieux des grandes dames d'autrefois.

Je ne sais à quelle école nos pères avaient pris des leçons, mais j'ai souvent entendu vanter cette élégance et ces belles manières qui faisaient dire à un voyageur, au commencement de ce siècle : " Les Canadiens se disent tous fils de gentilshommes et je les crois, car tout en eux rappelle les gens de haute lignée. "

La corvée est maintenant finie, et voisins et voisines, cavaliers et blondes se préparent à regagner leurs logis, car il se fait tard et c'est la saison des travaux. Bientôt l'on n'entend plus que ces paroles d'un usage traditionnel dans nos campagnes " *Bonsoir la compagnie* "

A mon tour je dois prendre congé de vous, mesdames et messieurs, et je voudrais avoir rempli ma tâche aussi bien que ces fileuses dont je vous ai entretenu.

Peut-être me blâmera-t-on d'avoir choisi pour sujet de conférence ces scènes villageoises, lorsqu'il y a tant de graves questions à traiter ; mais chacun mesure son travail à ses forces et laissant à d'autres l'histoire, la science, la philosophie, j'ai choisi la tradition.

*Les soirées Canadiennes*, cette charmante publication trop tôt tombée, avaient pour épigraphe ces paroles de Nodier. " Hâtons-nous de raconter les délicieuses histoires du peuple avant qu'il les ait oubliées. " À mon tour, j'ai voulu fournir mon humble contingent. J'avais d'ailleurs des modèles, et mon pied ne foulait pas des sentiers inféquentés.

Jos.-C. Taché, Marmette, Casgrain, Faucher, recueillent nos vieilles légendes, et M. de Gaspé et l'hon. M. Chauveau ont peint d'un pinceau fidèle les mœurs de nos habitants.

Il me reste à vous remercier de la bienveillante attention que vous avez prêtée à cette conférence et à vous tirer ma révérence en vous disant comme chez nous :  
" *Bonsoir la compagnie.* "



## LA POLOGNE

### SES ORIGINES, SA GLOIRE, SES MALHEURS.

---

Conférence donnée à l'Institut Canadien de Québec,

Le 7 avril 1875,

Par M. H. J. J. B. CHOUINARD.

“L'histoire, a dit Cicéron, est le témoin des temps, la lumière de la vérité, la vie de la mémoire, la messagère de l'antiquité, la maîtresse de la vie.”

“La maîtresse de la vie.” Que d'idées ces quelques mots ne réveillent-ils pas ! L'histoire est bien en effet la maîtresse de la vie, pour les individus à qui elle enseigne comment, partout et toujours, la vertu est récompensée et le crime puni, et qu'elle excite au bien par les exemples offerts à leur imitation. Mais l'histoire est peut-être encore plus la maîtresse de la vie pour les peuples à qui elle apprend comment se fondent et se soutiennent les empires, comment ils arrivent à un haut degré de prospérité, ou comment ils en déchoient, les remèdes héroïques qui les empêchent de périr, ou les fautes qui précipitent leur ruine.

On ne saurait donc trop étudier l'histoire. Son domaine est immense ; et pour quiconque ne veut pas borner ses investigations aux peuples de l'antiquité, à ceux qui nous sont unis par les liens du sang, du voisinage, des alliances ou de la conquête, il y a une mine riche à exploiter, et les annales des peuples que nous connaissons moins offrent des pages toutes palpitantes d'intérêt. C'est ce que je veux essayer de vous démontrer ce soir.

La Pologne ; ses origines, ses jours de gloire, ses malheurs ; les caractères généraux de son histoire, et les étranges contrastes qu'elle offre en regard de celle du reste de l'Europe ; les services qu'elle a rendus au monde ; les services qu'elle pourrait rendre encore : voilà le sujet de la conférence que j'ai l'honneur de vous présenter.

\* \* \*

Jetons les yeux sur la carte de l'Europe à la mort de Théodose-le-Grand.

L'univers connu se divisait alors en deux parties distinctes : le monde Romain, le monde Barbare.

Le monde Romain, ayant pour centres Rome et Byzance, était baigné de tous côtés par la Méditerranée, et couvrait la moitié de l'Europe, une partie de l'Asie occidentale et une large bande de l'Afrique. Le Rhin, le Danube, le Taurus et l'Euphrate, la Crimée, les montagnes du Caucase et les sables brûlants de l'Afrique marquaient ses frontières.

Le monde Barbare comprenait tout le reste de l'univers. Et quel monde ! que ces espaces immenses où s'agitaient cent peuples qui, divisés pendant des siècles par des antipathies de races ou des ambitions rivales, obéissant, pour ainsi dire, à un mot d'ordre que l'action directe de la Providence dans les affaires humaines peut seule expliquer, s'unirent un jour pour marcher vers le midi, sur cette Rome superbe, reine du monde, dont ils convoitaient depuis longtemps les opulentes dépouilles. Dans ces hordes tumultueuses qui accourent de tous les points du nord, entraînant après elles leurs chariots, leurs troupeaux, leurs esclaves, leurs familles et les dépouilles des nations qu'elles ont balayées en chemin, il semble difficile de distinguer les unes des autres ces tribus farouches qui viennent changer la face du monde. Mais pour l'observateur attentif, elles se divisent en trois groupes bien faciles à reconnaître, si on les partage suivant la position géographique qu'elles choisissent pour fixer leur vie jusque là errante.

A l'ouest, s'arrête la grande famille des Germains ; plus près de l'Asie viennent camper les Tatars, les Huns, les Hongrois et les Turcs ; entre les Barbares d'Eu-

rope et les Barbares d'Asie se trouve la race slave dont la migration en Europe se perd dans la nuit des temps. Depuis des siècles, en effet, elle habitait les steppes immenses qui couvrent la moitié septentrionale de l'Europe, au nord des monts Carpathes et à l'ouest de la Vistule. L'histoire nous représente les Slaves comme un peuple de pasteurs, vivant dans la démocratie, au dire de Procope, et disséminés par tribus et par familles sur ce vaste territoire. Tandis que les Germains et les Barbares d'Asie se montrent conquérants, eux semblent n'avoir ambitionné que la tranquille possession des jouissances de la liberté. En revanche, ils se montrèrent les gardiens jaloux du sol que la Providence leur avait donné, et ni la puissance presque irrésistible des armes romaines, ni les invasions des autres peuples ne purent les contraindre à rétrécir leurs frontières.

Mais le cours des événements vint séparer leurs destinées jusqu'alors unies. Les Slaves d'Orient disparurent sous les flots de Barbares que l'Asie ne cessait de vomir sur l'Europe, et se confondirent complètement avec eux ; les Slaves d'Occident se firent guerriers pour résister à la fois aux Germains et aux Tatars, et furent obligés de se rapprocher les uns des autres. C'est à cette date qu'il faut placer les origines de la nation polonaise, la plus glorieuse héritière du génie et des traditions de la race slave.

\* \* \*

La Pologne apparaît au monde juste au moment où, par le baptême de Clovis, la France prenait rang parmi les puissances chrétiennes, à la fin du cinquième siècle. La Providence l'appelait à fonder dans le nord de l'Europe un puissant empire ; aussi lui avait-elle donné toutes les qualités propres à l'accomplissement de sa mission. Destinée à servir de rempart à la civilisation chrétienne, et à défendre partout la cause de la religion et de la liberté, il fallait qu'elle fut catholique, guerrière, désintéressée, unie ; et jamais peuple au monde n'a présenté à la fois, à un aussi haut degré, tous ces caractères. Ses exploits militaires ont étonné le monde, et sont devenus légendaires à force d'être incroyables. Elle a donné l'exemple d'une foi enthousiaste et toujours croissante

chez elle quand elle s'affaiblissait dans le reste de la chrétienté. Elle a donné au monde le spectacle d'une unité nationale que rien n'a jamais pu ébranler, d'une vigueur que le succès n'a pas amollie, que les revers n'ont pas entamée. Enfin, pendant quatorze siècles, elle a sacrifié son repos, ses trésors, le génie de ses capitaines, le sang de ses soldats, pour le service de toutes les bonnes causes, jamais par ambition ni par esprit de conquête, toujours pour l'honneur.

Joignez à cela la gloire d'avoir commandé pendant cinq siècles à un tiers de l'Europe, d'avoir regné sur un territoire peuplé aujourd'hui de 45,000,000 d'habitants ; puis, mesurez d'un seul regard l'étendue des malheurs qui ont fait disparaître son nom de la scène du monde, et vous aurez une idée de l'intérêt qui s'attache à l'étude de l'histoire de la Pologne.

Ses annales nous la montrent du sixième au dixième siècle affermissant sa domination entre le Niemen, l'Oder et la Baltique, et jetant les bases de sa puissance militaire. Elle arrive à ce but en faisant du métier des armes une profession qui anoblit, une institution qui permet au dernier des paysans de prendre rang dans la noblesse, pourvu qu'il possède un cheval, un bouclier et une armure. La nation se compose alors des nobles, des hommes libres et des serfs : les prisonniers de guerre, les condamnés pour dettes ou pour délits sont relégués dans la classe des serfs. La royauté est élective. Les nobles travaillent sans cesse à amoindrir le pouvoir des rois, et finissent par les dominer. Dès cette époque, la Pologne commence cette vie agitée, toujours absorbée par la guerre, qui semble être devenue sa seconde nature. On la voit se mesurer sur un champ de bataille, avec les Francs de Charlemagne : c'est la première fois que la France rencontre la Pologne. La suite des siècles nous les montrera souvent mêlées aux mêmes querelles, où les entraîne une égale passion pour la guerre. Mais jamais on ne les reverra armées l'une contre l'autre. Leur amitié a subi l'épreuve du temps, et rien n'a pu la refroidir.

Il faudrait redire ici les temps héroïques de la Pologne, où l'histoire se confond avec la fable et la légende ; ce que la tradition nous apprend de la dynastie des Lechs

ou Leszecks, suite de rois inconnus et peut-être fictifs. Tantôt, l'un d'entr'eux, fondateur de Gnezne, conduit ses légions victorieuses à travers un immense territoire. Tantôt, Ismar, son fils et son successeur, entraîné par son humeur belliqueuse, court les mers du Nord, et chasse de leurs repaires les Danois dont les flottes tenaient en haleine tout le nord de l'Europe. Puis vient Krakus, le fondateur de Krakovie, et plus tard, la reine Vanda, vierge farouche, la Velléda de la Pologne, qui, à la tête de ses légions, repousse les prétendants à sa couronne et à sa main, et finit par se noyer de sang froid dans la Vistule. Après les règnes longs et tyranniques des Popiels, la légende fait place à l'histoire certaine, et la transition se fait au milieu du neuvième siècle, en 842, où les Polonais élurent pour roi un simple paysan, Piast, dont toute la richesse consistait en un petit champ et quelques ruches d'abeilles. Piast est le fondateur d'une dynastie dont les souverains présidèrent glorieusement pendant cinq siècles aux destinées de la Pologne. Le quatrième de ses successeurs, Miecislav Ier, né aveugle, recouvra miraculeusement la vue : " C'était, disent les chroniqueurs, l'image de la Pologne ouvrant les yeux à la lumière de l'Évangile." En effet, la conversion de la Pologne au catholicisme date du dixième siècle. Déjà son nom est une puissance chez ses voisins, et quand il s'agit de secourir la Hongrie, la Bohême et la Kiovie menacées dans leur indépendance, elle ne marchande ni son sang, ni ses trésors.

Mais tout intéresse également dans les récits qui nous sont parvenus de ces temps reculés. Il nous faut passer rapidement le règne de Boleslas le-Grand, le Charlemagne du Nord, homme de génie, qui rêva de faire de la Pologne le centre de la nationalité slave ; ses conquêtes couronnées par la prise de Kioy, rivale de Constantinople, où l'on comptait 400 temples, 800 marchés et une population immense ;—puis Wenceslas II et sa femme Rixa, dont les trahisons mirent en péril la foi et l'existence nationales des Polonais ;—le règne réparateur de Kasimir qui les affermit pour toujours dans la foi au catholicisme. Mais Boleslas II souilla le sceptre que la nation lui avait confié après la mort de son père. Irrité des remontrances de Stanislas, évêque de Krakovie,

conseur intrépide de ses vices et de ses cruautés, il le tua de sa main au pied des autels. Les foudres de l'Eglise frappèrent le roi coupable et lui portèrent un coup dont il ne se releva pas. La Pologne oublia ses hauts faits et ses services éclatants rendus à la patrie. Boleslas, méprisé et honni de tous, fut forcé d'aller mourir à l'étranger.

Ses successeurs immédiats n'osèrent plus prendre le titre de rois. Pour comble de malheurs, cette déchéance parut être le commencement d'une suite d'épreuves redoutables. Je veux parler des XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles que les historiens ont appelés *la Pologne en partage*, et durant lesquels elle fut en proie à une anarchie complète. Rien n'a manqué à cette période pour en faire un ensemble de toutes les calamités qui peuvent assaillir un peuple : démembrements de territoires, désorganisation de l'état, invasions continuelles des voisins barbares et civilisés, guerres sanglantes et fratricides, assassinats, pillage, profanations, dépopulation des provinces, déplacements des habitants qui passent d'une province dans une autre, tout cela pendant deux siècles. Il n'a fallu rien moins que l'étonnante vitalité inhérente à la race slave, pour permettre à la Pologne de triompher de cette crise. Elle commence à s'en relever sous Przemislas Ier, qui reçoit de Boniface VIII le titre de roi, perdu depuis le crime de Boleslas. A son successeur, Vladislas Lokéteck, était réservée la gloire de cicatriser les plaies de la patrie. Et l'on peut dater la résurrection de la Pologne du jour où Vladislas, après avoir en vain parcouru son royaume pour ranimer dans les cœurs le feu du patriotisme, prit soudain une résolution énergique, et s'armant du bâton des pèlerins croyants du moyen-âge, s'en alla nu-pieds à Rome, pour célébrer le grand jubilé de l'an 1300. Là, prosterné sur le tombeau des SS. Apôtres, il se fit absoudre du meurtre de saint Stanislas, commis par son prédécesseur, et se releva confiant et radieux, comme si la Providence avait voulu mettre au prix de cette grande expiation le salut de son royaume. La Pologne accueillit avec enthousiasme Vladislas qu'elle avait d'abord refusé de seconder. La voix du Souverain Pontife acheva de lui gagner des cœurs que sa pénitence

avait émus ; et depuis ce moment, l'unité nationale de de la Pologne n'a plus été ébranlée.

Le règne de Vladislas Lokéteek laisse entrevoir les destinées glorieuses de la Pologne. C'est lui qui prépara, entre la Lithuanie et la Pologne, cette alliance qui devait être pour toutes deux une source de force et de grandeur. Et, ce fut un grand jour, celui où le fils de Ladislas conduisit à l'autel la fille de Gédimin qui lui apportait en dot la liberté de 24,000 captifs. C'est Ladislas qui présida en 1331 à Chenciny, la diète polonaise où, pour la première fois, toute la nation était, représentée et où l'on décréta l'impôt général, et l'égalité de tous nobles et paysans, devant la loi. Il remporta sur les chevaliers Teutoniques une dernière victoire à Plovéc, et mourut en 1333, laissant à son fils, Kasimir III, un royaume bien organisé.

Depuis, rien n'arrête la Pologne dans son essor. Le règne de Kasimir III, surnommé le Grand, ouvre avec éclat l'ère de la Pologne florissante. La législation uniforme et libérale promulguée par lui à la diète de Vislica, lui valut le surnom de "Roi des Paysans," dans un temps où partout ailleurs, en Europe, on ne tenait compte que de la noblesse. La munificence qu'il déploya à Krakovie, en 1363, pour célébrer les noces de sa petite fille Elizabeth avec Charles IV, empereur d'Allemagne, le fit passer pour le plus riche souverain de son temps. On vit réunis à ces fêtes, l'empereur d'Allemagne, les rois de Danemark, de Chypre, de Hongrie, les Piasts de la Mazovie et de la Silésie, et une suite nombreuse de princes, de ducs, d'évêques et de magnats. Kasimir donnait en dot à la marice 100,000 florins, en présence de ses hôtes éblouis d'une telle magnificence. Ils durent être bien plus étonnés encore quand un simple bourgeois, conseiller municipal de Krakovie, les réunissant un jour à sa table, leur fit distribuer en présent 100,000 florins d'or. C'était là une coutume reçue, et qui montre mieux que tous les chiffres la prospérité extraordinaire de l'état, de la noblesse et de la bourgeoisie en Pologne.

A la mort de Kasimir le Grand s'éteint la dynastie des Piasts, et commence un nouvel ordre de choses, conséquence nécessaire du système électif de la monarchie, et du haut degré de puissance auquel la Pologne

est arrivée. Kasimir avait choisi pour successeur son neveu, Louis de Hongrie, du consentement de la nation, à la diète de Krakovie, en 1339.

Jusque là, la monarchie avait été élective ; mais la nation, sans renoncer à ses privilèges, avait toujours choisi ses rois parmi les descendants du monarque défunt. A partir du quatorzième siècle, le trône de la Pologne est ouvert aux compétiteurs, et comme en ces temps chevaleresques, on trouve encore des âmes ardentes et passionnées pour la gloire, recherchant de préférence les postes périlleux, l'élection du roi de Pologne deviendra l'occasion d'un véritable tournoi, où les rois les plus puissants, les chevaliers et les hommes de guerre les plus illustres, viendront offrir leurs trésors, leurs armées, leur expérience et leur bravoure en échange du trône des Piasts. Plus tard, l'intrigue et la trahison feront réussir des candidatures malheureuses, et les Polonais reconnaîtront, mais trop tard, les dangers de ce système.

Louis de Hongrie est le premier à qui la noblesse ait imposé ces "*Pacta Conventa*," chartes célèbres qui protégeaient la nation contre le despotisme monarchique, et se renouvelaient à chaque règne.

\* \* \*

Profitons du calme relatif dont la Pologne a joui pendant ce règne de dix ans, pour jeter un coup-d'œil rapide sur les luttes incessantes qu'elle a soutenues contre les barbares avant le XVe siècle. Toute cette période que les historiens ont appelée "la Pologne conquérante et la Pologne en partage," du neuvième au quatorzième siècle, est remplie du récit des guerres et des invasions continuelles des Prussiens idolâtres, plus tard les chevaliers Teutoniques, des Lithuaniens, des Jadzvingues, des Bohêmes et des Poméraniens. Ses plus rudes adversaires ont été, sans contredit, les Kosaks et les Tatars. Pour les repousser, il lui a fallu entrer en campagne presque chaque année, et souvent elle a eu à combattre en même temps ses autres voisins d'Allemagne et de toute les Russies, et de la Moskovie dont elle prit quatre fois la capitale. Pendant des siècles, les Kosaks l'ont fatiguée de leurs irruptions continuelles. Sous le règne d'Etienne Batori, au XVIe siècle, un paysan de génie les organisa



en régiments de cavalerie ; et depuis ce temps, ils n'ont cessé de former l'avant-garde des armées polonaises jusqu'à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, où la Russie, après les avoir pliés sous son joug de fer, en fit les géôliers et les bourreaux de la Pologne.

En 1225, les Tatars conduits par Gengis-Khan, tombent sur l'Europe comme un ouragan dévastateur. Les historiens ont fait un tableau navrant des malheurs qui sont résultés de leurs invasions. Ils avaient balayé sur leur passage les Turcs, les Slaves d'Orient et toutes les armées polonaises qui tentèrent de les arrêter. La Silésie, la Bohême, presque toutes les Russies tombèrent en leur pouvoir. Boleslas II, fuyant son royaume envahi, rencontra en Bohême son beau-père, le roi de Hongrie, chassé également de ses états par l'invasion.

L'Occident était menacé : les populations, affolées de terreur, se sauvaient dans les bois et les montagnes, laissant derrière elles les villes incendiées, les campagnes ravagées. L'Europe chrétienne crut assister à son dernier jour. Un peuple la sauva ; les Tatars reculèrent pour la première fois à Liégnitz devant la résistance courageuse de 30,000 hommes de toutes langues et de toutes nations, mais composée surtout de Polonais, et commandée par Henri le Pieux, duc de Silésie.

Pendant que, fatigués de leurs courses à travers l'Asie et la moitié de l'Europe, ils fixaient le lieu de leur repos entre le Volga et la Mer-Noire, la Pologne releva la tête. Et quand les Tatars reparurent, ils vinrent se briser contre les lances polonaises. La lutte dura 300 ans, et finit avec Jean Sobieski. La Pologne avait été envahie quatre-vingt-onze fois, et Kosaks et Tatars lui avaient enlevé 1,200,000 prisonniers.

\* \* \*

Mais, comme pour reposer les regards fatigués de ces luttes incessantes, voici que la suite des temps nous montre sur le trône de Pologne, une figure ravissante, comme une évocation du moyen-âge tout entier. C'est une enfant que 100,000 nobles acclament dans ce champ de Mars de Vola où se pressent leurs nombreuses phalanges, sous les murs de Varsovie. C'est la fille de Louis de Hongrie que les Polonais ont choisie pour reine,

une reine de 16 ans, à condition que la nation lui donne un époux de son choix. Ces rudes guerriers la saluent avec enthousiasme et s'étonnent de la fascination étrange qu'exerce sur eux cette jeune fille qu'ils n'ont jamais vue auparavant, mais qui les enchante par sa beauté, sa jeunesse, et surtout par le sacrifice qu'elle a fait de son fiancé, Guillaume de Hapsbourg. Dès son enfance, on lui avait appris à aimer ce prince que la tendresse prévoyante de son père lui destinait pour époux. Mais la Pologne avait plus besoin de l'expérience et des trésors d'un puissant allié, que d'un brillant chevalier uniquement formé aux belles manières. Hedwige trouva dans son patriotisme la force d'interdire son palais à son fiancé, pour recevoir les hommages du farouche Jagellon, duc de Lithuanie, qui apportait à la Pologne des trésors, une armée et une alliance plus précieuse encore. Jagellon, tout barbare qu'il est, subit l'influence de son épouse, élevée au milieu d'une civilisation qu'il ne connaît pas. Il se fait chrétien, il veut être apôtre au milieu de siens. A la tête d'une armée polonaise et lithuanienne, il promène sa nouvelle épouse dans toutes les parties de son grand-duché. Dans l'ardeur un peu sauvage de sa foi, il emploie pour convertir ses peuples la force et la violence. Hedwige corrige ces écarts par sa douceur, et les peuplades païennes se laissent volontiers gagner par la prédication persuasive de leur jeune souveraine qui leur distribue de sa main des vivres et des vêtements. Au retour de ce voyage triomphal, on la retrouve vivant modeste et retirée dans le palais de ses pères. Pendant que Jagellon guerroye contre les infatigables ennemis de la Pologne, elle prie pour le succès de ses armes, partageant son temps entre le soin des pauvres, les travaux domestiques, et la culture des lettres et des sciences. Du fond de sa retraite, elle entend souvent son nom retentir au milieu de joyeuses acclamations : c'est tout son peuple qui, dans son admiration naïve, l'appelle "Notre bon roi Hedwige," et, par ses démonstrations bruyantes la remercie tantôt d'avoir fondé des hôpitaux et des asiles, tantôt d'avoir doté richement des universités et des monastères. En vain la calomnie tente de flétrir son nom si pur ; Jagellon, malgré sa nature méfiante et jalouse, refuse d'y croire, et confond les coupables. Un

jour pourtant elle sortit de son repos. Elle avait dix-huit ans. Jagellon, dans le nord de la Pologne, soutenait, les armes à la main, la cause de ses frères. Les Hongrois en profitent pour envahir la Galicie. Hedwidge assemble à la hâte quelques troupes, les harangue, se met à leur tête, bat les Hongrois dans plusieurs rencontres, et leur reprend toute la Galicie. Puis elle rentre dans sa capitale, et y passe le reste de sa vie, jusqu'en 1399, où elle meurt laissant à tout son peuple, nobles et paysans, une mémoire bénie, et dans le cœur de Jagellon, des regrets qu'il exprimait encore hautement sur son lit de mort, trente-cinq ans après.

Et, comme pour ajouter encore à la fraîcheur et à la poésie de la légende de sainte Hedwidge, l'histoire raconte que Jagellon, parvenu à l'âge de quatre-vingts ans, après un règne glorieux de quarante-quatre années, se promenant un jour dans les bois de Grodek, fut tellement ravi par les chants d'un rossignol, qu'il ne put s'arracher de ces lieux. La fraîcheur de la nuit ayant engourdi ses membres affaiblis, il rentra dans son palais saisi d'une fièvre qui le conduisit au tombeau, en 1434.

\* \* \*

Encore deux siècles, et la Pologne aura atteint le sommet le plus élevé de son histoire. Elle s'y achemine, grandissant toujours sous l'impulsion des fils et des successeurs de Jagellon, et poursuit sa carrière mêlée de succès et de revers, sans faiblir jamais sous le poids de ses nombreuses calamités. C'est ainsi que se passent les règnes de Ladislas VI, un vrai preux du moyen-âge, qui périt à Varna, dans une bataille où il avait tenté d'arrêter la marche victorieuse des Turcs sur Byzance, — de Kasimir IV qui, malgré son indolence, soumit les chevaliers teutoniques à sa couronne : il y avait deux cent cinquante ans que cette milice belliqueuse guerroyait contre ses légitimes suzerains les rois de Pologne. L'histoire a jugé sévèrement ce long règne de cinquante ans, durant lequel Kasimir ne vécut que pour les intérêts de la Lithuanie, et leur sacrifia toujours la Pologne. Trois fils de Kasimir furent tour à tour appelés à lui succéder. Jean-Albert continua l'œuvre de Ladislas VI contre les Turcs, et se montra le digne précurseur de Jean Sobieski. Alexandre

régnâ cinq ans, sans laisser d'autre trace de son passage que le statut Alexandrin qui confisquait les prérogatives royales et les libertés des paysans au profit de la noblesse. Puis vinrent les Sigismond : Sigismond Ier dont la Pologne a gardé le souvenir, à cause de l'éclat qu'il sut faire rejaillir sur elle pendant tout son règne, et malgré les vices de sa jeunesse, ses déplorables condescendances pour une épouse indigne, la reine Bona Sforza ; et Sigismond-Auguste, qui, pour parler le langage d'un brillant historien, "héritier des traditions et des penchans d'une grande époque et d'un grand règne, prolongea de vingt-quatre ans cette ère de travaux éclatants et pacifiques." Et cet autre Vasa, Ladislas VII, le François Ier de la Pologne, esprit délicat et cultivé, ami des lettres et des beaux arts, qui pendant les seize années de son règne trop court, sut faire briller en Pologne quelque chose de l'éclat dont la renaissance a environné le siècle de Léon X.

Il faudrait parler ici des révolutions intérieures que la Pologne subit alors dans son organisation, de l'accroissement de son influence au dehors, par ses interventions diplomatiques, ses guerres, ses traités et ses ambassades, de l'âge d'or de sa littérature, de l'extension donnée à son éducation nationale, des dangers qui firent courir à sa foi les développemens des erreurs de Jean Huss, des Sociniens et des Réformés.

Mais désormais l'histoire de la Pologne se déroule plus que jamais sur les champs de bataille, et la gloire de ses guerriers éclipse celle de ses littérateurs. A part Etienne Batori, ses rois Sigismond III, Jean Kasimir, Michel Koribut sont moins populaires que ses simples généraux, Zamoïski, Zolkiewski et Jean Sobieski.

\* \* \*

Il était réservé à la Pologne de donner une dernière fois le spectacle d'une lutte plus grandiose encore que toutes celles qu'elle avait soutenues. Je veux parler de ce duel à mort de deux cent cinquante ans entre les Polonais et les Turcs, commencé en 1444, à Varna, où périt Ladislas VI vaincu, et clos à Vienne par la victoire de Jean Sobieski.

Du fond de l'Arabie où Mahomet avait fondé une reli-

gion nouvelle, la race forte et belliqueuse des Arabes gagnée par lui à sa doctrine, rêva de conquérir le monde, et de le convertir à la foi du Coran. Rien ne put arrêter les Mahométans dans leur marche ; ils soumièrent une partie de l'Asie, le nord de l'Afrique. Déjà ils régnaient en Espagne et menaçaient l'Europe par tous les points de la Méditerranée. Les croisades ne firent que retarder leurs triomphes. A peine l'invasion des Tatars-Mogols les troubla-t-elle dans la jouissance de leurs conquêtes. Après les désastres de Nicopolis et de Varna, Byzance tomba sous leurs coups. Puis ils s'unirent aux Tatars, et ne cessèrent de harceler la Pologne qu'ils considéraient comme leur plus dangereux adversaire. Mais de toutes les journées tantôt désastreuses et tantôt triomphantes qui ont marqué ce long drame, il en est deux dont le monde et surtout la Pologne ont mieux gardé le souvenir : le désastre du Koblitz et le siège de Vienne.

Depuis un siècle les armées polonaises avaient toujours marché sous les ordres de guerriers illustres. Leurs généraux en chef, mieux connus dans l'histoire sous le nom de grands hetmans, les avaient accoutumées à la victoire. Au commencement du XVII<sup>e</sup> siècle, elles avaient pour chef Zolkiewski, vieilli dans les camps, et qui gardait sous ses cheveux blancs la bravoure impétueuse de sa jeunesse. On l'avait vu, en 1611 et 1612, battre 40,000 Suédois et Moscovites, avec 8,000 Polonais seulement, pénétrer jusqu'au cœur de la Russie, prendre Moscou, faire élire tzar le fils du roi de Pologne, et ramener captifs le tzar Basile détroné, ses fils et l'élite de la noblesse russe, à Varsovie, où il rentra en triomphateur. Quatre ans après, il part pour la Moldavie, où Sigismond III l'envoie garder la frontière : là l'attendait la mort.

\*\*\*

C'était en 1620. Les Turcs reparaissaient menaçants. 60,000 Musulmans débordèrent sur la Moldavie, vassale de la Pologne, et tout le poids de la guerre allait retomber sur cette dernière. Zolkiewski n'a que 8,000 hommes à leur opposer, et des déserts le séparent de son pays. Il leur tient tête dans une rencontre à Cécora, sur les bords de la rivière Pruth. Mais pendant qu'il leur dispute la victoire dans une bataille rangée, une terreur panique

mêlée de craintes superstitieuses fait tomber les armes des mains de ses soldats, et rien ne peut les rallier. Zolkiewski ne songe plus qu'à sauver les débris de son armée. Il dispose en carré long les innombrables chariots dont l'armée se fait suivre partout ; il y enferme les blessés, les femmes et les munitions, distribue partout ses fantassins, masse son artillerie en avant et en arrière, et le 29 septembre au soir, il commande à tous de marcher vers la Pologne. Sept jours et sept nuits durant cette forteresse mouvante avance, avance toujours, harcelée par 50,000 Turcs, à travers 80 lieues de pays. Encore quelques jours, et elle va atteindre le sol de la patrie ; mais des traîtres en ferment à tous le chemin. Les valets de troupe se révoltent, s'emparent de tous les chevaux, pillent le camp et s'enfuient. L'armée ainsi forcée de marcher à découvert, se trouve sans défense ; les Turcs s'en aperçoivent. Ils reviennent et achèvent facilement une victoire préparée par la trahison et les souffrances de toutes sortes. Zolkiewski voit tomber autour de lui ses régiments les plus dévoués, presque toute sa propre famille. On le conjure de sauver sa vie. La Pologne a besoin de ses services. Mais il veut mourir à son poste, avec les siens ; on lui amène le dernier cheval encore valide ; il l'égorge de sa main. Lui-même est massacré avec son confesseur, et longtemps après, sa tête ornait encore les portes du sérail, à Constantinople. Il ne resta pas une âme vivante pour apprendre à la Pologne comment était mort son glorieux hetman et ses soldats héroïques. Elle connut l'étendue du désastre quand les Turcs l'envahirent, quelques semaines après, et lui enlevèrent 200,000 hommes, femmes et enfants. La nation entière prit le deuil du grand capitaine. La république lui fit des pompes funèbres que les mémoires du temps ont assimilées au deuil dont Rome honora les cendres de Germanicus. La noblesse des palatinats accourut pour faire cortège à ses dépouilles mortelles ; les populations émues des villes et des provinces s'unirent pour accompagner les restes du héros jusqu'à Zolkiew, où sa veuve les déposa dans le tombeau de ses ancêtres. Des mains pieuses gravèrent sur sa tombe ce vers du poète :

« Exoriare aliquis nostris ex ossibus ultor ! »

Cette prière devait bientôt être exaucée.  
Un traité avantageux conclu à Chocim, en 1621, adoucit pour la Pologne l'amertume de sa défaite.

\* \* \*

Quelques années plus tard, au château d'Olesko, au milieu du faste et de l'opulence dont la noblesse polonaise aimait à s'entourer, deux jeunes époux surveillaient les joyeux ébats de leurs deux enfants. C'était l'auteur de la paix glorieuse de Chocim, Jacques Sobieski, et sa femme, Théophile Daniloviczona, petite fille du grand Zolkiewski. De ces deux enfants, Marc, l'aîné, trouva une mort prématurée en combattant les Tatars; l'autre devait prendre une éclatante revanche du désastre du Kobiltà: c'était Jean Sobieski. Dès leur enfance leur mère les prépara à continuer les traditions guerrières de leur maison. Tous deux reçurent les leçons des maîtres les plus habiles. Dans ses loisirs, Jacques leur apprenait lui-même sept ou huit langues étrangères, les mathématiques, l'histoire et la philosophie. Orateur distingué, diplomate et guerrier renommé, il leur révéla les secrets de l'éloquence, de la politique et de la tactique militaire. Madame Sobieska les instruisait, elle aussi; chaque jour, après leur avoir enseigné la science qui fait les chrétiens, elle les conduisait dans la chapelle somptueuse où reposaient tant de morts illustres, toute sa propre famille; elle leur disait comment leurs pères étaient morts fidèles à leur Dieu et à leur devoir. Qui ne voit l'impression profonde que devaient produire sur ces imaginations tendres mais ardentes, les récits passionnés d'une jeune femme dont la beauté souveraine ajoutait encore à la fascination étrange qu'exerce sur un enfant le regard de sa mère. Marc et Jean s'enflammaient au récit des prouesses des anciens rois de Gallicie, dont les Danilovics étaient issus, et des faits-d'armes plus récents des Sobieski et des Zolkiewski. Tous deux grandissaient dans la haine des ennemis de la Pologne, et surtout des Turcs et des Tatars, dont leur famille avait eu tant à souffrir, comme l'attestent ces lignes écrites de la main de Jean lui-même bien des années après: " Les héros dont je suis le plus fier de descendre, sont ceux qui baignèrent de leur sang la terre des infidèles, et me trans-

“ mirent en héritage de longues vengeances à exercer sur les barbares. ” Dès sa jeunesse, Jean montra ce qu'il serait plus tard : beau de sa personne, robuste et infatigable, aimant les plaisirs bruyants, adroit à tous les exercices du corps et au maniement des armes. Toutes les grandes passions apparaissaient chez lui en germe ; et dans les rêves de sa tendresse maternelle, madame Sobieska se surprit souvent à trembler en songeant aux orages qui grondaient déjà dans ce jeune cœur. Mais la piété sincère de Jean dissipait ses craintes. Ainsi s'écoulèrent l'enfance et la première jeunesse de Jean Sobieski.

En 1643, Jacques envoie ses deux fils visiter les royaumes d'Occident, pour compléter leur éducation. Après leur avoir donné tous ses conseils, il ajoute : “ Ne vous occupez en France que des arts utiles ; pour ce qui est de la danse, vous aurez le temps de vous perfectionner avec les Tatars. ” Cinq années se passent ainsi. Marc et Jean reçus à la cour de France, y contractent des amitiés illustres, au pied du berceau de l'enfant royal qui s'appellera plus tard Louis le Grand, et dans les salons éblouissants de Paris, où se pressent en foule les hommes illustres qui seront sa plus brillante couronne. On les voit figurer avec éclat dans toutes les fêtes de la Cour et des grands, et plus encore dans cette ambassade célèbre qui venait demander pour reine de Pologne, une princesse française, Marie de Gonzague et de Nevers, que Ladislas Wasa venait de choisir pour son épouse. Mais au milieu même des plaisirs où l'entraîne sa nature ardente et impétueuse, Jean cultive des amitiés sérieuses et durables. Il se plaît surtout dans la société du grand Condé. Tous deux parlaient guerres et batailles, et de ces entretiens souvent répétés, Jean remporta une confiance et une admiration sans bornes pour le génie militaire du vainqueur de Rocroi et de Norlingue.

Pendant ce temps, la Pologne voyait grandir ses tribulations : à l'intérieur, luttes sanglantes entre les nobles arrogants et despotiques, et les paysans opprimés, entre le roi et les diètes ; entre les catholiques et les dissidents ; au dehors, une guerre plus terrible encore, allumée par les Cosaques de l'Ukraine, sous les ordres de leur hetman, Bogdan Chmielnicki. Homme de génie et grand capitaine, ce barbare avait réussi à soulever, pour



venger ses outrages, non seulement les farouches guerriers dont il était le chef élu, mais même les paysans de la Russie Rouge, de la Lithuanie et de la Russie Blanche, tyrannisés par les seigneurs et leurs intendants. 300,000 hommes en armes s'étaient levés pour soutenir sa cause, et promenaient partout la dévastation et la mort. La république polonaise se montrait impuissante à comprimer la révolte, et les cruautés commises par quelques uns de ceux qui étaient chargés d'apaiser le soulèvement, l'avaient fait dégénérer en une guerre d'extermination sauvage. Bogdan triomphait partout. Vainqueur à Pilawce, il menaçait Varsovie; la soif du pillage le fait s'arrêter en chemin pour faire le siège de Zamose, où la puissante famille des Zamoyski avait entassé des trésors immenses. Là se sont réfugiés la fleur de la noblesse, et toutes les grandes dames que l'invasion a chassées de leurs manoirs, pendant que leurs seigneurs combattent comme des héros. Tandis que la Pologne entière est dans l'attente et porte encore le deuil de son roi, tandis que la reine Marie-Louise de Gonzague et de Nevers lutte contre une maladie mortelle, et que ses filles d'honneur vont en pèlerinage pour obtenir sa guérison, deux jeunes gens cachés sous un déguisement, traversent sans encombre toute la Turquie d'Europe et le camp des Kosaks. Les portes de Zamose s'ouvrent devant eux. Une femme en deuil les attend: " Mes fils, leur dit-elle, venez vous pour nous venger? Je ne vous reconnaitrais pas pour " mes enfants, si vous ressembliez aux combattants de " Pilawce." C'est Théophile Daniloviczona qui embrasse ses deux fils Marc et Jean Sobieski après cinq ans de séparation.

C'est dans cette guerre contre des paysans révoltés que Jean fait son apprentissage du métier des armes. Il y rencontre pour la première fois les Turcs et les Tatars, toujours prêts à oublier leurs rancunes pour s'unir contre la Pologne. Désormais la lutte sera sans merci ni trêve entre eux et lui. L'ardeur avec laquelle Jean s'élance dans la carrière, et ses brillants faits d'armes attirent sur lui tous les regards. Et pourtant ce n'est pas qu'il manque de concurrents redoutables. Dans ce dix-septième siècle, si merveilleusement fécond en grands hommes, la Pologne à pour adversaires dans les cabinets

et sur les champs de bataille, des hommes de génie comme Bogdan et Dorozensko chez les Kosaks, Isla et Sélim-Giéray chez les Tatars, Kiuperli Ogli chez les Turcs, Alexis en Russie, et Charles Gustave en Suède. Mais aussi elle a pour soutenir sa cause des généraux comme les Potoçki, Lubomirski, qui finit sa carrière dans la rébellion, Zamoyski, et le terrible Czarniecki, et audessus de tous Jean Sobieski. Au milieu de tous ces rivaux, Sobieski voit tous les jours grandir sa renommée. Comme eux il s'est illustré sur vingt champs de bataille, mais sa gloire à quelque chose de plus pur que la leur, et qui le fait respecter même des envieux. Son nom n'a jamais retenti dans l'arène sanglante où s'agitent les factions coupables qui déchirent la Pologne et préparent sa ruine. Il est resté soldat. Pendant que les ambitieux formentent la guerre civile et se disputent le pouvoir, Sobieski a les yeux tournés vers la frontière. Sentinelle vigilante, il surveille les mouvements des ennemis de son pays. Chaque année, pour rentrer en campagne, il s'arrache aux douceurs de la vie fastueuse qu'il s'est faite à Zolkiew, dans le patrimoine de son aieul maternel, au milieu de ses cinquante villages et de ses vingt milles de territoire, et chaque année ajoute quelque nouveau fleuron à sa couronne de victoires. L'Europe s'étonne d'entendre si souvent répéter son nom. En lui la nation repose toute sa confiance, comme le témoignent les écrits des contemporains. " Son intelligence dans les affaires, " dit la Gazette de France, du 20 février 1666, ne le rend " pas moins considérable dans le conseil que sa valeur " dans les armées. " Un an après, Zaluski déplorant les malheurs de la Pologne, s'écrie : " Heureusement il " nous reste Sobieski, seul général au monde à qui on ne " puisse être agréable si on ne l'est à Dieu, le seul qui " sache être prodigue de sa fortune comme de sa vie " pour le salut de son pays, le seul à qui il soit arrivé de " paraître à sa patrie un plus sûr boulevard que des places " fortes et des armées. " Et ailleurs : " Notre bonne étoile " nous a donné ce héros, seul capable d'affronter avec une " poignée d'hommes des amas d'ennemis. Rien ne peut " ébranler ce grand cœur. Le trésor est vide : ses revenus " y suppléent ; nous n'avons pas de troupes : mais lui seul " est une armée. Il grève de dettes son patrimoine pour

“ acheter des armes, établir des magasins, enrôler des “ soldats. ” A quarante ans il est l'homme le plus influent de Pologne, et sa prodigieuse fortune n'a pas encore éprouvé de revers. Aussi, lorsque Jean Casimir et Michel Koribut vont chercher le repos, l'un dans un cloître et l'autre dans la tombe, la nation demande pour roi un homme, et c'est Jean Sobieski qui réunit tous les suffrages.

\* \* \*

L'événement le plus important de ce règne de 22 ans, est, sans contredit, la merveilleuse campagne de Vienne, en 1683.

Une dernière fois, toutes les forces des musulmans se ruaient sur l'Europe, conduites par un vizir ambitieux, homme de génie, grand stratège, Kara-Moustapha. Les préparatifs des Turcs avaient duré sept ans. Le plan était tout tracé : prendre Vienne, soumettre l'Italie, et asseoir au Capitole la domination du turban. Toutes les monarchies de l'Europe négocient des alliances, font des compromis ; la maison d'Autriche, surtout, menacée à la fois par Louis XIV et par la Porte, fait des efforts inouïs pour assurer sa défense. Sobieski, sommé de choisir entre Louis XIV et Léopold, promet son secours à l'Autriche. Longtemps on ignore la marche que doit suivre l'invasion. Cependant les Turcs ont traversé la frontière ; c'est la Hongrie qui les appelle pour venger les outrages faits à ses libertés nationales. Contrairement à toutes les prévisions, l'armée ennemie s'avance toujours, sans s'occuper des places fortes : elle va droit à Vienne. Mille rumeurs diverses jettent la consternation dans tout l'empire ; on répète partout : que l'armée turque couvre un espace de 8 lieues de terrain, — que ses forces se montent à 700,000 hommes, 20,000 chameaux, 600 canons et 100,000 cavaliers. Léoold et la famille impériale, avec 60,000 habitants, désertent la métropole du Saint Empire. L'Europe entière attend la lutte terrible qui se prépare. Louis XIV lui même suspend ses hostilités contre la maison d'Autriche. Au milieu de cette confusion, Charles de Lorraine seul garde son sang froid. Il se multiplie ; ses savantes manœuvres cachent à l'ennemi la faiblesse de l'Autriche. Il jette une garnison

dans Vienne. Bientôt, le camp des Turcs se déploie sur un large plateau en face de la Capitale. Leurs officiers du génie entourent la ville de leurs travaux de siège, avec une science et un coup-d'œil dont on aurait cru Vauban seul capable. Kara-Moustapha, au milieu de ses quartiers, où revit le luxe oriental dans tout son éclat, attend la chute de Vienne et ne se refuse aucune des jouissances de ses palais d'Asie. Un mois se passe sans que les assiégés faiblissent ; mais les Turcs avancent toujours. Déjà Moustapha a calculé le jour où ses travaux rejoindront ceux des assiégés, l'heure où sera faite la première brèche, avant l'assaut. De son côté, Charles de Lorraine attend au-dehors l'occasion de reprendre avec succès l'offensive ; il s'étonne de ne pas voir paraître le roi de Pologne à qui lui et Léopold ont envoyé courriers sur courriers. Septembre arrive. Les assiégés se découragent et Sobieski ne paraît pas : son contingent lithuanien le retarde. Il part enfin, après avoir vu à ses pieds le nonce du pape et les envoyés de Léopold. Il avance rapidement. Comme Kara-Moustapha, l'Europe refuse de croire à cette nouvelle. Encore trois jours et Vienne va succomber. Le soir du deuxième jour, le factionnaire du clocher de Saint-Etienne jette un cri : un feu s'est allumé sur les montagnes du Kalemberg qui dominent Vienne. Il voit briller des lances et reconnaît les hussards de la Pologne. En un instant, Vienne est sur pied : les femmes et les enfants envahissent les églises ; les soldats s'élancent sur les ramparts. Les Turcs, aussi, ont aperçu le signal de la délivrance des chrétiens, mais ils refusent encore de croire à l'arrivée du roi de Pologne. C'était pourtant bien Sobieski qui avait rejoint Charles de Lorraine, quelques jours auparavant, et s'était entendu avec lui. Les troupes impériales l'avaient accueilli avec enthousiasme ; il leur avait communiqué son calme et son assurance. Sous ses ordres, l'armée, forte de 70,000 hommes, dont 18,000 Polonais, traverse le Danube, escalade la cime du Kalemberg, où elle arrive après mille difficultés. C'est de là que des feux allumés ont ravivé l'espérance dans le cœur des assiégés.

Kara-Moustapha, étonné de tant d'audace, reconnaît là Sobieski. Lui-même se prépare à le recevoir, avec toutes les ressources de son expérience et de son génie. Le

lendemain, 12 septembre, le soleil éclaire une des plus mémorables journées de l'histoire des batailles. Sobieski, sûr de vaincre, entend la messe à l'église de Léopoldstadt, à côté de Charles de Lorraine. A huit heures, les chrétiens s'ébranlent en cinq longues colonnes, dans un ordre parfait. A midi, tous étaient descendus en bas des pentes rapides du Kalemberg, et se formaient en bataille. Aussitôt la mêlée commença. Elle fut terrible. Les Turcs, divisés en deux armées, d'un côté foudroyaient Vienne, et de l'autre tenaient tête à Sobieski. Mais c'est en vue du camp que se décide la bataille, et Moustapha lui-même attendait là Sobieski. Rien ne put tenir contre l'attaque impétueuse des chrétiens ; leur fougue ébranla les masses profondes des Turcs, et une dernière charge des hussards polonais acheva la déroute. Kara Moustapha sentit faiblir son courage et reprit en pleurant le chemin de la Turquie où l'attendaient la disgrâce et la mort. La Pologne avait vengé le désastre du Kobiltà.

\* \* \*

L'effet de cette victoire fut immense : les Turcs ne franchirent plus la limite que leur avait marquée l'épée de Sobieski.

Mais, la reconnaissance de l'Europe ne fut pas à la hauteur du service qui avait été rendu. Sobieski retourna en Pologne avec une réputation militaire agrandie. Jusqu'à la fin de son règne, on le retrouve encore guerroyant avec succès contre les ennemis de la patrie, tandis que ses sujets turbulents se plaisent à l'abreuver d'humiliations pires que la défaite. Des chagrins domestiques avaient empoisonné toute sa vie, et attristèrent plus encore ses dernières années. Ses triomphes et sa gloire au dehors ne purent lui faire oublier les souffrances de son cœur de père et d'époux : il mourut en 1696.

Dans les longs débats qui précédèrent le choix de son successeur, sa femme et ses fils se montrèrent comme toujours indignes de lui. Ses restes attendirent 36 ans les honneurs d'une tombe royale. Sa race allait bientôt s'éteindre, et la Pologne, déchirée par les factions, s'achemine vers une décadence dont rien ne pourrait plus arrêter le cours. Et cependant l'ombre guerrière du vieux roi devait encore tressaillir de temps en temps

dans sa tombe, lorsque passaient sur son front les brises du Nord, apportant sur leurs ailes le retentissement des luttes glorieuses, mais inutiles, que supportait en Ecosse le prétendant Charles-Edouard, l'un de ses arrière-petits-fils, par sa mère, et le seul digne de lui, pour replacer sur sa tête la couronne des Stuarts.

Il a été donné à Jean Sobieski de résumer dans sa personne l'histoire entière de son pays. La lutte de la Pologne contre les barbares, ses services rendus à la religion, à la liberté; sa gloire militaire, sa splendeur au-dedans et au-dehors, ses institutions fatales, le vernis éclatant de sa civilisation, paraissent comme réunis dans cette longue carrière de 72 ans. Après tant de succès et d'illustrations, il semble que la Pologne ne pouvant monter plus haut n'a plus qu'à déchoir.

\* \* \*

Du temps même de Sobieski apparaissent les symptômes d'une décadence prochaine et rapide. Sous le règne de ses successeurs Frédéric-Auguste et Auguste III, rois sans patriotisme, la Pologne s'y achemine visiblement. Le territoire de la République cesse d'être inviolable du jour où ces princes allemands y cantonnent leurs troupes, et les armées de l'Allemagne et de l'Autriche, les Suédois de Gustave-Adolphe, les Russes de Pierre-le-Grand et de Catherine la sillonnent en tous sens tour-à-tour, sous prétexte de protéger la liberté de conscience des dissidents et des réformés. Les diètes polonaises n'ont pas le temps de protester; le patriotisme a disparu de ces assemblées. Les discordes intérieures étouffent le bruit des négociations et des préparatifs par lesquels la Russie, la Prusse et l'Autriche préludent au partage de la Pologne.

Depuis longtemps les vices de la constitution polonaise et l'intervention continuelle des puissances étrangères dans ses affaires les avaient préparés. Jean Casimir les prédisait dès 1667, en disant: "Le Moscovite nous arrachera la Russie et la Lithuanie; le Brandebourgeois s'emparera de la Prusse et de Pozen; l'Autriche plus loyale que ces deux puissances, sera obligée de faire comme elle, et elle prendra Krakovie et la Petite Pologne."

Ces paroles prophétiques se sont accomplies en 1772, en 1791, et finalement en 1796.

Pierre-le-Grand, dans son testament politique, marquait ainsi à ses successeurs les moyens d'arriver au démembrement de la Pologne. L'article quatrième de ce testament se lit comme suit : " Diviser la Pologne en y " entretenant le trouble et les jalousies continuelles ; " gagner les puissants à prix d'or ; influencer les tièdes, " les corrompre afin d'avoir action sur les élections des " rois ; y faire nommer ses partisans, les protéger ; y " faire entrer les troupes russes, et y séjourner jusqu'à " l'occasion d'y demeurer tout-à-fait. Si les puissances " voisines opposent des difficultés, les apaiser momentanément, jusqu'à ce qu'on puisse reprendre ce qui a " été donné." Ses conseils ont été suivis et même complétés par les combinaisons les plus modernes de la duplicité moscovite.

La diète d'élection de 1696, appelée à choisir un roi après la mort de Sobieski, se divisa en deux camps, dont l'un élut le prince de Conti, l'autre, Frédéric-Auguste, électeur de Saxe. Celui-ci, incapable de subjuguier seul les nouveaux sujets que la force brutale et la trahison lui ont livrés, appelle à son secours la Prusse et la Russie, et met en fuite le prince de Conti. Puis il déclare la guerre à Charles XII, roi de Suède, afin d'avoir un prétexte pour introduire en Pologne ses troupes saxonnes, et avec leur aide, s'ériger en roi absolu, et rendre la couronne héréditaire dans sa propre famille. Mais les Polonais indignés de sa duplicité, et effrayés de l'attitude menaçante de ses alliés, la Prusse et la Russie, accueillent comme un libérateur le roi de Suède déjà triomphant, et proclamant la déchéance de Frédéric-Auguste, en 1705. On choisit pour son successeur Stanislas Leczinski. Toutes les cours de l'Europe, excepté la Russie, s'empressent de le reconnaître. Frédéric-Auguste en appelle aux armes. Pendant quatre ans la Pologne est en proie aux horreurs de la guerre civile. En 1709, Leczinski, effrayé des maux de sa patrie, abdique, et Frédéric-Auguste ressaisit la couronne. Pendant les trente-six années de son règne, sa politique égoïste et antinationale conspire à la ruine de la nation qui l'a accepté pour chef, et les Polonais ne paraissent pas s'en

apercevoir. A sa mort, la Pologne tente de secouer le joug de l'étranger, et rappelle Stanislas Leczinski, devenu le beau-père de Louis XV, et l'élu de tous les vrais Polonais. Mais il faut à la Russie un instrument plus docile. Elle écarte violemment Leczinski, et fait réussir la candidature de Philippe-Auguste II, aussi de la maison de Saxe. Prince sans cœur et sans talent, il règne trente-et-un ans, uniquement occupé de ses chasses, et meurt méprisé des Polonais, au moment où Catherine II, mécontente de lui, se dispose à le détrôner, pour lui substituer un Polonais dressé à l'obéissance dans les palais de Saint-Petersbourg, Stanislas Poniatowski. C'est ainsi que cette femme sans pudeur, après avoir fait assassiner son propre mari, Pierre III, récompensait ce Polonais indigne qui s'était avili jusqu'à devenir son amant. Elle en était fatiguée; pour s'en débarrasser, elle le faisait roi de Pologne. Pour réussir, elle avait employé tous les moyens. Au baron de Breteuil, qui lui demandait de s'entendre avec la France pour la prochaine élection, elle avait répondu: "L'avenir vous apprendra s'il appartient à quelqu'autre que moi de donner un roi aux Polonais." Quarante mille soldats russes étaient venus appuyer cette prétention. Les Polonais voulurent protester. "Comment, s'écria Reppine, une nation aussi grande et libre peut-elle croire qu'une poignée de Russes puisse léser ses droits!"

A l'avènement de Poniatowski, deux grands partis divisaient la Pologne: le parti national ou républicain, qui voulait réorganiser la patrie en purgeant les vices de sa constitution, sans recourir à l'influence étrangère, et le parti royaliste, qui voulait maintenir l'ancien ordre de choses, moins le *liberum veto* des nonces dans les diètes, mais en s'aidant du concours des puissances voisines. Le parti royaliste était protégé par l'Angleterre et la Russie; Poniatowski en était l'instrument. Pendant son règne de trente ans, la Pologne se débat dans les convulsions dernières de l'agonie. Malheureusement pour sa mémoire, Poniatowski n'a que trop contribué, par ses faiblesses, à l'asservissement de son pays. Le sceptre des Piasts, des Jagellon, de Batori et de Sobieski, était trop lourd pour ces mains débiles; l'incapacité et



le servilisme du roi rendaient inutiles les efforts et les sacrifices continuels des patriotes.

Catherine II ne craint plus de laisser voir ses plans ; elle les poursuit au grand jour, aidant et persécutant tour à tour le parti royaliste et le parti républicain, armant les catholiques contre les dissidents et les réformés, profitant des fautes des uns et des triomphes des autres, selon les besoins de sa politique de fourberie et de mensonge.

Il faut étudier l'histoire des partages de la Pologne, pour se faire une idée de la faveur dont les souverains modernes ont entouré la politique infernale préconisée par Machiavel. Catherine de Russie écrit aux cours d'Europe pour apaiser leurs alarmes : " Nous veillerons à l'exemple de nos prédécesseurs aux intérêts de la Pologne." A Keyserling, son agent, elle parle " de terminer les affaires polonaises à *notre* avantage." Elle lui recommande d'avoir " des émissaires actifs et munis d'argent." En 1767, elle est " aussi éloignée du désir d'agiter la Pologne et d'agrandir son empire à ses dépens, que de la soumettre par les armes." Frédéric II de Prusse, l'idole de Voltaire, déclare en 1764 " qu'il travaillera constamment à main'enir les états de la République en leur entier. En 1771, Marie Thérèse d'Autriche " se porte garant de l'indépendance et de l'intégrité du territoire polonais." Telles étaient les promesses solennelles de la Russie, de la Prusse et de l'Autriche, tandis que s'enveloppant de plus en plus dans le mystère, leurs diplomates achevaient de préparer le démembrement de la Pologne.

Et pourtant la Pologne vendait chèrement sa vie. Dès 1764, les évêques donnent le signal de la résistance. Dans la diète d'élection qui élut Poniatowski, le primat Lubinski dénonce les projets ambitieux de la Russie. Le vieux Melachowski, élu maréchal, déclare hardiment qu'il ouvrira la diète quand les soldats russes se seront retirés. On le menace les armes à la main. Il répond : " S'il vous faut une victime, me voici ; moi, du moins, je veux mourir libre comme j'ai vécu." On veut à tout prix lui faire déclarer que la diète est ouverte, en levant son bâton de commandement ; mais rien ne l'émeut. " Vous pouvez, dit-il, me couper la main, ou m'arracher

“ la vie. Je suis maréchal, élu par un peuple libre, et je “ ne puis être déposé que par un peuple libre.” Et il se retire sans que personne ose le molester.

En 1767, deux évêques, Soltik et Zaluski, encourent la déportation par leur attitude courageuse dans les diètes, en présence des trahisons continuelles du parti des dissidents. En 1768, un autre évêque, celui de Kamiéniec, organise la confédération du Bar. Caché sous un déguisement, il parcourt toute l'Europe, sollicitant partout des secours pour sa malheureuse patrie, pendant que des hommes ardents soulèvent toute la Pologne aux cris de : “ Pour la religion ! Pour la liberté ! ” “ Les confédérés, dit Koch, avaient des étendards qui représentaient la Vierge Marie et l'enfant Jésus ; ils portaient, “ comme les croisés du moyen âge, des croix brodées sur “ leurs habits. ” C'était en effet une croisade. Elle dura cinq ans et fit des prodiges de valeur. La Lithuanie s'associa au mouvement. “ Quel spectacle ! s'écrie un “ historien, que celui de ce peuple désarmé, enveloppé “ partout d'une armée ennemie nombreuse, disciplinée “ et sans cesse renforcée, ce peuple trahi par son roi, “ vendu par ses plus notables, sans aucune ressource “ matérielle, que son sol ne protège même pas, et qui, “ se soulevant de toutes parts, enlève à coups de sabre “ des batteries de canons ! ” Le monastère de Czenstochova, où depuis des siècles des milliers de pèlerins venaient chaque année vénérer la statue miraculeuse de Notre-Dame de Czenstochova, qu'une diète reconnaissante avait saluée du titre de reine de Pologne, soutint un siège mémorable. Les moines intrépides essayèrent pendant deux mois, sans faiblir, le feu de trois mille coups de canons. Peu de temps après, quelques confédérés par un audacieux coup de main, enlèvent le roi pour le soustraire à l'influence étrangère. Poniatowski parvient à s'échapper, et fait passer ces braves pour des misérables assassins.

Mais Catherine était assez puissante pour lasser tous ces courageux efforts. Exaspérée par cette lutte, elle noya la rébellion dans des torrents de sang humain. Elle qui disait naguère dans un manifeste aux cours d'Europe : “ Les souverains sont les défenseurs des “ hommes... Nous avons résolu de remplir les devoirs de

“ l’humanité et de la foi aux traités... ” elle déchaîne contre les Polonais de l’Ukraine les terribles Kosaks Zaporoges, et envoie à leur chef les instructions suivantes : “ Nous avons donné l’ordre à Maximilien “ Zélezniak, colonel des Zaporoges, de conduire en “ Pologne tous ses hommes, avec les Kosaks du Don, “ pour détruire avec la grâce de Dieu tous les Polonais “ et les Juifs, qui sont traîtres à notre religion, *misérables assassins, etc., etc.* Nous ordonnons qu’une invasion en “ Pologne détruise pour jamais jusqu’à leur nom et leur “ race. ” Seize mille victimes périrent dans l’Ukraine sous le fer de ces assassins.

Et pour achever de peindre cette femme sinistre, que Voltaire appelait *sa sainte*, disons de suite que quatre ans plus tard elle annonce à l’Europe : “ Qu’elle s’est “ trouvée obligée envers Dieu, envers son empire et envers “ tout le genre humain, d’anéantir la *sitche* de Zaporoges, “ et les Kosaks qui en portent le nom ; que la destruction “ de ce peuple a été opérée par ses troupes dans le “ meilleur ordre possible, avec une parfaite tranquillité “ et sans résistance de la part des Kosaks, vu qu’ils “ n’aperçurent les troupes qui s’approchaient qu’au “ moment où elles les avaient déjà environnées de toutes “ parts. ” Quel cynisme ! Sans doute elle craignait que ces barbares ne tournassent contre *sa personne sacrée* l’épouvantable savoir faire qu’ils avaient déployé dans les massacres de l’Ukraine ! Mais de pareilles horreurs ne troublaient même pas son sommeil.

\* \* \*

Après avoir écrasé la confédération du Bar, Catherine invite la Prusse et l’Autriche à partager avec elle les dépouilles de la Pologne vaincue. Les trois souverains arrêtent en 1772 le premier partage du territoire polonais. Mais il était convenu que pour pallier l’odieux de cet attentat, on tenterait de le faire sanctionner par la nation polonaise elle-même.

En conséquence, Poniatowski reçoit l’ordre de se prêter à ces manœuvres. Pour la première fois, il résiste et semble s’éveiller au sentiment du danger. Mais il est trop tard. En vain il rappelle aux spoliateurs leurs promesses si souvent répétées. En vain, s’adressant aux

cours étrangères, il déclare : "Qu'il regarde l'occupation " des provinces polonaises par les trois cours comme " injuste, violente, contraire à ses droits légitimes." Ses réclamations énergiques, mais tardives, restent sans écho.

Sur ces entrefaites s'ouvre, en 1773, à Varsovie, une diète illégalement convoquée pour arracher à la Pologne une adhésion formelle au premier partage de son territoire. Trois armées puissantes avaient été chargées d'étouffer les protestations des palatinats. Aussi, bien peu de nonces purent se rendre à Varsovie, où ils durent siéger dans une salle souvent envahie par la soldatesque et gardée par des artilleurs russes, avec des pièces de canons braquées contre les représentants de la nation.

A côté des défaillances coupables de quelques hommes indignes, on voit éclater des exemples d'une fermeté poussée jusqu'à l'héroïsme. Incapables de vaincre cette résistance patriotique et d'obtenir le vote unanime exigé par la constitution, les agents russes et prussiens tentent de faire lever les séances de la diète, pour la transformer en une confédération. La foule, stationnée aux abords de la salle, crie aux nonces : " Ne sortez pas ! au nom " du ciel !... Ne vous livrez pas aux tyrans ! " Quelques nonces effrayés veulent se retirer. Reiten leur barre le passage en disant : " Allez ! confirmez votre ruine à " jamais : mais vous ne passerez qu'en foulant aux pieds " ce cœur qui ne bat que pour l'honneur et la liberté ! " Un autre nonce, Samuel Korsak, fait aussi entendre les protestations les plus énergiques. Il ne reste plus que neuf députés à leurs sièges. L'ambassadeur Stackelberg les fait venir chez lui, le soir. " Mais, dit l'historien " Forster, promesses, offres, menaces de confiscation et " de prison, rien ne put ébranler le courage de ces derniers défenseurs de l'honneur national ; et quand le " Moscovite irrité de tant de persévérance redoubla de " fureur dans ses paroles, Korsak se leva et, lui remettant un état exact de tous ses biens, terres, capitaux " et mobilier, répondit avec calme : " Je n'ai que cela " à sacrifier aux ennemis de la Pologne ; ils peuvent " m'ôter la vie, mais il n'y a point au monde de despote " assez riche pour me corrompre, ou assez puissant pour " m'intimider." Le lendemain, Poniatowski signa, en

pleurant, l'adhésion qu'on lui demandait. Stackelberg lui avait dit pour dernier argument: " que s'il hésitait encore, cinquante mille hommes avaient ordre de marcher sur Varsovie, de réduire la capitale en cendres et de passer toute âme vivante au fil de l'épée."

Ainsi s'accomplit le premier partage de la Pologne. La Prusse prenait un territoire de 900 lieues carrées et 416,000 habitants; l'Autriche 2,500 lieues et 2,700,000 habitants; la Russie eut la part du lion: 3,000 lieues carrées et 1,800,000 âmes.

C'était là un crime politique sans nom. De Maistre l'a appelé " l'exécration de la Pologne." Marie-Thérèse d'Autriche avait signé avec répugnance. " *Placet*, avait-elle dit, puisque tant de savants personnages veulent ainsi: mais longtemps après ma mort, on verra ce qui résulte d'avoir ainsi foulé aux pieds tout ce que jusqu'à présent on a toujours tenu pour juste et sacré."

La Pologne a mis vingt ans à se relever du coup terrible que lui avaient porté tous ces tristes événements. Catherine de Russie, pendant tout cet intervalle, travailla sourdement à accomplir son plan favori, le partage définitif de toute la Pologne. Mais l'ambition du roi de Prusse y met obstacle. Pour mieux cacher ses desseins de spoliation, Frédéric signe avec la Pologne, en 1791, un traité d'alliance qui, en apparence du moins, la mettait à l'abri des tentatives de la Russie. Il y était stipulé: " Que les deux parties contractantes se garantissent l'intégrité de leur territoire, et se promettent un appui réciproque... par les négociations ou par les armes, dans le cas où une puissance... voudrait se mêler des affaires de l'une d'elles." Les Polonais, toujours sans défiance, profitent de ce moment de répit pour se donner une constitution admirable qui fut adoptée avec enthousiasme par tout le pays. Elle décrétait: le catholicisme religion d'Etat; la tolérance religieuse; l'affranchissement des villes, l'émancipation des laboureurs; la réorganisation de la diète, l'accroissement de l'autorité du sénat; la réforme électorale, l'abolition des confédérations et du *liberum veto*; la royauté héréditaire dans la maison de Saxe, après Poniatowski. L'Europe entière applaudit à ce signal de régénération. L'Autriche et la Russie reconnurent cette charte nouvelle. En la

lisant, Burke, l'ennemi juré des idées révolutionnaires, s'écria : " C'est une transition de l'anarchie à l'ordre, et " non de l'ordre à l'anarchie ! " Poniatowski jura de verser son sang pour la défendre. Catherine elle-même avait promis de ne pas supporter les ennemis du nouvel ordre de choses. Mais fidèle à la duplicité de son caractère, quelques mois après elle patronne le complot de Targoviça, s'unit aux conspirateurs pour renverser la constitution de 1791 et déclare la guerre aux Polonais. Ceux-ci réclament de la Prusse l'exécution des traités. Frédéric répond : " Sa Majesté a pris d'autres engagements vis-à-vis de l'impératrice de Russie. " L'Autriche refuse également d'intervenir.

Cependant les Polonais livrés à eux-mêmes se défendent avec vigueur. Ils gagnent sur les Russes deux grandes batailles. Mais Poniatowski, sous le coup des menaces de Catherine, oublie ses serments, accède à la confédération de Targoviça et renvoie dans leurs foyers ses soldats désarmés. Les Prussiens envahissent à leur tour le territoire qu'ils ont promis de défendre et s'unissent aux Russes, pendant que Catherine et Frédéric procèdent au deuxième partage de la Pologne, sous prétexte de mettre une digue à l'envahissement des doctrines subversives de la démagogie française.

Comme en 1773, les spoliateurs voulaient faire sanctionner par la Pologne elle-même cette seconde violation de leurs serments solennels et répétés. Une diète est convoquée ; tous ceux qui sont suspects d'indépendance et de patriotisme en sont exclus. Elle s'ouvre à Grodno le 17 juin 1791. Déjà Sievers, l'ambassadeur russe, a fait saisir les biens de tous les patriotes, et s'est emparé du trésor public. Poniatowski, en butte au mépris et aux outrages de ses sujets justement indignés, veut abdiquer. Catherine lui fait dire : " d'attendre ses ordres, sans quoi " elle ne lui accordera pas de retraite sûre. " Un mois se passe au milieu de scènes journalières de violence, provoquées d'un côté par les mesures tyranniques des spoliateurs, et de l'autre par l'exaspération des nonces acculés dans les derniers retranchements d'une légitime défense. Un jour, c'est Grelavski qui s'écrie : " Périssons avec honneur, dignes de l'estime des autres puissances, et ne nous couvrons pas d'une honte éternelle,

“ dans l'espoir illusoire de sauver le reste de la patrie.” Kimbar ajoute : “ Les souffrances ne sont rien pour la vertu ; il est de son essence de les mépriser. On nous menace de la Sibérie ! Ses déserts ne seront pas sans charmes pour nous ; tout nous y retracera notre dévouement. Eh bien ! oui ; allons en Sibérie. Conduisez-nous, sire, là où notre vertu et la vôtre feront pâlir nos ennemis ! ” Electrisée, l'assemblée tout entière s'écrie : “ Oui ! en Sibérie ! partons ! ” Rien ne peut ébranler le courage des nonces. Ils continuent à s'assembler tous les jours, sans faiblir dans leur résistance. Trois mois et demi se passent ainsi. En vain Rautenfeld déclare “ qu'il est autorisé à prendre toutes les mesures de violence qu'il jugera convenables, ” et Sievers écrit au grand maréchal de Lithuanie : “ Le roi lui-même doit demeurer fixé sur son trône jusqu'à ce qu'il ait cédé. Je ferai coucher les sénateurs sur de la paille, dans la salle des conférences, tant que ma volonté ne sera pas exécutée. ” Pendant deux jours on empêche le roi et les sénateurs de sortir et de recevoir aucune nourriture. “ Le troisième jour, dit Niémcewicz, le roi et plusieurs sénateurs tombèrent en défaillance. ” “ Alors, dit Chevė, Rautenfeld, toujours assis à côté du trône, prit la main du vieux monarque, y mit un crayon et signa l'acte de partage. Puis il fit entrer la soldatesque russe. On demanda trois fois si la diète autorisait la délégation ; pas une seule voix ne répondit. On conclut que le silence tenait lieu de consentement. Et voilà ce qu'on a osé nommer le libre vote de la Pologne. ”

Le second partage donnait à la Russie 4,553 milles de territoire, et trois millions d'habitants ; à la Prusse, 1,061 milles carrés du sol le plus fertile, avec 1,100,000 habitants. Il ne restait plus à la Pologne que 4,000 milles de territoire, et 4,000,000 d'habitants. L'Autriche avait refusé de tremper dans le second partage.

\* \* \*

En apprenant ce nouvel attentat, la nation entière se souleva. Cette fois ce n'est plus la Pologne déchirée par les factions, minée par les complots des ambitieux et des traîtres ; c'est la Pologne plus unie, plus forte qu'elle n'a jamais été. Une ligue puissante réunissant tous les élé-

ments de force que la constitution de 1791 a rajeunis, et appuyée sur l'armée, se donne pour chef Thadée Kosciusko et dresse, le 24 mars 1794, un acte d'insurrection auquel souscrivirent ensuite tous les palatinats. Déjà Madalinski refusant de déposer les armes, est accouru à Krakovie, en passant sur le corps des Prussiens. Kosciusko, nommé dictateur, reçoit le serment militaire des chefs. Une foule immense de citoyens, réunis dans la cathédrale de Krakovie, prêtent serment "de maintenir la constitution aux dépens de leur fortune et de leur vie," et confiants dans la justice et la sainteté de leur cause, jurent de ne la souiller par aucune violence. Les palatinats suivent l'exemple de Krakovie. De toutes parts les volontaires accourent se ranger sous les aigles blanches de Kosciusko, apportant les vœux et les offrandes spontanées de leurs concitoyens. Les premiers combats des insurgés sont des victoires. Les Russes sont partout culbutés par ces armées improvisées, où apparaissent pour la première fois les farouches Gorals, ces paysans armés de faux, si redoutés et si célèbres depuis sous le nom de Faucheurs de la Mort, Faucheurs de la Pilika, etc. Avec quelle ardeur ils accouraient verser leur sang pour cette patrie généreuse qui venait de les émanciper ! A l'approche des Russes, le tocsin sonnait dans tous les villages, les terribles Faucheurs se ruaient contre les Russes, en faisant un horrible carnage, leur enlevaient leurs batteries de canons et les tournaient ensuite contre eux. Pendant huit mois la Pologne tient en haleine toutes les forces de la Russie. Chacune des journées de cette lutte mémorable est marquée par de brillants faits d'armes. C'en était fait de la domination russe en Pologne, si 24,000 Prussiens ne fussent venus à son secours au mépris de la foi jurée et sans aucune déclaration de guerre. Les insurgés, par représailles, soulèvent les provinces polonaises de la Prusse. Tout le territoire de la République était en rébellion contre les oppresseurs. Prêtres et bourgeois, nobles et paysans, catholiques, juifs, réformés, tous étaient unis pour la défense de la cause nationale, et donnaient même dans la victoire l'exemple de la modération et de la justice. Kosciusko faisait pendre à Varsovie, quelques patriotes qui, dans un moment d'effervescence populaire, avaient



fait juger et exécuter sommairement des traîtres vendus à la Russie depuis long<sup>s</sup> temps. Tout semblait promettre le succès, quand vinrent les trahisons et les revers. Il faudrait redire ici les scènes de carnage qui marquèrent le passage des Russes et des Prussiens à travers le pays. L'Autriche vint leur prêter main-forte. Joseph II ne se souvenait plus qu'il avait dit dans une circonstance solennelle : " Qu'il ne permettrait pas qu'on enlevât un seul arbre de ce qui restait des provinces polonaises."

Epuisé par tant d'efforts, corné par trois armées formidables, Kosciusko tente encore une fois la fortune des batailles à Maciéjovicé : elle lui est contraire. Son armée périt presque tout entière, et lui-même, recueilli parmi les blessés sur le champ de bataille, languit dans les cachots de Saint-Pétersbourg, jusqu'à ce que la magnanimité du tzar Paul Ier, vienne l'en tirer.

Souwaroff marche avec 40,000 hommes sur Varsovie, où 12,000 Polonais conduits par deux héros, Madalinski et Dombrowski, se sont enfermés avec cent pièces de canons dans le faubourg de Praga. Après un mois de siège, Praga succombe à l'assaut général des Russes, le 4 novembre. Souwaroff fit un carnage effroyable. " Amusez-vous ! " avait-il dit à ses soldats, une fois la brèche ouverte. " La nuit, dit Chevé, vint cacher le spectacle de Praga dépeuplé, et le lendemain fut employé à balayer et à laver les rues qu'obstruaient 18,000 morts et des torrents de sang."

Tout Varsovie croyait toucher à sa dernière heure. Ignace Potoçki, un autre héros polonais, se dévoue. " Je suis, dit-il à Souwaroff, l'auteur de la constitution du 3 mai (1791), l'instigateur principal de l'insurrection ; je viens m'offrir en expiation." Tant de grandeur d'âme émut ce terrible massacreur d'hommes. Souwaroff épargna Varsovie, et Potoçki eut la vie sauve.

L'insurrection vaincue, les trois puissances achevèrent de se partager les restes de la Pologne, tout en protestant " qu'elles n'étaient point en guerre avec elle," " ne vouloir que rétablir son repos troublé," " et s'engageant à respecter ce qui restait des provinces polonaises." " L'exécution de cette grande spoliation, dit Chevé, ne fut pas moins atroce que l'acte lui-même. Tout ce que possédait Varsovie, archives, actes publics, biblio-

“ thèques, musées, fut enlevé, transporté à Saint-Peters-  
“ bourg, pillé, dispersé, brûlé. Il en fut de même des  
“ insignes royaux, archives, joyaux du trésor et autres  
“ objets, qui furent emportés de Krakovie par les Prus-  
“ siens. Toutes les villes polonaises furent ainsi dépouil-  
“ lées.”

Stanislas Auguste, traîné de Varsovie à Grodno, de  
Grodno à Saint-Pétersbourg, reçut, en 1795, l'ordre d'ab-  
diquer, et en 1798, le 12 février, la tombe se refermait  
sur ce fantôme de roi, le dernier qu'ait eu la Pologne.

\* \* \*

Ainsi s'est écroulée cette monarchie puissante qui,  
comme l'a si bien dit Forster, “ possédait un long et  
“ vieux passé, une existence qui s'appuyait sur une base  
“ consacrée par dix siècles, des institutions défectueuses,  
“ mais grandes et fortes, et une vie nationale active,  
“ variée, féconde en nobles actions comme en fautes  
“ graves.”

En présence de cette catastrophe sans exemple dans  
les annales du monde civilisé, il est naturel de se deman-  
der quelles sont les causes qui l'ont amenée.

“ Trois choses, ” dit Salvandy, parlant de la société  
polonaise, “ manquèrent à son génie et à son courage :  
“ une dynastie, des lois et des frontières.” Une dynastie  
dont les souverains fussent attachés au sol par un lien  
plus puissant que celui de l'élection, qu'une éducation  
nationale eut préparés à gouverner avec le patriotisme  
et l'esprit de suite, qui ne se trouvent que dans la monar-  
chie héréditaire; des lois sages et respectées, émanées  
d'une autorité incontestée, assez fortes pour maintenir  
l'équilibre des pouvoirs, et également à l'abri des entre-  
prises du despotisme, et des dangereux écarts de la  
liberté; des frontières naturelles, certaines, mieux défen-  
dus par ces obstacles dont Dieu lui-même s'est servi,  
pour marquer les bornes de l'héritage de chaque peuple.

M. de Salvandy a dit avec raison : “ L'histoire de la  
“ Pologne est la fidèle image de tout ce que la liberté sans  
“ contre-poids et l'égalité sans frein renferment de périls  
“ domestiques pour l'Etat le plus puissant, de périls  
“ extérieurs pour la plus vaillante nation du monde.”  
Non contents d'aimer la liberté avec passion, d'ériger en

principe " qu'un homme libre ne peut être taxé ni gouverné que de son aveu, "—non contents de soutenir " avec Raphaël Leczinski : " qu'ils aimaient mieux les " périls de la liberté que les douceurs d'un tranquille " esclavage," les Polonais ne se sont pas tenus assez éloignés de la limite glissante où finit la liberté, où commence la licence. " D'âge en âge, dit Rulhière, tout " Polonais disait à ses enfants : " Brûlez vos maisons et " errez dans votre pays les armes à la main, plutôt que " de vous soumettre au pouvoir arbitraire. " " Nous élimons nos rois, mais nous déposons les tyrans," disait Zamoïski à Sigismond, dans la diète de 1605. Henri de Valois, élu en 1574, se plaignait de ce qu'on n'avait fait de lui qu'un juge. " Vous, Polonais, disait un étranger, " vous n'avez pas de roi.—Si, reprit le Polonais, nous " avons un roi ; mais chez vous, c'est le roi qui vous a." Avec de telles idées, on conçoit que, chez eux, le roi n'était que le premier des fonctionnaires. Il régnait, mais ne gouvernait pas. C'est ainsi que par crainte du despotisme ils restreignaient l'autorité royale dans des limites étroites, pour mieux la dominer.

D'un autre côté, les troubles continuels que suscitait la tenue des assemblées nationales ; l'exercice fréquent du droit de *veto*, en vertu duquel l'opposition du plus humble des nonces entravait l'action, non-seulement de la majorité des députés, mais de la nation entière ; les rivalités des familles appartenant à la grande noblesse, familles souvent supérieures au pouvoir royal par leurs richesses, leur puissance territoriale, quelquefois même par leurs armées ; les exigences et la vénalité de la petite noblesse ; les efforts de toutes deux pour tyranniser et asservir de plus en plus les paysans ; les basses intrigues et les manœuvres coupables des Juifs et des réformes polonaises, qui cherchaient un point d'appui à l'étranger ; l'absence totale de toute administration intérieure, pendant tout le cours du dix-huitième siècle ; la dilapidation des finances, ruinées par les exactions des fonctionnaires assez puissants pour se soustraire à l'obligation de rendre leurs comptes, tout ce travail de désorganisation, lent mais sûr, fomenté par les puissances voisines, n'était il pas suffisant pour amener la chute de la Pologne ?

De plus, le peuple polonais, pour son malheur, semble

avoir ignoré les transformations radicales que subissaient les nations voisines, l'accroissement rapide de leur puissance, et les desseins pervers qu'elles entretenaient contre lui. " Rien, dit Salvandy, n'éclaira sa conscience héroïque et funeste dans ses institutions énervées " qui étaient son plus grand péril, ou bien dans le nombre " de sa population et la grandeur de son territoire, dans " ses souvenirs de gloire et son courage. Rien ne lui fit " comprendre à temps la nécessité d'appuyer ce courage " intrépide à des principes qui assurassent à l'autorité " souveraine le concours de toutes les forces. Rien ne " l'instruisit à fortifier ses forces mêmes du secours d'une " politique monarchique au dedans, tout autant que nationale au dehors. Nulle application à rapprocher les " esprits, à apaiser dans son sein les discordes séculaires, " nul effort, non plus pour conjurer la triple alliance, qui " pouvait toujours la resserrer dans un étai de fer, nulle " amélioration, en un mot, dans la condition que ses " vicissitudes, ses fautes et le temps lui avaient faite, ne " marquèrent, ni ses époques de guerre stérilement victorieuses, ni ses époques de paix stérilement agitées. "

\* \* \*

Mais à côté de ces misères que de brillantes qualités ! La passion du dévouement et des sacrifices est poussée chez eux jusqu'à l'héroïsme. " Les Polonais, dit encore " Salvandy, furent le seul des peuples belliqueux connus dans le monde, à qui la guerre, ou même la victoire, ne donna jamais ni des conquêtes, ni la paix. La " Pologne vit une à une passer ses provinces vassales " sous d'autres lois, sans songer à fonder dans un gouvernement à la fois bienfaisant et fort pour tous, un " rempart qui protégeât contre la marche progressive " de l'étranger les restes de sa grandeur. " Avec quel désintéressement ses enfants servaient la cause de l'Eglise et de la civilisation ! " Le sacrifice a été sa vie, son " métier, et pour ainsi dire son industrie, disait un jour " Montalembert. C'est de ce pain-là qu'elle s'est nourrie, " et rien n'annonce qu'elle en soit rassasiée. Ses anciens " preux ne bâtissaient pas des châteaux destructibles " comme les nôtres ; ils n'habitaient que des maisons de " bois, afin de les abandonner et de les laisser brûler,

“ sans regret quand le service de la patrie les en éloignait. Ses ambassadeurs se ruinaient de fond en comble à l'étranger, ne voulant ni appauvrir le trésor public, ni laisser éclipsé par personne l'éclat du nom polonais. Ses budgets étaient votés par enthousiasme, et ses impôts se nommaient *secours d'amour* (*subsidiium charitativum*). ”

Que ne dirait-on pas de l'inviolable attachement de la Pologne à la foi catholique ; de cette foi que l'erreur n'a jamais souillée, qui, sans cesser d'être intransigeante avec l'hérésie et le schisme, lui a fait toujours pratiquer, vis-à-vis de leurs malheureuses victimes, cette charité douce et tolérante, également éloignée de la pente dangereuse des concessions, et des répressions sanglantes sur les bûchers et les échafauds.

Dieu seul connaît les tortures qu'ont endurées ces soldats polonais qui, pendant l'espace de huit siècles, ont succombé sans murmure sous le fer des ennemis de la chrétienté ; les souffrances et les humiliations qu'ont essuyées ces millions de prisonniers, vieillards, enfants, femmes sans défense, vierges timides, massacrés dans les villes et les campagnes saccagées, ou réservés pour les hontes de l'esclavage. Il disait bien vrai, ce pape du dix-septième siècle, Paul V, qui, recevant une députation de Polonais, chargés de lui remettre des étendards conquis par leurs armées sur les païens et les barbares, et de lui demander, en échange, des reliques des martyrs, leur répondait : “ Des reliques ! ramassez un peu de votre terre ; il n'y en a pas une parcelle qui ne soit imprégnée du sang de vos martyrs ! ”

Comment ne pas parler de la passion dominante du peuple polonais, de cet amour de la patrie, puissant au-delà de toute expression, qui lui a fait généreusement accepter toutes les nécessités de la lutte, pendant des siècles, et, de nos jours, toutes les humiliations de la conquête, toutes les horreurs de la persécution. La Pologne n'a pas eu d'armée permanente, avant le dix-huitième siècle. Mais ses gentilshommes et leurs vassaux lui composaient une armée de volontaires, en apparence indisciplinés et turbulents, qui se battaient entre eux, quand ils n'étaient pas en face des ennemis de la patrie. Mais au moindre cri d'alarme, sitôt que brillaient sur les collines,

dans l'obscurité de la nuit, les feux qui signifiaient à toute la *pospolite* (1), l'ordre d'entrer en campagne, tous accouraient se ranger sous les étendards des grands hetmans. Le danger de la patrie leur faisait oublier leurs rivalités jalouses, leurs haines héréditaires. Ils n'avaient plus que la passion de combattre. Aussi, il faut voir avec quel enthousiasme s'ébranlaient ces escadrons de cavalerie, tels que la Pologne seule a pu en avoir, et que Louis XIV lui enviait, ces nobles étincelants d'or et de pierreries, montés sur des chevaux ferrés d'argent, qui formaient ces régiments de hussards, dont les charges brillantes décidèrent du succès de maintes journées, ces fantassins plus humbles, mais non moins vaillants, recrutés dans les rangs du peuple, et jusqu'à ces féroces valets de troupe, race de vautours, ardente au pillage, mais dont la bravoure sauva plus d'une fois les débris de l'armée.

\* \* \*

L'histoire de la Pologne offre encore aux études du penseur et de l'historien un autre genre d'intérêt qui lui est tout particulier. Elle est en contraste perpétuel avec celle de tous les pays de l'Europe. " Partout ailleurs, " dit Forster, la loi, se conformant aux besoins nouveaux, s'attachait à protéger le cultivateur contre le " seigneur suzerain. En Pologne, le paysan de Kasimir " le Grand, devenu par lui homme libre, en comparaison " de ceux d'Allemagne, et des serfs ou vilains de France, " retombait à l'état de serf, et, moyennant soixante-dix " marcs d'argent, on pouvait racheter sa tête. Tandis que " Richelieu achevait l'œuvre de Louis XI, portait le " dernier coup aux grandes familles du royaume, la " noblesse polonaise se montrait de plus en plus envahissante ; elle accaparait tout : les privilèges de la " couronne et les franchises du peuple..... Protégés " par Colbert, le commerce et l'industrie prennent en " France un développement immense, mais en Pologne, " leur ruine, commencée par l'ennemi, s'achève par les " exactions des starostes (2). Tandis qu'en Europe la féodalité croulait et disparaissait sous les ruines et dans le

(1) L'armée.

(2) *Staroste*. Gouverneur de province.

“ sang,.....quelques symptômes de ce système se mani-  
“ festèrent en Pologne; mais bientôt la noblesse peu  
“ soucieuse de se soumettre à son organisation graduée,  
“ et aux principes d'ordre qu'elle renfermait, redevint  
“ anarchique en masse.....La royauté parvenue à son  
“ apogée, étendait dans les autres contrées les rameaux  
“ de sa puissance, et les nobles, moitié par force, moitié  
“ par séduction, abandonnaient la vie retirée et farouche  
“ des manoirs pour l'existence plus riante des cours : le  
“ sombre guerrier se transformait peu à peu en politique  
“ habile ou en flatteur adroit; mais le noble polonais,  
“ tout à l'inverse, se montrait fier de voir chez lui cette  
“ même puissance royale limitée. Jadis héréditaire, le  
“ trône était devenu électif, et chaque vacance du pou-  
“ voir amenait le débordement de toutes les passions.”

\* \* \*

Est-il besoin de rappeler les services éclatants que la Pologne a rendus au monde? Toute son histoire, que nous venons d'esquisser rapidement, est là pour en rendre le témoignage. Aujourd'hui, plus que jamais, ceux qui gouvernent les races latines dans le vieux monde, doivent se rappeler qu'il y a un siècle l'Europe était protégée contre les envahissements du pan-slavisme, par une barrière infranchissable. Chose étrange! le peuple polonais qui gardait cette frontière, et que des liens d'amitié et une politique amie rattachaient de préférence aux peuples d'Occident, est un rameau de cette race slave qui, sous l'égide de la Russie, aspire aujourd'hui à la domination universelle. La France et l'Angleterre recueillent maintenant les fruits de leur politique mesquine d'abstention, lors des partages de la Pologne. Le jour n'est peut-être pas éloigné, où la Russie, s'avancant par les chemins déjà ouverts, sur Constantinople et les Indes, ravira à l'une l'influence prépondérante qu'elle a toujours exercée dans les affaires d'Orient, et à l'autre, les trésors de l'Inde et de la Chine, et l'empire des mers.

\* \* \*

“ Un jour, raconte Chevé, en plein seizième siècle,  
“ alors que la Pologne était si grande encore et si redou-  
“ table à tous ses ennemis, à la suite d'un *Te Deum*

“célébré pour une éclatante victoire, Skarga, le plus éminent orateur sacré qu'aient jamais eu les pays slaves, fit entendre aux seigneurs étonnés ces paroles prophétiques : Qui me donnera assez de larmes pour pleurer jour et nuit les malheurs des enfants de ma patrie ? Ainsi tu es devenue veuve, belle terre, mère de tant d'enfants ! Je te vois dans la captivité, ô royaume orgueilleux ! et tu pleures tes fils, et tu ne trouves personne qui veuille te consoler. Tes anciens amis te trahissent et te repoussent ; tes chefs, tes guerriers, chassés comme un troupeau, traversent la terre sans s'arrêter et trouver le bercail. Nos églises et nos autels sont livrés à l'ennemi ; le glaive se dresse devant nous ; la misère nous attend au dehors, et cependant le Seigneur dit : Allez, allez toujours ! — mais, où irons-nous, Seigneur ? — Allez mourir, ceux qui doivent mourir ; allez souffrir, ceux qui doivent souffrir ! ”

Hélas ! pourquoi faut-il que cette prophétie de malheurs se soit réalisée de nos jours ! Cet appel, vous l'avez entendu, fils glorieux de la Pologne souffrante, vous Krasinski, issu de sang royal, vous, surtout, Féliniski, pontifes intrépides, qui, après avoir épuisé tous les moyens de conciliation, dans un transport d'indignation sublime, jetiez à la figure des proconsuls russes ces décorations pompeuses dont on avait couvert votre poitrine pour y étouffer les élans du patriotisme ! Vous l'avez entendu, saints ministres des autels, fusillés sans merci sur les champs de bataille, ou réservés pour les infamies du gibet, pour avoir consolé la dernière heure de ces prétendus rebelles, pour qui l'insurrection était vraiment “ le plus saint des devoirs ! ”

Et vous, femmes courageuses, arrachées des monastères, où vos âmes s'enivraient des saintes joies de la pénitence ; mères chrétiennes, enlevées du foyer domestique, dont vous étiez le soutien et l'ornement, ou forcées d'y vivre dans les larmes, loin des plus chers objets de votre tendresse ; jeunes filles aux vertus modestes, la joie de vos pères, l'orgueil de vos frères et de vos fiancés, qui souvent, poussées par l'amour filial, ou le dévouement fraternel, ou des affections plus saintes encore, êtes devenues les anges consolateurs des malheureux, déportés dans des contrées lointaines ; jeunesse ardente et consu-



mée par le désir de reconquérir l'indépendance du sol natal, et que ne faisaient trembler ni la pensée de la mort, ni la crainte des tourments les plus horribles, ni les perspectives plus amères encore d'un long exil ; vous, enfin, que l'âge mûr ou la vieillesse avaient rendus précieux dans les conseils, et dont la sagesse prévoyante dirigeait les efforts et les travaux des patriotes, vous l'avez entendu cet appel, et vous avez eu le courage d'obéir sans murmure. Tous vous êtes allés " souffrir et " mourir," les armes à la main, sur les champs de bataille, ou dans les répressions barbares des soulèvements, sur les échafauds dressés par des juges au service de la tyrannie, ou dans les prisons des villes et les casemates des forteresses, ou dans les supplices, plus lents et plus cruels encore, de la déportation sur la ligne du Caucase ou en Sibérie.

Mais laissons parler un témoin oculaire, M. F. de Lanoy, l'auteur de "*La Sibérie, d'après les voyageurs les plus récents*" : " La Russie, dit-il, depuis 1862, leur donne (aux peuples de l'Asie) un spectacle bien autrement dramatique et saisissant que le supplice si raffiné qu'il puisse être, de quelques individus isolés, le supplice d'un peuple tout entier, et tel que le monde épouvanté n'en a pas vu, depuis les monstrueuses dominations de Ninive et de Babylone. Rien ne peut donner l'idée des misères endurées par les dix tribus d'Iraël, déportées par les Assyriens dans les déserts de la Bactriane, comme la chaîne de forçats polonais qui..... s'allonge, se traîne, sous le fouet des tourmenteurs, depuis les plaines de la Vistule, jusqu'aux gîtes aurifères de la Daourie, qui dévorent leurs mineurs, jusqu'aux solitudes du Saghalien, qu'il faut peupler à tout prix. Lugubre procession que la mort tronçonne en vain, et dont de nouvelles recrues remplissent incessamment les vides ! "

" Ah ! ceux de nos compatriotes à qui une traversée récente de la Sibérie a permis de rencontrer ces vénérables captifs : soldats mutilés, femmes, enfants, jeunes hommes semant de leurs larmes, de leurs sueurs, de leur sang, de leurs chairs en lambeaux, chaque étape de leur route de trois mille lieues, ceux-là portent au fond de l'âme et pour tous les jours qui leur restent à

“vivre, un souvenir accablant. Ils n'en parlent qu'en  
“frémissant et à voix basse, comme de ces apparitions  
“funèbres qui troublent la raison de l'homme.”

Cependant, ce peuple ne cesse d'endurer sans se plaindre, et ses poètes, fidèles interprètes de ses sentiments, chantent, comme Krasinski, dans ses Psaumes de l'avenir : “Seigneur, ce que nous te demandons, “ce n'est pas l'espérance, parce qu'elle tombe déjà “sur nous comme une pluie de fleurs ; ce n'est pas la “mort de nos ennemis, cette mort est écrite sur les “nuages de demain ; ce ne sont pas des armes, car tu en “as mis dans nos âmes ; mais nous te demandons de “nous donner une intention pure au fond de nos cœurs. “Oui, Saint-Esprit, toi qui nous enseigne que la plus “grande puissance, c'est la force du sacrifice, que la plus “grande raison, c'est la vertu, fais que nous puissions “par l'amour entraîner les peuples vers le but que nous “poursuivons.”

Et pourtant les spoliateurs n'en continuent pas moins leur œuvre.

Un jour, c'est Alexandre qui, après avoir montré quelque sympathie pour la Pologne, répudie les stipulations formelles du traité de Vienne en 1815, menace en 1821, “de détruire son existence nationale,” et la déclare un “non-sens,” en 1824. Un autre jour, c'est Nicolas, despote sans entrailles, qui ne “connait que deux espèces “de Polonais, ceux qu'il hait et ceux qu'il méprise ; ” qui, en 1835, répond aux justes plaintes d'une députation de Varsovie : “Si vous vous entêtez à conserver vos “rêves de nationalité distincte, de Pologne indépendante “et de toutes ces chimères, vous ne pouvez qu'attirer “sur vous, de grands malheurs. J'ai fait élever ici la “citadelle, et je vous déclare qu'à la moindre émeute, je “ferai foudroyer la ville, je détruirai Varsovie, et certes, “ce ne sera pas moi qui la rebâtirai.” C'est ce même Nicolas, qui aurait voulu étouffer, en France, la révolution de 1830, en faisant marcher contre elle l'armée russe, avec les régiments polonais pour avant-garde.

Tantôt, en 1832, un rescrit ordonne que “tous les “enfants mâles, orphelins, sans tutelle, ou âgés de six à “dix sept ans, seront recherchés dans le royaume pour “être transportés à Minsk.....et successivement envoyés

“ aux compagnies des colonies militaires.” A Varsovie même, l'administration demande publiquement des soumissions “ pour le transport à Minsk, des enfants et des orphelins enlevés dans le royaume de Pologne.” Tantôt les autorités russes ordonnent “ de déporter sur la ligne du Caucase, 5,000 familles de gentilshommes polonais, de chacune des neuf provinces incorporées à la Russie.....et de transplanter à leur place des familles de la partie orientale de l'empire.” Et plus tard, un avis du conseil gouvernemental met en adjudication “ le transport de Varsovie à Saint-Petersbourg, des fils de nobles polonais déportés comme leurs pères.”

Tantôt, un ukase (1) permet à la femme du déporté de se remarier *du vivant même* de son mari ; d'autres gracient les condamnés catholiques qui se font grecs schismatiques ; d'autres défendent de bâtir des églises catholiques, de réparer celles qui existent. Puis viennent des lois plus iniques encore : les unes dirigées contre la foi catholique, enlèvent aux diocèses leurs évêques, aux paroisses, leurs prêtres, suppriment les couvents et les monastères, prohibent l'exercice du culte ; les autres visant droit au cœur la nationalité polonaise, proscrivent sa langue, ses mœurs et ses usages traditionnels, le chant des hymnes patriotiques, ferment les établissements d'éducation supérieure, ou corrompent l'éducation élémentaire, en rendant obligatoire, dans les écoles, l'usage de livres qui falsifient l'histoire, et battent en brèche les convictions religieuses ; d'autres, enfin, livrent les biens de l'Etat et ceux des particuliers à la confiscation ou au pillage, que sais-je ? mettent en jeu tous les ressorts, tous les plans, qui peuvent faire atteindre à la Russie le but qu'elle poursuit.

En 1863, les journaux russes proclament hautement “ qu'il faut anéantir le polonisme, sauf à repeupler ensuite la Pologne par des colonies Moscovites.” Alexandre donne à Mourawieff, son lieutenant en Lithuanie, instruction “ de fusiller, pendre, déporter, emprisonner, fouetter les prêtres catholiques, les femmes, les suspects, en un mot, tout ce qui n'est pas Russe ; de présenter aux paysans les propriétaires comme leurs

(1) Décret impérial.

“ennemis et leurs oppresseurs ; de leur fournir des armes pour tout exterminer, dévaster, brûler, lui donnant pleins pouvoirs pour tous ces crimes.” (1)

La Prusse et l'Autriche se sont aussi occupées de leurs sujets polonais. La première s'est réservée jusqu'à nos jours le privilège de molester et d'emprisonner leurs évêques et leurs prêtres ; elle a étouffé la voix de leurs députés qui demandaient pour l'Alsace et la Lorraine la liberté de rester français. L'Autriche a, depuis longtemps, oublié les scrupules de Marie-Thérèse. En 1846, elle a soulevé, contre la noblesse, les paysans de Galicie trompés par des soudards.

Souvent les Polonais, exaspérés par tous ces mauvais traitements et ces mesures tyranniques, arborent l'étendard de la révolte, en affirmant que la violation, par les trois puissances, de leurs promesses et de leurs engagements solennels, les déliait de leur serment de fidélité. Mais alors ce sont des répressions sanguinaires, des vengeances atroces. Quelles que soient les divergences de leurs intérêts et de leur politique, la Russie, la Prusse et l'Autriche redeviennent d'accord du moment qu'il s'agit d'empêcher la Pologne de recouvrer son indépendance. Toutes les susceptibilités disparaissent ; leurs soldats, leurs gendarmes, leur police, tout est mis en commun, tout est mis en œuvre pour étouffer la rébellion, et l'univers s'étonne de voir se renouveler en plein XIX<sup>e</sup> siècle, des scènes de carnage telles qu'on n'en a point vues depuis les invasions des barbares.

Et quand l'Europe, indignée de tant de mauvaise foi et de tant de cruautés, a protesté, en France, par la voix de Montalembert, en Angleterre, par la voix de Palmerston, alors ministre des affaires étrangères, à Rome, enfin, par celle de Grégoire XVI, dont l'attitude courageuse épouvanta le tzar Nicolas lui-même, et de Pie IX, demandant à l'univers entier des prières pour la Pologne souffrante, quand, dis-je, l'Europe a demandé compte aux spoliateurs, ils ont répondu : “La Pologne est anarchique!” — “Quant à moi, a dit Montalembert, ce qui m'étonne, c'est que la Pologne tout entière ne soit pas la proie d'une anarchie incu-

(1) 2-Chevé, pages 246 et suivantes.

“ rable, et que chaque Polonais ne soit pas un forcené  
“ armé contre tous les souverains, contre tous les pou-  
“ voirs de l'Europe, qui ont trahi et livré sa patrie.”  
Les vrais amis de la Pologne ont toujours préféré aux  
théories insensées des fauteurs de la démagogie ces leçons  
toutes évangéliques dont le poète Krazinski leur a laissé  
un monument dans ses Psaumes de l'avenir :

“ Oh ! ma patrie ! sois plutôt la patience qui enseigne  
“ comment on élève l'édifice pierre à pierre ; soit l'in-  
“ flexible volonté et l'humble recueillement qui prépare  
“ la voie future ; sois le calme dans la tempête ; sois  
“ l'harmonie au milieu des cris de discorde ; sois l'éter-  
“ nelle beauté au milieu des laideurs ; sois, pour les  
“ lâches et les pharisiens, le silence accablant qui mé-  
“ prise ; sois pour les faibles la force qui relève les cou-  
“ rages. Dans ton combat contre l'enfer de ce monde  
“ qui se dresse contre toi, sois cette force tranquille et  
“ aimante contre laquelle l'enfer ne prévaudra jamais.”

\* \* \*

Tous ces hommes héroïques, dont nous avons rappelé  
les souffrances et le courage, sont les pionniers de la  
Pologne renaissante. A leur exemple, la nation sent  
revivre sa foi dans l'avenir. Désormais, guidée par ses  
pontifes et ses patriotes, elle travaillera à faire dispa-  
raître les vices et les abus qui ont amené sa ruine. Au  
dedans, son clergé, ses nobles et son peuple ont confondu  
leurs rangs, et travaillent tous ensemble avec un mer-  
veilleux accord. Ses paysans ont recouvré la liberté dont  
jouissaient leurs pères, au temps de Kasimir-le-Grand.  
Les nobles se sont mis à la tête du mouvement régéné-  
rateur. L'esprit d'association et d'entreprise produisent  
partout de magnifiques résultats : l'éducation se répand,  
la législation se perfectionne, de grands travaux publics  
s'accomplissent, et les particuliers rivalisent de muni-  
ficence et de zèle, pour doter la patrie d'institutions  
utiles ou de bienfaisance, ou pour donner au commerce  
et à l'industrie un nouvel essor. Au dehors, la Pologne  
envoie une émigration continuelle d'hommes remuants  
et énergiques, qui travaillent à rendre partout sa cause  
populaire. Tour à tour soldats au service de l'étranger,  
précepteurs dans les grandes familles qui possèdent l'in-

fluence et la richesse, maîtres d'escrime ou professeurs de langues dans les grandes villes, poètes enthousiastes ou publicistes écoutés, journalistes et pamphlétaires qui ont éclairé l'opinion publique et provoqué des démonstrations imposantes en faveur de la Pologne, agents diplomatiques toujours aux aguets pour instruire l'Europe des projets de la Russie, martyrs et confesseurs portant sur leurs corps mutilés les traces sanglantes des tortures endurées pour Dieu, la patrie et la liberté, ces exilés ont agité le monde et l'agitent encore.

Kosciusko est venu jusque dans le Nouveau-Monde apporter à la République naissante des Etats-Unis, le secours d'un bras vaillant que la vieille République polonaise ne pouvait pas utiliser. Les légions de Dombrowski, enchaînées à la fortune de Bonaparte l'ont suivi en Italie, en Egypte, en Espagne et jusque sur les plages de Saint-Domingue, où l'ingrate politique du grand homme les envoyait mourir. Mais, elles étaient bien plus nombreuses encore les phalanges polonaises, le jour où Napoléon, oubliant le sort fatal de tant d'autres conquérants entraînés, comme lui, par l'ambition, dans des régions lointaines, ébranla vers Moseou les bataillons de la grande armée. Quatre-vingt mille Polonais le suivaient, espérant obtenir, en retour de leurs services, la résurrection de leur indépendance. Napoléon ne savait pas se souvenir. Leurs débris héroïques rentrèrent en Pologne, remportant avec eux les cendres de leur chef, Poniatowski, et la Pologne reprit ses fers. Depuis, la lutte n'a pas cessée, et la Pologne a senti plus que jamais peser sur elle la main de fer de l'oppression. Souvent elle a relevé la tête : l'énergie de ses soulèvements a étonné l'Europe. En 1830, elle osa se lever contre Nicolas dont les vengeances étaient si terribles : pendant deux ans, elle tint tête à tout le poids de la puissance russe. Enfin elle fut écrasée après avoir tenu jusqu'à 130,000 hommes sous les armes.

En 1863, une insurrection plus formidable que toutes les précédentes a ébranlé la Pologne jusque dans ses fondements. Son organisation était admirable : tout semblait lui promettre le succès : une répression terrible l'a étouffée, et la Pologne, après une lutte acharnée est retombée sous le fouet des Kosaks

\* \* \*

Mais, tandis que les puissants de ce monde continuent à garder le tombeau où ils croient avoir enseveli jusqu'à son nom, la Pologne ne cesse de préparer sa résurrection sans s'occuper du mépris des uns, ni de l'indifférence des autres. Du fond de ses villes et de ses campagnes, où pleurent des femmes et des enfants en deuil, du fond des prisons et des mines gardées, par les Kosaks, et le climat meurtrier de la Sibérie, de tous les points du globe, où ses exilés promènent en liberté leur carrière aventureuse, s'élève vers le ciel une prière qui touchera peut-être un jour le Tout-Puissant. Tout le monde la connaît en Europe. Cette prière, Dombrowski l'a fait chanter par ses légions polonaises, en Italie, en présence des soldats impies de la révolution française. A Varsovie, en 1863, 100,000 hommes, femmes et enfants, tout un peuple en délire, l'ont répétée pendant que les sabres et les chevaux des Kosaks jonchaient le sol d'un millier de cadavres. Cette prière, la voici :

“ Seigneur Dieu ! toi qui, durant tant de siècles, entouras la Pologne de splendeur, de puissance et de gloire,  
“ toi qui la couvrais alors de ton bouclier paternel ; toi  
“ qui détournas si longtemps ces fléaux dont elle a été  
“ enfin accablée ; Seigneur, prosternés devant tes autels,  
“ nous t'en conjurons, rends-nous notre patrie, rends-  
“ nous notre liberté.

“ Seigneur Dieu ! toi qui, plus tard, ému de notre ruine,  
“ as protégé les champions de la plus sainte des causes ;  
“ toi qui leur as donné le monde entier pour témoigner  
“ de leur courage, et fait grandir leur gloire au sein  
“ même de leurs calamités ; Seigneur, prosternés devant  
“ tes autels, nous t'en conjurons, rends-nous la patrie !  
“ rends-nous la liberté !

“ Seigneur Dieu ! toi dont le bras juste et vengeur  
“ brise en un clin d'œil les sceptres et les glaives des  
“ maîtres du monde, mets à néant les desseins et les  
“ œuvres des pervers ; réveille l'espérance dans notre  
“ âme polonaise ; rends-nous la patrie, Seigneur, rends-  
“ nous la liberté !

“ Dieu Très Saint ! dont un seul mot peut en un ins-  
“ tant nous ressusciter, daigne arracher le peuple polo-

“ nais de la main des tyrans, et daigne bénir les ardeurs  
“ de notre jeunesse. Rends-nous, Seigneur, rends-nous  
“ la patrie ; rends-nous la liberté !  
“ “ Dieu Très-Saint ! au nom des plaies saignantes du  
“ Christ, daigne ouvrir la lumière éternelle à nos frères  
“ qui sont morts pour leur peuple opprimé ; daigne ac-  
“ cepter l’offrande de nos larmes et de nos chants funè-  
“ bres : rends-nous la patrie ; rends-nous, Seigneur, la  
“ liberté !  
“ “ Dieu Très-Saint ! Il n’y a pas encore un siècle que  
“ la liberté a disparu de la terre polonaise ; et, pour la  
“ regagner, notre sang a coulé par torrents ; mais s’il  
“ en coûte tant de perdre la patrie de ce monde, ah !  
“ combien doivent trembler ceux qui perdent la patrie  
“ éternelle !  
“ Prosternés devant tes autels, nous t’en conjurons,  
“ Seigneur Dieu ! Rends-nous la patrie, rends-nous la  
“ liberté ! ”

---

Ouvrages Consultés :

CHEVÉ, C. F.—Histoire complète de la Pologne, depuis ses premières origines jusqu’à nos jours. Troisième édition. Paris, Chs. Blériot, 1864, 2 vols.

DE SALVANDY, N. A.—Histoire du roi Jean Sobieski et du royaume de Pologne. Paris, Didier & Cie., 1863. 2 vols.

FORSTER, CHS.—Pologne. Paris, F. Didot, 1840. 1 vol. (Collection de l’Univers, Histoire et Description de tous les peuples.)

DE LANOYE, FD.—La Sibérie, d’après les voyageurs les plus récents. Paris, L. Hachette & Cie., 1868. 1 vol.

DE RULHIÈRE, CHS.—OEuvres Posthumes. Histoire de l’anarchie de Pologne. Paris, Menard et Dessane, fils, 1819.



## ÉTUDES EXCLUSIVES

ET

### ÉTUDES SPÉCIALES EN HISTOIRE NATURELLE,

Par M. l'abbé L. PROVANCHER.

---

Qu'est-ce que l'étude ?

C'est l'application de l'intelligence à la recherche de la vérité.

Il est de telles vérités si simples, si patentes, que leur simple énoncé suffit pour les faire saisir, comme, par exemple, l'existence des objets matériels que nous pouvons percevoir par les sens, leur forme, leur position, etc. Mais il en est une foule d'autres aussi, plus relevées, plus subtiles, abstraites, dont nous ne pouvons nous rendre maîtres qu'après certaines opérations de notre esprit, telles que la comparaison des objets que nous avons devant les yeux avec d'autres que nous connaissons, pour voir en quoi ils se rapprochent ou s'éloignent les uns des autres, les conséquences qui résulteraient de leur union, les propriétés dont ils peuvent jouir de leur nature, etc. Cette application de l'intelligence à l'observation des corps de la nature, pour les connaître intimement, en saisir la composition, en déduire les propriétés, constitue proprement l'étude de l'histoire naturelle. Or cette étude, relativement à la direction qu'on veut lui donner, peut être ou exclusive ou spéciale.

Exclusive : si concentrant toute son application sur une seule partie du domaine de la nature, on néglige pour ainsi dire tout le reste, pour se rendre maître exclusivement de cette partie. Et c'est là une route dangereuse à suivre, et qui peut aboutir aux plus funestes résultats.

Spéciale : si possédant bien les principes généraux de la science, de manière à pouvoir en suivre avec profit le développement, on s'applique à en approfondir une branche particulière, à promouvoir le progrès dans cette branche, sans cesser de suivre la marche de ceux qui cheminent à nos côtés, pour en tirer des points de comparaison capables de prévenir les écarts ou de nous fournir des moyens pour pénétrer plus avant dans nos recherches et nos investigations. Et c'est cette dernière manière qui a produit à elle seule la presque totalité des progrès obtenus jusqu'à ce jour, et qui mérite toute considération.

Ce n'est pas, comme le prétend Bory de St. Vincent, du moment que les hommes commencèrent à se civiliser qu'ils jetèrent les yeux autour d'eux, pour étudier dans la nature ce qui pourrait convenir à leurs besoins ; mais du moment même que notre premier père fut chassé du Paradis terrestre. Jeté nu sur la terre nue, n'ayant encore jamais connu la nécessité ni le besoin, l'infortuné Adam avec sa malheureuse compagne durent de suite examiner tout autour d'eux, pour reconnaître quels objets répondraient à leurs besoins, les fruits de la terre et les animaux qui leur fourniraient des aliments, les dépouilles tant animales que végétales qui leur serviraient de couvertures pour les protéger contre le froid et l'humidité, etc.

Sans doute que les besoins, étant alors peu nombreux, furent faciles à satisfaire, et qui sait aussi si le Créateur, dont la miséricorde n'est pas moins grande que la justice, tout en voilant l'intelligence d'Adam en punition de son péché, ne lui avait pas laissé une partie de ses premières connaissances, de celles, par exemple, que nous pouvons acquérir aujourd'hui par l'étude ?

Quoiqu'il en soit, la famille humaine en se développant fit naître des besoins nouveaux. Les rameaux de cette famille en s'écartant du tronc formèrent aux extrémités des groupes étrangers les uns aux autres, dont les besoins, les aspirations, les tendances furent souvent en opposition. La simple observation superficielle des corps de la nature ne suffit plus dès lors pour répondre aux exigences de ces nouvelles sociétés, noyaux de futures nationalités. Il fallut soumettre l'intelligence à un nou-

veau travail pour étudier davantage la nature, acquérir une connaissance plus intime des différents corps qui la composent, distinguer leurs propriétés particulières, les applications auxquelles ils étaient susceptibles de se prêter, afin d'y trouver de nouvelles et de plus amples ressources pour répondre aux divers besoins de la vie, qui allaient toujours s'augmentant et se multipliant à mesure que les sociétés s'étendaient davantage. Le besoin fit naître l'industrie, et l'industrie amena l'art. Et c'est à proprement parler de cette époque que date l'histoire naturelle, l'étude des corps de la nature; étude qui s'est poursuivie, agrandie, perfectionnée jusqu'au point où nous la voyons aujourd'hui, mais qui, toute profonde qu'elle nous paraît, n'est encore aux yeux des maîtres de ce domaine, qu'un essai, qu'une ébauche, que la charpente d'un édifice qui voit tous les jours quelques-unes de ses parties se consolider, quelques-uns de ses piliers s'ajuster sur la base qui leur est propre, pour permettre aux ouvriers de monter plus haut.

Il n'est peut être pas de science qui ait fourni plus d'armes pour combattre la révélation que l'étude de la nature ou l'histoire naturelle, lorsqu'il semble, cependant, qu'entre toutes les connaissances humaines, il n'en est point au contraire qui devait tendre plus directement à sa confirmation. D'où vient donc cet écart? Bacon nous l'a dit en deux mots: "Peu de science éloigne de Dieu, mais beaucoup de science y ramène."

Nous en avons la preuve aujourd'hui dans toutes les objections soulevées contre la révélation, dans le siècle dernier, au nom des prétendues découvertes en histoire naturelle, découvertes qui mieux étudiées, mieux comprises, viennent à la fin donner une éclatante approbation au récit de l'Écriture sainte, et faire sourire de pitié devant les bévues et les absurdités que n'ont pas craint de signer des génies réputés alors les porte étendards de la science dans le domaine de l'inconnu.

Il ne peut se faire que l'observation soit en désaccord avec la révélation, parce qu'elles sont toutes deux la voix de Dieu. Dieu a parlé aux hommes de deux manières, par ses ouvrages et par sa parole. Si donc le naturaliste et l'exégète ne sont pas d'accord, c'est que le naturaliste a mal observé, qu'il y a erreur dans ses cal-

euls et ses déductions, ou que l'exégète interprète mal la théologie.

Ces écarts sont particulièrement dus à un danger auquel sont exposés les observateurs de la nature, et contre lequel des esprits peu attentifs ne savent pas assez se mettre en garde. Je veux parler de l'exclusivisme, ou de ceux qui, dans l'étude des sciences, concentrent toute leur attention sur une seule branche, un seul point, en fermant pour ainsi dire les yeux sur tout le reste. L'intelligence dans ce cas ne se développe, ne s'agrandit, qu'en restreignant le jugement, qu'en nuisant à son développement. On aura des idées profondes, mais jamais vastes. "Ce n'est pas la connaissance d'un coin de la création qui la révèle, dit le P. Caussette, c'est la vue de ses lois générales et de leurs rapports." L'astronome qui ne fixerait sa lunette que sur un point du ciel, ne pourrait concevoir qu'une idée bien imparfaite de l'ensemble. Lorsqu'on s'élève dans un aérostat, l'on n'a pas de peine à comprendre que la terre est ronde, en distinguant la ligne convexe de sa surface; mais si l'on s'enfonce dans une mine ou une gorge étroite de montagnes, on a peine à reconnaître un globe dans ce qui ne nous paraît que comme un puits.

"C'est l'harmonie des sciences, dit Bacon, c'est-à-dire, cet appui que toutes leurs parties se prêtent les unes aux autres, qui constitue la grande autorité de la science; mais détachez une branche isolée de ce faisceau, elle sera aisément pliée et rompue."

Le naturaliste exclusiviste en voyant l'affinité qui lie tous les êtres animés les uns aux autres, en conclura qu'ils descendent tous les uns des autres. Ils parcourt toute la série animale en commençant par les animaux les plus parfaits. Tous les vertébrés lui montrent un canal alimentaire supporté par une colonne solide, fixe, à laquelle est suspendue une cage viscérale plus ou moins volumineuse. Les mammifères ont cette cage fixée vers le milieu du corps, les oiseaux en arrière, et les poissons avec les reptiles en avant, presque sous le crâne.

Passant aux articulés, la colonne vertébrale est disparue, mais le canal alimentaire est toujours le même, ayant une ouverture antérieure pour la réception des

aliments, et une ouverture postérieure pour l'éjection des résidus.

Dans les mollusques, ce canal est un peu courbe, quelquefois jusqu'à en rapprocher les deux ouvertures; mais c'est toujours le même principe qui domine, la même fonction qu'il remplit, la communication des sucs vivifiants à toute la masse.

Descendant toujours l'échelle de la série des êtres organisés, il en vient aux polypes (Actinie, Corail, Hydre); ici les deux ouvertures du conduit alimentaire se confondent dans un sac commun; mais ce n'est encore qu'une modification du premier plan.

Il arrive enfin aux infusoires, aux monades, par exemple, qui n'offrent plus qu'un corps sphérique creusé de plusieurs cavités intérieures ou vacuoles qui font l'office d'estomac, sans qu'on puisse y distinguer d'autres organes; son attention étant toute absorbée dans la poursuite de cette ligne droite, sans remarquer ce qui s'y rattache ou s'en écarte, il fait remonter à sa monade, en la perfectionnant de plus en plus, l'échelle de tous les êtres organisés qu'il vient de descendre, pour parvenir jusqu'à l'homme même, qui ne serait ainsi qu'une monade transformée.

D'autres, poussant encore plus loin l'exclusivisme, ne voient dans les Eponges que des masses végétales ayant la propriété d'émettre des germes doués d'une certaine vitalité, et par là rattachant toute la série végétale à la série animale, les deux ayant leur point d'union dans l'Eponge, et s'écartant de ce point en lignes collatérales, pour parvenir aux organismes les plus parfaits de leur ligne respective.

Enfin Darwin et ceux de son école poussent encore la filiation plus loin; ils trouvent dans les Coraux et autres Polypiers, un autre trait d'union pour rattacher le règne inorganique aux êtres organisés, et rassembler ainsi tous les corps de la nature dans une molécule unique. En vertu de certaines lois chimiques qui leur sont propres, les minéraux se cristallisent, rapprochent leurs molécules pour former des solides de forme déterminée. De là, pour former le réceptacle pierreux des Polypiers ou les spicules calcaires ou siliceuses qu'on remarque dans les Eponges, nul embarras; et le règne

minéral se trouve ainsi relié aux deux autres pour ne former qu'une série unique.

Il est bien vrai qu'il y a ici un petit hiatus entre le réceptacle ou l'enveloppe des Polypes et l'animal même que cette enveloppe renferme et qui a la vie; entre les spicules de l'Eponge et sa larve ou embryon qui s'en va librement dans l'eau en agitant les cils dont elle est pourvue; mais c'est une difficulté peu importante, et on en rendra facilement raison en amenant des forces chimiques, qui par leur combinaison, produiront la vitalité. Aussi, entendons Darwin exalter les absurdités énoncées par Lamarek, et poser hardiment les siennes :

“ Lamarek, dit Darwin, célèbre naturaliste français, développa l'idée que tous les animaux, y compris l'homme, descendent d'autres espèces antérieures. C'était rendre un grand service à la science. ”

“ Je pense, dit-il ailleurs, que tout le règne animal est descendu de quatre ou cinq types primitifs tout au plus, et le règne minéral d'un nombre égal ou moindre. ”  
— “ L'analogie me conduirait même un peu plus loin, c'est-à-dire à la croyance que tous les animaux et toutes les plantes descendent d'un seul prototype. ”

Ainsi donc, d'après ces savants, des atômes moléculaires épars dans l'univers, obéissant à certaines lois qui leur sont propres (d'où venaient ces atômes, et qui leur avait posé ces lois?.. ils ne nous le disent pas), se rapprochèrent, et en vertu de certaines affinités chimiques, se revêtirent de la force vitale; de là, la monade globuleuse à organisation élémentaire. Cette monade se perfectionnant petit à petit acquit, avec le temps, des cils, des organes de locomotion, puis des organes encore plus compliqués; et se modifiant toujours, au moyen de l'élection naturelle, c'est-à-dire par l'accouplement entre individus plus parfaits, elle put passer jusqu'au mollusque, puis devenir crustacé, insecte, poisson, oiseau, mammifère, et enfin produire l'homme.

Mais s'il en était ainsi, si les espèces allaient toujours se modifiant, se perfectionnant, comment se ferait-il qu'on ne pourrait surprendre la nature dans son travail même de transformation, et montrant des formes transitoires sans fin entre les différentes espèces? Comment se ferait-il que ces espèces se modifiant ainsi ne change

raient pas leurs mœurs, leurs propensions, leurs aptitudes ? Nous avons des momies humaines, des bœufs, des ibis conservés en Egypte depuis plus de deux mille ans ; et les os de ces momies, de ces bœufs, de ces ibis, sont absolument semblables à ceux des mêmes espèces d'aujourd'hui. Nous avons les écrits d'Aristote, qui datent de plus de deux mille ans aussi, qui nous donnent les mœurs, le genre de vie d'un grand nombre d'animaux de cette époque, et les mêmes animaux ont encore aujourd'hui les mêmes mœurs, les mêmes habitudes.

La fixité des espèces, voilà l'argument sans réplique qui anéantit cette élection naturelle de Darwin avec tous les autres systèmes plus ou moins absurdes sur ces transformations imaginaires.

Et rien de mieux établi aujourd'hui que cette fixité des espèces, son caractère fondamental reposant, d'après Flourens, sur la fécondité perpétuelle. On a prétendu que le chien, le loup, le renard et le chacal n'étaient que des branches d'une même souche. On a accouplé des chiens avec des loups, avec des chacals, etc., ils ont donné des métis ; ceux-ci en ont donné à leur tour ; mais on n'a jamais pu obtenir de produits après la quatrième génération, lorsque toutefois on a pu y parvenir. Tandis que toutes les différentes races de chiens : lévriers, barbets, mâtins, bassets, etc., si différentes qu'elles soient de formes et d'habitudes, sont perpétuellement fécondes dans leurs croisements. C'est que le chien n'est pas un loup, ni le chacal un chien.

C'est parce qu'on s'est livré à des études exclusives, qu'on s'est ainsi faussé le jugement jusqu'à soutenir de telles idées absurdes, paradoxales. Le savant dans son cabinet, se creusant tous les jours le cerveau pour approfondir davantage sa branche, s'est bien vite formulé un système basé sur ses observations et découvertes, et au lieu de s'inquiéter comment ce système d'une partie pourra concorder avec l'ensemble, il proclame d'abord ses prétendues découvertes, et ne recule pas même devant l'absurde, pour faire prévaloir ses idées préconçues. C'est ainsi qu'en abusant des termes, on personifie la nature ; c'est la nature qui choisit, qui scrute, qui travaille, etc. Ce sont les forces vitales, les germes

préexistants, un fond commun de vie, etc., qu'on fait valoir !

On oublie que la main du Créateur n'est pas moins nécessaire pour conserver la matière que pour la faire sortir du néant. *Vestri capilli capitis omnes numerati sunt* ; oui ! tous les cheveux de votre tête sont comptés, et il n'en tombe pas un seul sans la volonté de Dieu ; or comme dit Buffon, si le hasard pouvait déterminer le moment de leur croissance et de leur chute, ce hasard serait Dieu.

Quelques-uns de ces philosophes voulant trouver l'Écriture Sainte en défaut, bâtirent ainsi, dans leur imagination, des systèmes qu'ils prétendaient erronément confirmés par leurs découvertes, pour construire un univers sans Dieu, éterniser la matière, et demander au hasard des lois fixes pour la régir et la gouverner.

D'autres, il est vrai, n'ont pas eu de telles intentions, mais n'ayant vu l'univers que d'un seul œil, n'ayant lu qu'un seul chapitre du grand livre de la nature, ils n'ont pu se rendre compte de l'harmonie de l'ensemble, et ont soutenu des avancées en opposition avec la vérité révélée, qu'ils ne s'étaient pas mis en peine de consulter.

“ La conséquence de telles prémisses, dit le P. Causette, n'est pas que les sciences naturelles soient funestes en elles-mêmes, mais qu'elles doivent être accompagnées d'une culture philosophique et morale capable de leur servir de contre-poids. Comme tant d'autres bonnes choses, elles ont besoin d'être corrigées pour ne pas nuire. L'intelligence la plus juste est donc celle en qui les sciences de l'esprit et celles de la matière se déroulent dans un parallélisme harmonieux. En général les grands savants ont été religieux, parce que toutes les connaissances marchant de front dans ces vastes esprits, y formaient un bel équilibre. Je ne rappelle point ici l'instruction théologique de Descartes et de Paschal déjà mentionnée ; mais n'oublions pas que Newton passa les dernières années de sa vie à sonder les mystères de l'Apocalypse. Eurel a laissé un ouvrage intitulé : *Défense de la Révélation*. Leibnitz était assez versé dans certaines questions religieuses, pour fournir la réplique à Bossuet. Enfin grand nombre de sommités scientifiques en Allemagne, en Angleterre et en Amérique, sans compter



celles de la France, telles que Cuvier, Alex. Brodgniart, Binet, Biot, Ampère, Cauchy, Marcel de Serres et de Blainville, sont là, pour attester que ce qui éloigne de la foi, ce n'est point la science de la nature que l'on a, mais la science de la religion que l'on n'a pas " (1).

Aussi entendons le grand astronome Arago sur son lit de mort s'entretenant avec le prêtre que l'on avait fait appeler:—Je ne me suis jamais déclaré l'ennemi de Dieu, dit le moribond, je ne lui ai jamais fait la guerre; pourquoi voudriez-vous qu'il me damnerait?—Mais mon frère, n'avez-vous jamais lu dans l'Évangile qu'il ne suffit pas de ne pas faire le mal, mais qu'il faut encore faire le bien? D'ailleurs n'avez-vous aucune faute à vous reprocher dans toute votre vie? Jésus-Christ a répandu jusqu'à la dernière goutte de son sang pour vous; quels efforts avez-vous fait pour vous appliquer les mérites de ce sang? Croyez-vous que sa justice lui permettrait de donner une récompense éternelle à celui qui ne l'a pas aimé, qui ne s'est pas occupé de lui?—Je n'ai point étudié ces questions, je me suis contenté de vivre en honnête homme; il pourrait se faire que vous auriez raison, mais il est trop tard pour que je m'occupe de ces choses maintenant.

Oui! très-certainement, ce n'est pas la science astronomique qu'Arago avait de trop, mais c'est la science du catéchisme qui lui manquait.

" D'où vient, dit encore le P. Caussette, que tant de petits calculateurs ou anatomistes trouvent l'impie dans les mêmes études qui arrachaient à Galien des actes d'adoration? C'est parce que, grâce à une éducation incomplète, ils prennent pour la création entière ce qu'ils en connaissent; c'est surtout, parce que trop de surcharge d'un côté de leur cerveau fait pencher l'assiette de leur jugement. La lumière, si elle n'est point répartie et réfléchie d'une manière normale, peut occasionner l'obscurité."

Mais si les études exclusives tendent ainsi à fausser le jugement, à rétrécir le champ de la lunette que le savant porte sur le monde, il n'en est point ainsi des études spéciales. Autant les études exclusives sont dangereuses, autant les études spéciales sont avantageuses.

(1) *Le Bon sens de la Foi*. Vol. II, p. 215.

Que l'homme d'étude, dans la profondeur de son cabinet, lève la tête de temps en temps, pour prendre des vues d'ensemble de l'œuvre du Créateur, afin de ne pas la limiter aux bornes de sa spécialité; que tout en cherchant la voix de Dieu dans l'ouvrage de ses mains, il scrute aussi parfois le texte de sa parole dans le livre inspiré, pour s'éclairer de la véritable lumière, lorsqu'il tentera de trouver de nouvelles routes dans le domaine de l'inconnu; car si la Bible n'est pas la révélation des sciences, elle n'en est pas non plus la contradiction, et peut toujours faire éviter les écarts, lorsqu'on est attentif à la consulter.

Mais sans admettre l'élection naturelle de Darwin avec la transformation des espèces, on ne peut nier que toute la série des êtres dans la nature nous montre des affinités sans nombre qui les lient, les rattachent les uns aux autres. Et nous pouvons trouver là une confirmation manifeste du récit de Moïse.

Moïse ne nous montre pas la terre avec tous ses minéraux, ses animaux, ses végétaux tels qu'ils sont aujourd'hui, surgissant d'un seul jet du néant, à la voix du Tout-Puissant; mais il nous fait assister pour ainsi dire à la formation du monde, à sa consolidation, à son peuplement d'animaux et de plantes de plus en plus parfaits.

C'est en premier lieu un chaos uniforme où tous les éléments sont confondus; puis la lumière qui apparaît; les terres qui émergent des eaux; les rivages et les plaines qui se couvrent de plantes; des animaux à l'organisation la plus simple qui habitent d'abord les eaux, puis d'autres plus parfaits qui peuplent la terre, jusqu'à ce qu'à la fin paraisse l'homme, la plus parfaite des créatures.

“ La nature, disait Buffon, n'est point une chose, car cette chose serait tout; la nature n'est point un être, car cet être serait Dieu.” Eh! bien, comme les savants, avec tous leurs procédés chimiques, n'ont jamais pu produire la plus petite parcelle de vie, c'est ce Dieu, dont Buffon aurait voulu ne pas s'embarrasser, qui faisait surgir du néant, à mesure que la terre se consolidait d'après les lois qu'il lui avait posées, de nouvelles formes de vie, en rapport avec l'état du milieu qu'elles devaient habiter.

Et ces nouvelles espèces, une fois à l'existence, se sont reproduites sans fin jusqu'au terme assigné pour leur durée, toujours on perpétuant leurs caractères propres, sans jamais s'altérer, s'oblitérer, se changer pour se confondre avec d'autres.

Les archives du globe, les couches géologiques, nous montrent une foule de ces existences qui ne sont plus, se succédant les unes aux autres, avec une organisation de plus en plus parfaite, jusqu'à ce qu'on parvienne à des espèces vivant encore aujourd'hui, ou du moins représentées par des analogues appartenant aux mêmes genres.

Ce dépérissement des espèces poursuit encore son cours de nos jours: le donte, le dodo, le thur, etc., dont on peut voir quelques spécimens dans certains musées, sont des espèces éteintes, et d'autres s'en vont aussi s'éteignant rapidement. Cependant aucune nouvelle créature ne vient les remplacer, car l'auteur inspiré nous dit que Dieu, après avoir produit l'homme, le chef-d'œuvre de ses mains, cessa son travail; et de fait, les nouvelles espèces que les classificateurs livrent tous les jours à la science, sont *nouvelles* en ce qu'elles n'étaient pas encore enrégistrées dans les catalogues des savants, mais nullement comme nouvelle création du Tout-Puisant. La quantité de vie se conserve cependant à peu près la même sur la terre, car si les esprits diminuent, les individus de leur côté deviennent plus nombreux.

Etudions l'histoire naturelle, soyons même des spécialistes si nous nous sentons la vocation; mais gardons nous bien de l'exclusivisme qui pourrait nous égarer. Ne laissons pas de côté la révélation dans nos recherches, sa lumière nous est nécessaire.

“ S'il nous était donné, dit le Cardinal Wiseman, de contempler les œuvres de Dieu dans le monde visible et dans le monde moral, non pas, comme nous les voyons maintenant, par lambeaux et par fragments, mais liés ensemble dans le vaste plan de l'harmonie universelle; sans aucun doute, nous verrions la religion, établie par Dieu, entrer dans le plan général et s'y adapter si complètement, si nécessairement, qu'on ne pourrait l'en retirer, sans que toutes choses fussent aussitôt désorganisées et détruites.”

Terminons par les belles paroles qui suivent, de l'un

des plus grands génies qu'ait produit la science ; les beaux sentiments qu'elles expriment peuvent servir de règle à tous les étudiants de la nature. C'est Kepler qui venait de terminer un ouvrage sur l'astronomie.

“ Avant de quitter cette table, sur laquelle j'ai fait toutes mes recherches, il ne me reste plus qu'à lever les mains et les yeux vers le Ciel, et à adresser mon humble prière à l'auteur de toute lumière. O toi qui, par les lumières que tu as répandues sur la nature, élèves nos désirs jusqu'à la divine lumière de ta grâce, afin que nous soyons un jour transportés dans la lumière éternelle de ta gloire, je te rends grâces, Seigneur et Créateur de toutes les joies que j'ai éprouvées, dans les extases où me jette la contemplation de l'œuvre de tes mains. Voilà que j'ai composé ce livre qui contient la somme de mes travaux, pour proclamer devant les hommes la grandeur de tes œuvres ; ne me suis-je point laissé aller aux séductions de la présomption en présence de leur beauté admirable ? Autant que les bornes de mon esprit m'ont permis d'en embrasser l'étendue infinie, je me suis efforcé de les connaître aussi parfaitement que possible, et s'il m'était échappé quelque chose d'indigne de toi, fais-le-moi connaître afin que je puisse l'effacer.”

Cap Rouge, 29 septembre 1875.

# SIR GEORGE PRÉVOST

1812.

Conférence prononcée à l'Institut Canadien,

Par JEAN BLANCHET, écuyer, avocat.

## I

La guerre de 1812 est un des événements les plus considérables de notre histoire. Au point de vue politique elle fixa irrévocablement notre destinée, en nous retenant dans les liens de la dépendance coloniale ; comme opération militaire elle démontra que nous pouvions encore défendre notre frontière avec succès, et termina d'une manière brillante l'héroïque et belliqueuse carrière de nos ancêtres. En effet, depuis lors jusqu'à nos jours, à part les inoffensives invasions féniennes de 1870, nos foyers paisibles n'ont jamais été troublés par le bruit des armes et les clameurs des batailles. A ces époques glorieuses et tourmentées de notre existence ont succédé des jours de paix et de repos, une ère de calme, d'abondance et de prospérité. Soixante années de travaux incessants et de progrès continus ont fait disparaître jusqu'aux derniers vestiges des bouleversements et des ruines que la guerre, même heureuse, sème avec profusion sur son passage. Pendant cette période sémi-séculaire nous avons marché, nous avons grandi ; nous avons presque cessé d'être une colonie pour être presque une nation. Utilisant nos ressources et profitant des leçons de l'expérience et du temps, nous avons défriché et fécondé nos terres, multiplié notre commerce, décuplé notre population et développé nos richesses d'une manière étonnante. A l'exemple de nos voisins, nous sommes devenus nous aussi des conquérants paci-

figues. Nous avons élargi, de tous les côtés, le cercle restreint de notre territoire et des possessions sur lesquelles flotte maintenant notre drapeau respecté. Sur cette large base, sur ce sol fécond du Nouveau-Monde, nous avons fièrement posé les bases d'une confédération nouvelle, d'une puissance qui étend déjà ses deux bras de l'océan pacifique à l'océan atlantique, et partage avec les États-Unis l'empire et la suprématie de l'Amérique du Nord.

Cette longue paix n'était pas sans nécessité, et elle avait été assez chèrement achetée. Depuis Champlain jusqu'à la cession du pays, notre existence n'avait été qu'une longue suite de guerres et de combats, un duel sans trêve et sans merci avec la barbarie d'un côté, et les ennemis de l'État de l'autre. Après avoir, pendant un siècle et demi, tenu en échec la puissance anglaise sur ce continent, nos pères, soumis et loyaux à leur nouveau Roi, durent encore tirer l'épée pour lui conserver sa précieuse conquête, et pour empêcher ses anciennes colonies, devenues indépendantes, de lui enlever les dernières possessions qui lui restaient alors en Amérique. La guerre de 1775 avait offert à nos aïeux une première occasion de démontrer leur fidélité et leur courage ; celle de 1812 compléta l'œuvre commencée, et consolida, d'une manière permanente, la domination Britannique sur ce vaste territoire qu'elle n'aurait jamais pu conserver sans eux.

La guerre de 1775 et celle de 1812 eurent toutes deux cette heureuse influence, qu'elles contribuèrent à nous faire reconnaître, sinon dans toute leur plénitude, du moins dans leurs parties essentielles, les droits sacrés qui nous avaient été garantis par les capitulations et les traités. Dans la première, le soulèvement des États de la nouvelle Angleterre, leur séparation et leur reconnaissance plus tard comme nation indépendante, rappelèrent à notre nouvelle mère-patrie qu'un peuple de colons n'est pas un peuple d'esclaves, et qu'il fallait respecter ses droits. Aussi, dès les premiers symptômes de cette grande catastrophe, le gouvernement anglais avait cherché à reconquérir l'affection des Canadiens. L'acte de 1774, qui reconnaissait enfin d'une manière formelle le libre exercice de notre religion, l'usage de notre

langue, les privilèges du clergé, l'existence des lois françaises en matière civile, &c., mettait fin du même coup au régime militaire qu'avait subi le pays pendant trois ans, et à celui non moins dur qui l'avait suivi jusqu'alors. Désormais, nos pères, rassurés sur l'existence de leurs droits et de ce qui leur était le plus cher, purent attendre, avec plus de résignation, les réformes qu'ils demandaient avec énergie dans l'administration des affaires, et dans un système de gouvernement arbitraire et tyrannique auquel ils n'avaient aucune part.

Les ministres d'Etat Anglais avaient compris de suite que le voisinage de cette jeune et vaillante république qui venait de lever son drapeau à côté de nous, serait un danger permanent pour leur domination en Amérique. De ce moment on constate, en effet, chez nos gouvernants, un retour sensible vers des idées moins autocratiques, et plus en harmonie avec les préceptes du droit des gens. Aussi, malgré les efforts énergiques du parti anglais, malgré une partie des Canadiens eux-mêmes, ils nous donnèrent, peu d'années après, l'acte de 1791, qui renferme la première constitution du pays. Le nouveau rouage administratif provoqua cependant bientôt de vives et violentes réclamations. Il ne donnait en effet au peuple aucun contrôle efficace sur la passation des lois, et la distribution des deniers publics; ces deux droits imprescriptibles de tout sujet anglais. D'étranges abus se glissèrent promptement dans toutes les branches du service public, à l'aide de ce système sans responsabilité directe envers le peuple. Un certain nombre de privilégiés et de favoris, instruments serviles des gouverneurs, conduisaient tout à leur guise, et se partageaient les emplois lucratifs, à l'exclusion des Canadiens qu'on accusait ouvertement de déloyauté. L'administration de Craig avait encore contribué à augmenter l'irritation des esprits, par l'attitude prévenne et hostile qu'il avait prise vis-à-vis de nous, dès son arrivée dans la colonie. Les impressions fausses qu'il entretenait sur notre loyauté, la dissolution répétée des chambres, l'emprisonnement de trois de ses membres: Taschereau, Bédard et Blanchet, la saisie du *Canadien*, premier défenseur de nos libertés, le despotisme de ses mesures et l'arbitraire de sa conduite, avaient plus fait, pour détruire l'affection

des Canadiens et les pousser à la révolte, qu'il s'en aurait fallu chez une population plus habituée aux libertés politiques. Mais nos pères qui avaient vécu, pendant si longtemps, sous le régime de l'absolutisme, habitués d'ailleurs aux revers et aux mauvais traitements, se considéraient encore heureux dans leur malheur, d'avoir arraché au naufrage les trois éléments fondamentaux de leur nationalité : leur religion, leur langue et leurs lois. Forts de leur nombre, fiers de leur passé, confiants dans la Providence, ils s'étaient renfermés et retranchés sur le terrain des luttes constitutionnelles, forteresse alors ouverte et démantelée, qu'ils avaient héroïquement entrepris de reconstruire, et qu'ils réédifièrent en effet, après de longues années de lutte, pièce par pièce, sous le feu et malgré les efforts puissants de leurs ennemis.

## II

Tel était l'état politique du pays lorsque Sir George Prévost arriva en Canada, au mois d'octobre 1811.

Né le 19 mai 1767, dans l'état du New-Jersey, il était le fils du Major Général Augustin Prévost, qui s'était distingué d'abord à la bataille de Fontenoy, à la prise de la Martinique et de la Havanne, et plus tard, dans l'héroïque défense de Savannah, où il soutint victorieusement un siège de 23 jours, avec 2,300 soldats contre 8,000 hommes de troupe et une flotte de 22 voiles. En 1759, nous le retrouvons dans l'armée de Wolfe, sous les murs de Québec, où il fut blessé assez grièvement à la tête en essayant de débarquer les troupes anglaises, sous le commandement immédiat du Général Carleton, devenu depuis Lord Dorchester et deux fois gouverneur en ce pays.

Destiné à la profession militaire, le jeune Prévost, après avoir terminé ses études à Colmar, entra, deux ans avant la mort de son père, en 1784, dans le 60<sup>e</sup> régiment et fut promu ensuite au 28<sup>e</sup> de ligne qu'il rejoignit à Gibraltar. Sa conduite ferme et régulière répondit bientôt à toutes les espérances de sa famille. En 1794, il commandait déjà, comme lieutenant-colonel, le 3<sup>e</sup> bataillon du 60<sup>e</sup> régiment, avec lequel il s'embarqua pour



Demerara. De là, il se rendit à l'île Saint-Vincent, attaquée par les Français, afin de combattre l'insurrection caraïbe, et assista à l'assaut de la Vigie où il commandait une colonne. En octobre 1795, il succéda au colonel Madden placé à la tête des troupes de l'île Saint-Domingue et, en janvier 1796, le commandement de son bataillon le rappela à Saint-Vincent, où il fut blessé deux fois assez sérieusement, en repoussant victorieusement les attaques de l'ennemi qui s'avancait sur la capitale. Ayant obtenu un congé, il repassa en Angleterre, mais, avant son départ, le conseil et la chambre des représentants de l'île, lui présentèrent une adresse flatteuse, dans laquelle les vertus sociales et militaires du jeune guerrier étaient proclamées et appréciées à leur juste valeur.

Peu de temps après son arrivée dans son pays, il fut nommé colonel et renvoyé aux Indes comme brigadier-général. On lui donna ensuite le commandement des troupes aux Barbades, d'où il passa à Sainte-Lucie dont il fut nommé gouverneur, à la demande de ses habitants eux-mêmes. Il occupa cette position honorable jusqu'en 1802, époque à laquelle cette île fut de nouveau rendue aux Français. Les témoignages honorables qu'il reçut dans cette circonstance, du commandant des forces en ces parages, démontrent avec quel zèle et avec quel succès il remplissait ses devoirs comme militaire et comme gouverneur. Mais pour le connaître, tel qu'il était dans ses rapports avec ses administrés, il faut lire l'adresse touchante que les habitants de l'île s'empresèrent de lui présenter lors de son départ. Cette page de l'histoire de notre héros, écrite en 1802 sur une des îles de l'archipel mexicain, alors peuplée par des Français, et soumise depuis plusieurs années au gouvernement anglais, nous peint en termes si sympathiques le noble caractère du jeune gouverneur, que nous ne pouvons résister au plaisir de la citer ici textuellement :

“ M. LE GOUVERNEUR,

“ Lorsque la paix, objet de tous les vœux, fait rentrer  
“ l'île de Sainte-Lucie dans la domination française,  
“ c'est un hommage bien légitime que de vous rendre,

“ au nom de tous les colons, un témoignage public de  
“ l’amour, du respect et de la reconnaissance que votre  
“ gouvernement doux et paternel et votre sage admi-  
“ nistration ont fait naître dans tous les cœurs. Les  
“ avantages sans nombre dont vous avez fait jouir la  
“ colonie, depuis que vous en avez pris le commande-  
“ ment, l’attestent hautement. En effet, M. le gouver-  
“ neur, l’amour constant que vous avez manifesté pour  
“ le bien public ; les soins infinis que vous avez pris  
“ pour rendre et faire rendre la justice, dans un temps  
“ où toutes les lois étaient en oubli ; le zèle infatigable  
“ avec lequel vous vous êtes occupé des discussions et  
“ des intérêts des colons ; votre gouvernement paternel,  
“ qui, en vous conciliant tous les esprits, a détruit les  
“ divisions qui pouvaient exister, a fait régner l’union  
“ et la concorde parmi les habitants, et a fait renaître  
“ la confiance et la prospérité. Enfin votre gouvernement  
“ tutélaire qui a fait ériger l’autorité de Sa Majesté dans  
“ la vôtre, sont autant de bienfaits dont vous avez fait  
“ jouir les habitants de la colonie, et dont ils conserve-  
“ ront éternellement le souvenir.

“ Mais il en était un plus grand que le zèle et l’amour  
“ du bien public, qui vous animaient, réservait à la colo-  
“ nie ; c’est votre sollicitude paternelle qui a employé  
“ et obtenu pour nous, de Sa Majesté, qu’elle nous  
“ rendit nos lois, nos tribunaux, nos magistrats, c’est-à-  
“ dire, le témoignage le plus convaincant qu’elle préfè-  
“ rait, au droit de nous traiter comme un peuple conquis,  
“ la douceur de nous adopter pour ses enfants, et de  
“ nous rendre les objets de sa tendresse. Nous en sommes  
“ tellement convaincus, M. le gouverneur, que nos infor-  
“ tunes ont été adoucies, et que nous en avons ressenti  
“ les plus grands effets. Le bonheur, la tranquillité et  
“ la prospérité dont les habitants de la colonie ont joui  
“ jusqu’à présent, ils les tiennent de la bonté du Roi et  
“ de votre administration paternelle, M. le gouverneur ;  
“ et si notre reconnaissance ne trouve pas d’expressions  
“ assez fortes pour vous peindre aussi vivement que  
“ nous le sentons, notre admiration pour vos talents,  
“ notre vénération pour vos vertus, et notre amour pro-  
“ fond pour votre personne, daignez permettre que la  
“ colonie vous présente, comme un faible témoignage,

“ une épée, sur la lame de laquelle seront gravés ces mots : *La colonie de Sainte-Lucie reconnaissante.*

“ Jouissez, M. le gouverneur, du bien que vous avez fait à la colonie ; et les vœux des colons pour votre gloire et votre bonheur vous suivront à votre patrie. ”

A douze ans d'intervalle, les Canadiens de 1815, en ajoutant ce que Sir G. Prévost avait fait pour la défense du pays, auraient pu lui tenir le même langage et lui adresser les mêmes éloges. En effet, les principes qui guidèrent ce digne gouverneur dans notre pays, étaient loin, comme on le voit, d'être nouveaux pour lui, et les nobles sentiments qui l'animèrent, pendant son court passage au milieu de nous, au lieu d'être le fruit d'une tactique d'occasion, n'étaient au contraire que l'expression spontanée des grandes qualités de cœur et d'esprit qui l'animaient et dirigeaient toutes ses actions.

Etant de nouveau retourné en Angleterre, Lord Robart lui offrit le gouvernement de l'île Saint-Domingue, où il se rendit le 25 décembre, 1802. L'attaque de Sainte-Lucie et de Tobago, retombées aux mains des Français, ayant été décidée en 1803, le colonel Prévost s'empressa d'offrir ses services au général Grenfield, chargé du soin de cette entreprise. Il se transporta immédiatement auprès de lui, afin de concerter les mesures nécessaires pour assurer le succès de l'expédition. La campagne fut courte mais victorieuse, et le jeune gouverneur s'y distingua fort, surtout à la prise du Morne-Fortunée où le commandant lui donna, dans son ordre du jour, les honneurs de la journée. Le général Nagues, alors commandant de Sainte-Lucie, plus tard aide-de-camp de Napoléon Ier, lui exprima, dans une lettre remplie d'éloges, la haute estime et l'admiration qu'il éprouvait pour sa conduite vis-à-vis des habitants et des blessés qui étaient tombés entre les mains des vainqueurs.

De retour dans son île, le Gouverneur Prévost eut, quelques années plus tard, l'occasion de déployer ses talents militaires lors de l'attaque imprévue des Français le 22 février 1805. Aidé d'une poignée d'hommes, il disputa le débarquement des troupes, avec une audace inouïe, sous le feu de l'infanterie et de la flotte, et, forcé enfin de plier devant le nombre, il se réfugia avec sa

petite armée dans le fort du Prince Rupert. L'amiral français, après plusieurs sommations infructueuses, désespérant de le déloger de là, rembarqua ses troupes et reprit le chemin de la Guadeloupe. Son Altesse Royale le Duc d'York, se hâta de reconnaître publiquement la bravoure et l'habileté du jeune colonel. Les habitants de l'Île, sauvés ainsi du désastre de la conquête, voulurent lui donner une marque plus sensible de leur reconnaissance. La Chambre d'Assemblée appropria immédiatement une somme de £1000 st., destinée à acheter un sabre d'honneur et un service de table qui devaient être présentés au vaillant gouverneur, en souvenir de cette mémorable journée. De riches présents lui furent encore offerts par le Club des Planteurs et par la Société Patriotique de l'Île, accompagnés d'adresses flatteuses qui démontrent combien il était cher à toutes les classes de ses administrés.

Le 5 juillet 1805, il laissa son gouvernement et retourna en Angleterre. Il y fut, à son arrivée, créé Baronet et nommé Lieutenant-Gouverneur de Portsmouth, avec le commandement des troupes dans ce district. Choisi, en février 1808, pour commander une brigade destinée à renforcer la Nouvelle-Ecosse, il y succéda presque immédiatement à Sir John Wentworth comme gouverneur de cette province. Dans le mois de décembre de la même année, il laissa Halifax pour assister à l'attaque de la Martinique, où il devait commander en second, sous les ordres du général Sir George Beckwith. Ce dernier, confiant dans les talents et l'habileté de son subordonné, lui laissa la direction de tous les mouvements, et ils furent si habilement combinés, qu'ils eurent pour résultat la reddition complète de l'Île, le 27 février 1809.

Après une courte visite à son ancien gouvernement de St. Domingue, où il fut reçu avec enthousiasme, Sir George retourna à Halifax. Il y demeura jusqu'en 1811, estimé, respecté et chéri par tous les citoyens sans distinction. Les nombreuses adresses qui lui furent présentées lors de son départ par les chambres, le clergé et les citoyens, sont remplies des éloges les plus flatteurs, et démontrent combien étaient sincères et profonds les liens d'affection et de respect qui l'unissaient à ceux

qu'il avait gouvernés pendant un si court espace de temps.

Voilà quel était l'homme distingué, le noble citoyen, le sage administrateur, le brave et loyal militaire sur lequel l'Angleterre avait jeté les yeux, pour nous faire oublier le règne despotique et brutal de Sir James Craig. Il fallait, en effet, un esprit ferme et judicieux, une main prudente et sûre, pour retenir dans les liens coloniaux, ce vaste pays dont la conquête avait coûté tant de sang et tant de millions; pour reconquérir, à cette heure suprême, l'affection et la sympathie des Canadiens, de cette population loyale et maltraitée à qui la fortune allait offrir, pour la seconde fois, dans moins d'un siècle, une deuxième occasion de rompre ses chaînes et d'arborer elle aussi l'étendard de la liberté.

### III

Les graves évènements qui se succédaient alors dans l'ancien monde, devaient amener des complications dont les effets allaient bientôt se faire sentir en Amérique. Les armées françaises, animées par le souffle révolutionnaire de l'époque, s'étaient jetées sur l'Europe. Napoléon les commandait. Nouvel Alexandre, il s'en allait comme lui, à la conquête du monde, promenant ses aigles victorieuses dans toutes les capitales. Humiliés et écrasés, ses ennemis, réunissant ce qui leur restait de forces et de courage, voulurent tenter un suprême effort pour porter un dernier coup à ce géant, dont le génie épouvantait le monde. La sainte alliance s'était formée : dernière espérance des vaincus. L'Angleterre, effrayée elle-même pour la liberté des peuples, avait pris parti dans cette lutte où elle devait jouer un si grand rôle en Espagne, et dans la dernière campagne de cette guerre de Titans, qui allait avoir, pour suprême étape, Waterloo. Elle avait déjà, en 1806, déclaré les côtes de la France, depuis l'Elbe jusqu'à Brest en état de blocus. Napoléon, par représailles, avait publié le décret de Berlin, prohibant tout commerce avec elle et ses colonies. Les États-Unis, puissance neutre, souffraient le plus de ces mesures extrêmes, car les Anglais, devenus maîtres exclusifs des mers, capturaient leurs vaisseaux par centaines et fai-

saient un tort incalculable à leur commerce. Battus sur terre par leurs anciennes colonies, ils avaient reporté la guerre sur un autre terrain, et, à l'aide de leur marine puissante, ils cherchaient tous les moyens possibles de s'emparer du commerce de l'univers. Profitant de leur suprématie temporaire, ils monopolisaient les pêcheries, fermaient aux vaisseaux américains l'entrée des Indes Occidentales, imposaient des droits énormes sur les produits des Etats-Unis, et pour combler la mesure, ils introduisirent dans leur code maritime, des dispositions oppressives pour les autres nations. Ainsi, en vertu du droit de visite, ils prétendaient arrêter les vaisseaux étrangers, les fouiller et emmener prisonniers les matelots anglais qu'ils pourraient y trouver. D'un autre côté, ils refusaient aux Etats-Unis le droit de commercer, comme nation neutre, avec les belligérants et leurs alliés.

L'attaque de la frégate américaine la Cheesapeake, par la frégate anglaise Le Léopard, et les pertes continuelles essuyées par les marchands de la Nouvelle Angleterre, irritèrent profondément l'opinion publique de ce côté de l'océan. Napoléon en profitait pour exciter les Américains à la guerre mais sans succès. Les relations d'amitié et de reconnaissance qui unissaient alors la France et les Etats-Unis, la communauté d'idées et de principes qui s'était établie entre eux, en faisaient pencher un certain nombre vers la guerre. Mais leur influence était fortement contre-balancée par celle des Fédéralistes, parti puissant qui travaillait à consolider le gouvernement fédéral. Composé en grande partie des habitants des Etats du Nord, les plus riches alors et les plus peuplés, ce parti sentait bien que tout le fardeau et le poids de la guerre retomberait sur lui, et il temporisait. Enfin les déprédations des navires anglais devinrent telles, qu'il ne resta plus d'autre alternative aux Américains que de fermer leurs ports, et d'ordonner aux vaisseaux qui y étaient d'en sortir immédiatement. Cet ordre ne fut pas longtemps en vigueur, car il faisait plus de tort à leur commerce qu'à celui des Anglais, et il fut révoqué l'année suivante.

James Madison était alors le quatrième Président de la République voisine. Il avait été nommé le 4 mars 1809.

Plus doux et moins hostile à l'Angleterre que Jefferson, son prédécesseur, il voulut faire encore quelques tentatives de conciliation, auprès des gouvernements Anglais et Français. M. Erskine, ambassadeur anglais à Washington, avait même reçu des pouvoirs spéciaux pour traiter à ce sujet ; mais, dans son désir de faire disparaître les causes de dissensions qui existaient entre les deux pays, il conclut avec les Etats Unis un traité contraire à ses instructions, et il fut désavoué et rappelé. M. Madison ne fut pas plus heureux avec l'Empereur, qui refusa de révoquer le décret de Berlin, à moins que l'Angleterre ne fit disparaître elle-même ses ordres en Conseil. Cependant, en 1810, Napoléon, qui désirait entraîner les Américains dans une guerre avec l'Angleterre, suspendit son décret, avec l'entente formelle que les Etats-Unis ne se soumettraient pas plus longtemps aux défenses et aux prohibitions de leur ancienne mère-patrie. Cette dernière, de plus en plus jalouse de ses colonies rebelles, ne voulut rien céder, et il devint dès lors évident que la guerre avec elles était inévitable.

Pendant ce temps l'opinion publique s'était émue en Angleterre, et le commerce commença à faire entendre d'énergiques protestations. Des requêtes nombreuses, venant de toutes les villes manufacturières et demandant le rappel des ordres en conseil en question, furent présentées à la Chambre des Communes. Le marquis de Landsdowne, dans la chambre des Lords, et le célèbre Brougham, dans la chambre basse, se firent les interprètes de la classe commerciale, et plaidèrent si éloquemment sa cause, que la chambre, sur le rapport d'un comité spécial nommé à cet effet, décréta immédiatement la suppression de ces ordres réprouvés partout. Malheureusement il était trop tard. Les nouvelles reçues aux Etats-Unis quelque temps auparavant, paraissant n'indiquer alors aucun changement dans la politique du gouvernement anglais, M. Madison avait envoyé un message au Congrès, recommandant la déclaration de la guerre. Malgré l'opposition du parti fédéral, le Congrès n'hésita pas, et la guerre fut décidée et annoncée le 18 juin 1812.

C'était alors une époque solennelle, une heure d'angoisses, de démence et de ruines. Le monde entier assistait à un drame sinistre. Toute l'Europe était en armes. Le

sol tremblait sous le poids de ces masses d'hommes qui traversaient le vieux monde au pas de charge, et répandaient partout la terreur et la désolation. Le sang coulait à flots ; le bruit des mousquets, les cris des combattants, les plaintes des victimes et des mourants, retentissaient lugubrement, de l'extrémité de l'Espagne jusqu'aux glaces de la Russie. L'Amérique du Nord, entraînée dans ce fatal mouvement, devait elle aussi présenter bientôt le même spectacle. L'hydro farouche qui ensanglantait l'Europe allait, pendant plusieurs années, promener de nouveau sa torche incendiaire de ce côté de l'Atlantique, sur des champs de bataille qui gardaient, encore visibles, les traces profondes des guerres de la conquête et de celles de 1775.

#### IV

Le premier soin de Sir G. Prévost, en arrivant au Canada, avait été de dissiper l'irritation qui existait entre les anciens et les nouveaux sujets, en rendant justice égale aux deux partis. Ses manières simples et sans prétention, sa bonté, sa douceur, sa loyauté et sa modération plurent de suite au peuple qui lui témoigna bientôt la plus grande confiance. Il s'appliqua surtout à faire disparaître les mauvais effets de l'administration de Craig. Il nomma son prisonnier Bédard juge aux Trois-Rivières, et réintégra Bourdages et quelques autres officiers de milice dans les grades qui leur avaient été injustement enlevés. Craig avait recommandé de ne pas donner d'armes aux Canadiens, de crainte qu'ils ne trahissent leur roi, Sir George, dans la prévision de la guerre, demanda aux chambres le secours de la milice, et les fonds nécessaires pour faire face aux nouvelles dépenses, ce qui fut accordé avec empressement. La plus grande sympathie s'établit de suite entre le gouverneur et ses administrés. On vit dès lors les heureux effets de cette sage politique sur les dispositions des esprits dans la colonie ; aussi, les ennemis de Sir George ne lui pardonneront jamais d'avoir démontré combien il était facile de gouverner le peuple canadien, quand on était disposé à reconnaître ses droits et à lui rendre justice.

Le digne administrateur fut puissamment aidé, dans



cette circonstance, par les efforts et les exhortations du clergé canadien. Depuis 1760, ce dernier avait été le guide zélé, le protecteur fidèle de notre peuple, laissé presque sans défenseurs, par suite du retour en France après la cession, des hommes instruits et éclairés qui auraient pu le diriger dans la position difficile où il allait se trouver. Le clergé remplit noblement cette tâche ardue, en attendant l'heure où nos hommes publics, aguerris et préparés pour la lutte, vinrent recevoir de leurs mains, intact et religieusement conservé, le dépôt précieux que la Providence lui avait confié.

Mgr. Plessis occupait alors le siège épiscopal de Québec, depuis le 25 janvier, 1801. Jamais, à aucune époque de notre histoire, les qualités de l'esprit et du cœur n'avaient brillé, sur ce trône, d'un éclat plus vif et plus constant. Jamais aussi ces qualités précieuses ne furent plus nécessaires. Dans la position où se trouvaient les Canadiens, la prudence, la sagesse, la fermeté, le respect de l'ordre et des choses établies devaient déterminer et diriger toutes leurs actions, et le grand évêque savait le rappeler à propos à ses ouailles. Il voulait que les catholiques, dont il était le chef spirituel, apprissent à leurs nouveaux maîtres, que s'ils revendiquaient leur part de liberté, c'est qu'ils étaient dignes d'en jouir. Aussi, chaque fois que l'occasion le requérait, il était prêt à user de sa grande autorité en faveur du pouvoir et de la loi. S'inspirant des doctrines de l'Église sur les devoirs du peuple vis-à-vis de son souverain, il sut, par ses conseils et ses mandements, et par son ascendant sur nos chefs politiques, maintenir, dans le chemin de la loyauté et de l'honneur, cette population inquiète et irritée, dont la confiance et la bonne foi avaient été si souvent trompées.

Guidé par ses lumières et ses exemples, son clergé, qu'il dirigeait d'une main ferme et sûre, répétait au milieu de ses paroissiens ces nobles leçons, et contribuait au maintien de la paix et au respect de l'ordre, moyen lent, il est vrai, mais plus sûr pour obtenir des réformes que des révolutions. Soumis à l'autorité, le digne évêque ne négligeait cependant pas les occasions de revendiquer les droits de son Église et les libertés de son peuple, mais avec tant d'habileté, tant de tact et de prudence,

qu'il finit bientôt par acquérir, non-seulement l'estime et la confiance des ministres d'Etat anglais, mais celle même de son souverain, qui l'appela au Conseil Législatif en 1808, et lui donna une pension de £1,000 sterlings. On peut affirmer sans crainte que la conduite ferme et énergique de Mgr. Plessis, contribua puissamment à nous faire obtenir le redressement de plusieurs de nos griefs politiques, et qu'elle nous assura d'une manière définitive, le plein exercice des pouvoirs des évêques en cette colonie.

D'une activité extraordinaire, il savait s'occuper de tous les besoins de son peuple, et travaillait dès lors, au milieu de toutes sortes de difficultés, à obtenir, du gouvernement anglais, la division de cet immense diocèse de Québec, qui s'étendait alors du golfe Saint-Laurent jusqu'au golfe du Mexique, et dans lequel on compte aujourd'hui plus de 60 évêchés et archevêchés. On ne se rendait pas toujours bien compte alors de la conduite de Mgr. Plessis, mais les événements qui se sont succédés depuis sa mort, en 1825, ont prouvé combien ses prévisions étaient justes, et quelle profondeur de jugement le guidait invariablement dans toutes ses mesures et ses actions. Cette grande et noble figure qui domina les événements de notre histoire pendant un quart de siècle, honorée de la confiance de son souverain, entourée de l'estime de son clergé, du respect de tous les citoyens, même protestants, a laissé, dans la mémoire du peuple canadien, des souvenirs impérissables de reconnaissance et d'admiration. Le temps qui use tout, ne fera qu'affermir ce culte profond et sincère de la postérité. Les âges à venir le conserveront, avec plus de sûreté que n'auraient pu le faire des monuments de marbre ou d'airain, car il est profondément gravé dans le cœur d'un peuple dont les ancêtres étaient alors malheureux, et les peuples qui ont souffert n'oublient jamais leurs bien-fauteurs.

Autour du vénérable Évêque, sur un théâtre moins élevé, mais animé aussi par le patriotisme et par l'éclat des luttes politiques de l'époque, se pressait le noble cortège de nos fiers tribuns ; de ces hommes sans crainte et sans reproche qui portaient, dans leurs mains puissantes, les destinées du peuple canadien, et revendi-

quaient, avec tant de courage et de persévérance, les droits et les privilèges qui lui étaient si injustement refusés. Au premier rang de cette glorieuse et invincible phalange, brillaient les Papineau, les Bédard, les Stuart, lutteurs infatigables, orateurs éloquents, députés à vues larges et véritables hommes d'état. Groupés à un degré inférieur, on retrouvait auprès d'eux, dans cette enceinte fameuse de notre vieille chambre d'assemblée, où s'est élaborée si difficilement notre organisation politique, les Quesnel, les Cuvillier, les Taschereau, les Panet, les Blanchet, les Viger, les Bourdages, sentinelles vigilantes et incorruptibles choisies par le peuple pour défendre et revendiquer ses libertés, et qui, malgré les menaces et les persécutions, furent toujours fidèles à leur drapeau. Dans les circonstances difficiles où se trouvait alors leur pays, ils surent tous s'élever à la hauteur de leur devoir, et montrèrent, pour le défendre contre l'ennemi, tout le zèle, l'intelligence et la loyauté que leur Souverain aurait eu droit d'attendre d'un peuple parfaitement libre et en possession de tous ses droits.

Le Canada avait alors à défendre une frontière de plus de 1100 milles, ouverte de tous les côtés, avec 4000 hommes de troupes régulières, et la milice du pays dont la population totale excédait à peine 400,000 âmes. Il ne fallait pas compter sur des secours bien efficaces de la part de l'Angleterre, trop occupée en Europe pour songer à nous envoyer des renforts. Tout ce qu'elle pouvait faire alors, c'était de diriger des vaisseaux du côté du littoral américain, pour obliger ceux-ci à diviser leurs forces, afin de protéger leurs villes et leurs côtes. Avec des moyens aussi médiocres il ne nous restait qu'un parti à prendre; c'était de nous borner à un système purement défensif, et c'est celui qui fut adopté. Dès son arrivée dans le pays, Sir George Prevost s'était mis immédiatement à l'œuvre; il avait parcouru le pays, visité et examiné les points les plus importants de la frontière, et avait pris partout les mesures les plus efficaces pour assurer sa défense et repousser les envahisseurs.

Ces sages précautions n'étaient pas inutiles. Le congrès américain avait ordonné la levée de 175,000 hommes, dont une partie devait garder leurs côtes, pendant que

des forces considérables seraient dirigées vers le Canada, dont on voulait faire la conquête. On se flattait que les mauvais traitements infligés aux Canadiens, depuis la cession du pays, en rendraient l'invasion facile, ses habitants devant nécessairement se joindre à eux pour secouer le joug odieux de l'Angleterre. Mais ces derniers n'avaient pas encore oublié qu'un des principaux griefs formulés par les Etats de la Nouvelle-Angleterre, lors de leur indépendance, était que le Parlement anglais avait reconnu, par l'acte de 1774, l'existence de la religion catholique en Canada, et nos pères, qui avaient assez de raison d'être défiants, ne voulurent jamais croire aux sympathies intéressées de leurs puissants voisins, dont les opinions nouvelles, sur la question de la liberté de conscience, contrastaient si étrangement avec leurs protestations antérieures.

Les troupes américaines, dirigées contre nous, furent mises sous les ordres du Général Henry Dearborn du Massachusetts, officier distingué des guerres de l'indépendance. Elles furent divisées en trois corps qui reçurent les noms pompeux d'armées de l'ouest, du centre et du nord. Le plan du Congrès était simple et en apparence facile. La conquête du Canada devait se faire par les lacs en descendant. Ainsi l'armée de l'ouest, entrant dans le pays par le Détroit, était chargée de repousser nos soldats jusqu'au pied du lac Erié, où elle rencontrerait l'armée du centre, et toutes deux devaient ensuite se rendre auprès de Montréal qu'elles pourraient prendre facilement, avec le secours de l'armée du Nord. Il ne leur restait plus alors qu'à balayer le Bas-Canada de ses milices, pour venir assiéger et prendre Québec, le Gibraltar de l'Amérique, et de là proclamer à l'univers la déchéance de la domination anglaise en Amérique. Tels étaient les projets ambitieux de nos voisins; il s'agissait de nous gagner bon gré mal gré à leur cause, de nous conquérir à l'indépendance, et le vieux Général Dearborn allait être le Washington de cette nouvelle et importante conquête de la liberté.

V

Les résultats de leur première campagne ne répondirent pas à ces brillantes espérances. L'armée de l'ouest, la première en mouvement, était commandée par le Général Hull, Gouverneur du Michigan. A la tête de 2000 hommes, il attaqua la frontière près du Detroit, et vint établir son camp à Sandwich, d'où il adressa aux Canadiens une arrogante proclamation, qui faisait plus d'honneur à ses talents de tribun que sa courte expédition n'en fit à sa réputation militaire. En effet, après être resté longtemps dans l'inaction, et ayant appris la prise de Mackinac par le Capitaine Roberts, soutenu par M. Pothier et ses voyageurs canadiens, la défaite du Major Vanhorne par le Capitaine Tallon, la prise du brig armé le *Hunter*, chargé de troupes et de bagages, par le brave Rolette, à la tête de six hommes seulement, et s'apercevant que le Général Brock surveillait ses mouvements avec des troupes assez considérables, Hull retraits précipitamment. Il retraversa la rivière et se retira au Detroit, où Brock vint l'assiéger au mois d'août, avec 13 à 1400 soldats et 600 sauvages. Le général américain, qui avait probablement horreur du sang, renonça de suite aux horreurs du siège. Frappé de terreur, il hissa le drapeau blanc, capitula honteusement et livra le fort et son armée aux mains de ses ennemis. Transféré immédiatement à Montréal, il y fut échangé contre 30 prisonniers anglais. L'indignation de ses troupes et de ses officiers fut si grande, qu'ils demandèrent de suite la formation d'une cour martiale pour le juger. Il fut traduit devant elle, convaincu de lâcheté et condamné à mort. Le Président lui accorda subséquemment la vie, en considération des services qu'il avait rendus à son pays durant la guerre de l'indépendance..

Pendant ce temps là, le Général Van Ransaler, avec les milices de l'Etat de New-York, cherchait à envahir le pays entre les lacs Erié et Ontario. Ayant réussi à traverser le fleuve, il parvint à se rendre sur les hauteurs de Queenstown, malgré les efforts de la milice et du 49<sup>e</sup> Régiment qui lui barrèrent en vain le passage. Brock qui était à Niagara, accourut au bruit de la bataille, rallia les troupes et les conduisit de nouveau vers l'en-

nemi. Frappé mortellement par une balle au commencement de l'action, il ne put reprendre l'avantage. Mais une partie des milices américaines qui était restée de l'autre côté de la rivière, ayant refusé de la traverser, et les troupes anglaises ayant été renforcées par l'arrivée du général Sheaffe, le combat recommença avec une vigueur nouvelle. Les sauvages qui combattaient de notre côté, montrèrent beaucoup de courage et furent les premiers à attaquer. Cernés de tous côtés, les soldats de Ransaler, saisis de terreur, commencèrent bientôt à fuir dans toutes les directions, et les derniers, au nombre de plus de mille, voyant tout perdu, même l'espoir de la retraite, se livrèrent aux vainqueurs, avec leurs armes et leurs drapeaux.

Cette bataille remarquable eut un effet considérable sur le moral de nos troupes, et surtout des milices haut-canadiennes qui y firent leurs premières armes. Sur ces hauteurs désormais célèbres, la Province du Haut-Canada érigea plus tard un monument au général Brock et aux guerriers qui partagèrent son sort dans cette journée mémorable. Ce monument, restauré solennellement en 1859, existe encore aujourd'hui, et rappelle aux voyageurs et aux touristes la valeur, le courage et le patriotisme de nos soldats.

La défaite de Van Ransaler lui attira sa disgrâce. On le remplaça par le général Smith. Celui-ci ne voulut pas abandonner la partie, sans entreprendre quelques coups d'éclat, pour effacer autant que possible l'effet désastreux de la bataille de Queenstown. Il réussit à réorganiser une force de 5000 hommes, avec laquelle il essaya deux fois de traverser le fleuve. Repoussés chaque fois par le colonel Bishop, sorti de Chippawa, et par le major Ormsly qui venait du Fort Erié, les soldats américains reçurent enfin l'ordre de se retirer sur leur territoire, pour y prendre leurs quartiers d'hiver. Déçu dans ses projets d'invasion, le général Smith perdit tellement la confiance de ses troupes dans ces deux circonstances, qu'il fut bientôt obligé d'abandonner son commandement, et de fuir devant le mépris et les sifflets de sa petite armée.

Celle du Nord, forte de 10,000 hommes, sous les ordres du général Dearborn lui même, avait pris position près

du lac Champlain, et demeura dans l'inaction une grande partie de l'été. Elle attendait l'armée du centre et de l'Ouest, pour s'avancer vers Montréal, par le chemin de Saint-Jean et d'Odeltown. Mais la frontière de ce côté était bien gardée. Un cordon de troupes s'étendait, dans cette direction, depuis Yamaska jusqu'à Saint-Régis, et les postes avancés avaient été confiés aux colonels Young et De Salaberry. Ce dernier s'était établi dans une position fortifiée près de Lacolle, avec des Voltigeurs et les voyageurs du Nord-Ouest. Il avait interrompu toutes les communications par d'immenses abattis d'arbres croisés en tous sens, et destinés à servir de remparts à ses soldats. Le matin du 20 novembre, on crut enfin à l'approche de l'ennemi. Un corps avancé de 1,400 hommes avait attaqué le camp de De Salaberry, à Lacolle, mais, dans l'obscurité, les soldats américains s'égarèrent d'abord, et se fusillèrent ensuite entre eux. Cette méprise donna lieu à leur retraite. Pendant ce temps, toutes les milices du district s'avançaient à la hâte vers le point attaqué, le colonel Deschambault à leur tête, lorsqu'on apprit la retraite de Dearborn. L'insuccès des armes américaines dans le Haut-Canada, l'avait déterminé à se retirer prudemment dans ses quartiers d'hiver, qu'il établit à Burlington et à Plattsburgh.

Cette première campagne, comme on le voit, n'avait pas été favorable à nos voisins. Les soldats accusaient leurs chefs d'ignorance ou de faiblesse ; les chefs à leur tour se plaignaient de l'insubordination des milices, et de leur peu de respect pour la discipline. Un fait bien certain, c'est que cette guerre, entreprise malgré les Etats du Nord, était conduite avec beaucoup de difficultés. Dans plusieurs circonstances, les milices, rendues à la frontière, refusaient de la franchir, prétendant qu'elles ne pouvaient pas être forcées de servir dans une guerre offensive ; quelquefois même elles créaient de nouveaux embarras, en résistant aux ordres des commandants nommés par le Congrès, sous prétexte qu'elles ne devaient être dirigées que par des officiers de leurs Etats respectifs. Les intérêts si divers de chacune de ces provinces, réunies depuis peu sous un gouvernement commun, n'avaient pas encore eu le temps de se coordonner, de se fondre entre eux, et de créer, dans ce vaste en-

semble, cet esprit public et ce patriotisme qui forment la base et le ressort le plus puissant des grandes nations, en mettant le bien général au-dessus des ambitions et des convoitises individuelles.

Sur mer, les Etats-Unis avaient été plus heureux. L'Angleterre, trop confiante de ce côté, se laissa enlever de nombreux lauriers. La frégate la *Guerrière*, de 38 canons, fut enlevée par la *Constitution*, de 44 canons ; un brick de 22 canons fut pris par le *Wasp* ; la *Macédonienne* fut obligée d'amener son pavillon et de se rendre au capitaine Decatur, commandant la frégate *Les Etats-Unis*, de 44 canons, et la *Constitution*, après un combat acharné de deux heures, s'empara quelque temps après de la *Java*, frégate de 38 canons, près de l'île San Salvador. Ces victoires inespérées, dues à la supériorité de leurs vaisseaux et à la force de leurs canons, firent oublier aux Américains les défaites éprouvées sur la frontière canadienne, et les engagèrent à continuer la guerre avec plus de vigueur qu'auparavant.

## VI

Malgré ces quelques insuccès sur mer, le Canada pouvait se considérer satisfait et respirer en paix pendant quelque temps. Heureusement délivré de ses ennemis, Sir George Prévost revint à Québec, fidèlement gardé par les milices du district. Il réunit les Chambres et leur communiqua les heureux résultats de nos armes. Il félicita les troupes, surtout les milices, du zèle et de la loyauté qu'elles avaient montrés, vengeant ainsi ces dernières des accusations malveillantes de Craig, et demanda de nouveaux secours. La chambre d'assemblée, tout en continuant de s'occuper des difficultés qui existaient toujours entre elle et le conseil, vota l'argent nécessaire et accorda toutes les demandes qui lui furent faites à ce sujet par leur brave et populaire gouverneur.

De son côté Madison, réélu président pour la seconde fois en 1813, adressa au Congrès un message dans lequel il reconnaissait franchement les défaites de la campagne précédente, et demandait en outre les sommes nécessaires pour reprendre l'offensive au printemps. Le con-



grès répondit généreusement à son appel, et approuva tout ce qui avait été fait par le président.

De nouvelles milices furent levées et divisées encore en trois corps; le général Harrison commandait celui de l'Ouest, le général Dearborn celui du centre, et Hampton reprit avec le troisième la route du lac Champlain. Comme l'année précédente, l'armée de l'Ouest fut la première en mouvement, et se dirigea vers le fort du Détroit, dès le mois de janvier 1813. Le général Proctor qui y commandait, voulant la prévenir, se rendit au devant d'elle avec 1,100 hommes, dont 600 sauvages, et rencontra le général Winchester avec 800 hommes établis et fortifiés à Frenchtown. La place fut investie, et, après une lutte acharnée pendant laquelle Winchester lui-même fut fait prisonnier, ses troupes furent obligées de se rendre à discrétion. Harrison, qui accourait au secours de son avant-garde, fut bientôt assiégé lui aussi par Proctor dans un camp retranché, établi à un endroit appelé Meigs, du nom du gouverneur de l'Ohio. Le général Clay, avec les milices du Kentucky, l'ayant rejoint à temps, ils firent reculer nos troupes qui, reprenant cependant bientôt l'avantage, repoussèrent de nouveau les Américains et firent plus de 500 prisonniers.

Ces excursions hardies et victorieuses, mais sans résultat permanent, avaient le tort d'affaiblir inutilement nos forces, qu'il valait mieux conserver uniquement pour la défense de notre territoire. Aussi furent-elles condamnées par Sir George Prévost, qui donna les ordres les plus formels de se borner partout au système purement défensif suivi jusqu'alors. Il avait compris d'ailleurs, avec le gouvernement anglais, que, sans la suprématie sur les lacs, il était impossible de rien entreprendre chez nos voisins. Aussi des mesures avaient été prises dès l'automne précédent, pour créer, sur ces grandes mers intérieures, une flotte capable de protéger efficacement notre frontière, et d'opérer le transport des troupes d'un point à un autre. Des officiers et des soldats de marine étaient venus pendant l'hiver, de Halifax à Kingston, où Sir James L. Yeo les rejoignit au printemps avec 500 matelots. La plus grande activité fut employée pour mettre sur chacun des lacs Erié et Ontario, une flotille assez forte pour rencontrer celle de l'ennemi et

pour contrecarrer leurs projets. En effet les Etats-Unis, battus sur terre mais victorieux sur mer, avaient résolu de changer les chances du combat, en transformant autant que possible cette grande lutte en guerre maritime. Ils se flattaient de nous y écraser facilement. Des deux côtés il s'agissait ainsi d'une question de la plus haute importance, car un succès ou un revers pouvait assurer ou compromettre la sécurité de tout le pays.

Malgré tous les efforts, nos deux flotilles ne furent prêtes que vers le milieu de l'été. Sir James L. Yeo garda le commandement du lac Ontario, et confia la garde du lac Érié au capitaine Barclay qui avait sous ses ordres six voiles et soixante-trois canons. Le commodore américain Perry y croisait déjà, avec neuf voiles et cinquante-quatre canons. Après plusieurs tentatives infructueuses, les deux flottes ennemies se rencontrèrent à Put-in-Bay, à la tête du lac. Le combat fut long et opiniâtre. Il dura quatre heures, avec des fortunes diverses, suivant l'inconstance du vent qui finit par être tellement favorable à nos ennemis, qu'ils remportèrent une victoire complète et s'emparèrent de tous nos vaisseaux. Barclay, après des prodiges d'audace et de valeur, était mort bravement pendant la bataille.

Cette défaite désastreuse laissait la frontière du Haut-Canada ouverte de ce côté aux invasions des Américains, que leurs vaisseaux pouvaient y transporter facilement, et leur donnait un immense avantage sur nous. Elle rompait en outre nos relations avec les Indiens de l'Ouest, nos fidèles alliés depuis le commencement de la guerre. Proctor, craignant de se trouver coupé dans sa retraite, se hâta de retrograder avec ses troupes. Il abandonna le Détroit, Sandwich, Malden et se dirigea vers la rivière Thames, avec le brave Tecumseh et deux mille sauvages. Le général Harrison, qui le suivait de près, le rejoignit à Moravian-Town. Nos troupes durent s'y arrêter pour livrer bataille à un ennemi bien supérieur en nombre, et la fortune ne nous fut pas favorable. Les soldats, déjà démoralisés par ce mouvement de recul, furent culbutés par la cavalerie du Kentucky et mis en complète déroute, malgré le courage des Sauvages qui restèrent les derniers sur le champ de bataille,

et eurent la douleur de voir tomber au milieu d'eux, leur chef vénéré, le brave et éloquent Tecumseh.

La mort de ce brave allié, alors brigadier-général dans l'armée anglaise, était une perte importante pour nous. Fils d'un guerrier Shawanee, Tecumseh était né en 1770, sur les bords du Scioto, dans l'Ohio. Il avait fait ses premières armes contre les Américains qu'il détestait, et mourut en combattant contre eux. Les tribus sauvages de l'ouest, refoulées de tous côtés par le flot croissant de la colonisation, se voyaient enlever chaque année, sans compensation, leurs pays de chasse et les villages où reposaient les os de leurs ancêtres. De temps en temps, des conflits sérieux avaient lieu à ce sujet entre ces indomptables peaux-rouges et les colons américains, conflits qui amenaient souvent des représailles terribles, et laissaient toujours subsister parmi eux le désir de la vengeance, la soif du sang. Témoin des souffrances de ses frères, Tecumseh avait résolu de délivrer l'Amérique de ceux qu'il considérait comme ses oppresseurs. Reprenant cinquante ans après lui le projet du fameux Pontiac, le grand chef des Outaouais, Tecumseh, aidé par son frère Elkswatawa, surnommé le prophète, avait levé l'étendard de la délivrance, et conviait à cette espèce de guerre sainte toutes les tribus de l'ouest. A sa voix puissante, leurs guerriers et leurs chefs s'étaient levés comme un seul homme, et un long cri de guerre, répété d'échos en échos, retentit de l'extrémité de nos lacs jusqu'au golfe du Mexique. C'était le réveil de la barbarie, réunissant ses forces éparses au milieu de ses forêts et de ses plaines, pour repousser cette civilisation agressive et envahissante, dont les rumeurs bruyantes troublaient la solitude de leurs retraites. Ce fut aussi le dernier effort de ces races autrefois puissantes, pour recouvrer le sol de leur pays, et délivrer l'Amérique de la présence des blancs. La lutte allait commencer, lorsque Tecumseh apprit la nouvelle de la guerre entre les Américains et les Anglais. Rusé et prévoyant, il prit immédiatement son parti et se rangea de notre côté. Il comprenait que le triomphe des premiers laisserait les sauvages à leur merci, en leur donnant le contrôle exclusif de l'Amérique du Nord. Braves et dévoués, Tecumseh et ses sauvages combattirent aux premiers

rang; de nos troupes, avec la fougue et l'impétuosité d'hommes habitués à mépriser la mort, et contribuèrent plusieurs fois aux succès de nos armes.

La mort du grand guerrier mit fin à la croisade qu'il avait rêvée et dispersa ses alliés. Les descendants de ces vaillantes tribus mêlés et comondus avec d'autres nations, sont aujourd'hui disséminés dans les régions éloignées de l'ouest et jusque sur les versants des Montagnes Rocheuses. Toujours hostiles à la civilisation, ils traînent dans la misère une existence nomade, en attendant le jour de leur extinction totale, et d'une ruine à laquelle les vouent leur horreur pour le travail et leurs habitudes vagabondes. Nous n'avons plus guère de rapports avec eux qu'au Nord-Ouest; mais malgré l'éloignement des temps et les changements qu'ils produisent, nous ne devons pas oublier que le sang de ces braves nations a coulé avec celui de nos pères sur tous nos champs de bataille, et que sur la page où l'historien gravera pour la postérité les noms des héros de 1812, on doit conserver, avec un religieux respect, celui du vaillant soldat de Moravian-Town: le brave et généreux Tecumseh.

Le résultat de cette victoire de Harrison était considérable pour nos ennemis; ils allaient maintenant envahir notre territoire, et, avec le secours de leur flotte qui les suivait sur le lac, achever sans difficulté la conquête du Haut-Canada.

En apprenant les malheurs de Proctor, Dearborn qui commandait l'armée du centre, résolut de mettre de suite à exécution le projet qu'il avait formé en arrivant à Sacketts Harbor, celui de s'emparer de York, aujourd'hui Toronto, la capitale de la Province supérieure. La flotte américaine, sous les ordres de Chauncey, traversa ses troupes, et malgré les efforts courageux du général Shcaffé, il s'empara en effet de la ville où il fit un butin considérable. Sans perdre de temps, il vint ensuite mettre le siège devant le Fort-George défendu par le brave général Vincent. Après avoir subi une sévère cannonade de trois jours, et avoir perdu 400 hommes, ce dernier sortit du fort et se retira à Queenstown, où les troupes défaites de Proctor s'étant ralliées à lui, il gagna les hauteurs de Burlington, suivi de près par les Américains

dirigés par les généraux Chandler et Winder. Mais dans la nuit du 5 au 6 juin, le colonel Harvey, avec 700 hommes des troupes de Proctor, vint surprendre leur camp, les chassa de leurs positions, et fit prisonniers les deux généraux ennemis. Ce coup d'audace qui faisait le plus grand honneur à Harvey, ralentit un peu les progrès de l'ennemi de ce côté. Quelque temps auparavant, le colonel McDonnell, par un coup de main encore plus extraordinaire, s'était emparé d'Ogdensburgh, avec une poignée d'hommes, et avait rapporté à Prescott tout le bagage, les armes et les ammunitions qu'il y avait trouvées.

Dès avant le début de la campagne, Sir George Prévost, parti de Québec en février, avait parcouru le Haut-Canada; il avait visité d'abord York, puis les Forts George et Erié, et avait réglé et préparé ce qui était nécessaire pour leurs défenses respectives. Il se rendit ensuite à Kingston où se trouvait Sir James L. Yeo. C'est là qu'ils apprirent les défaites de nos troupes et la prise de Toronto. Ils résolurent immédiatement d'attaquer Sacketts Harbor. Ce mouvement devait avoir l'effet de ramener les troupes américaines et leurs vaisseaux de ce côté, pour défendre leur territoire, et de nous donner le temps de réorganiser nos forces pour arrêter leurs progrès dans la Province supérieure. En conséquence mille hommes de troupes et 27 voiles avec 110 canons partirent de Kingston, pour surprendre le poste le lendemain au point du jour. Malheureusement le vent ayant manqué, les vaisseaux n'arrivèrent en vue de la place que vers dix heures du matin, et ne purent pas s'approcher assez près du rivage pour attaquer la ville. Malgré ce contretemps, elle eût peut-être été prise si l'assaut avait eu lieu de suite. Mais, de l'avis de Sir James L. Yeo et des autres officiers présents, il fut résolu de ne rien risquer, et l'attaque fut remise au lendemain, ce qui donna aux ennemis le temps de se reconnaître et de recevoir des renforts. Le jour suivant, le vent étant encore contraire, la coopération de l'artillerie devint impossible, et l'on décida d'abandonner l'entreprise. Néanmoins Sir George Prévost ne voulut pas se retirer sans rien entreprendre. Il donna l'ordre d'attaquer les barricades avancées; ses soldats s'élancèrent aussitôt, et, après une vive fusillade, délogèrent l'ennemi et le

forcèrent à se retirer dans la ville, trop bien fortifiée et défendue par des troupes trop supérieures en nombre, pour pouvoir espérer de l'emporter d'assaut. Voyant le danger d'exposer le petit nombre de soldats qu'il avait dans cette attaque périlleuse, qui aurait laissé Kingston sans protection dans le cas d'une défaite, Sir George donna l'ordre de la retraite qui fut exécutée aussitôt. Les Américains effrayés avaient déjà mis le feu à leurs magasins, à leurs hôpitaux et à leurs casernes, et, trop occupés à éteindre l'incendie, ils ne songèrent même pas à inquiéter le départ des troupes qui se retiraient.

Pour terminer cette série de désastres, les deux flottes ennemies qui croisaient sur le Lac Ontario, commandées l'une par Chauncey et l'autre par Sir James L. Yeo s'étant enfin rencontrées, le 28 septembre, devant Toronto, ce dernier, après deux heures de combat, fut obligé d'amener son pavillon et d'abandonner ses vaisseaux au vainqueur. Il réussit cependant à se retirer avec ses marins à Burlington, où il rencontra Harvey, et tous deux se mirent en devoir de réunir les débris épars de l'armée de Proctor, fuyant devant des forces supérieures.

La campagne était donc favorable aux Américains dans le Haut-Canada, dont ils possédaient la capitale et presque toutes les places fortifiées. Fiers de ces succès, ils résolurent de profiter de leurs avantages pour frapper un grand coup. En conséquence le général Wilkinson, avec 10,000 hommes, s'embarqua à French Creek, sur des berges, pour descendre le Saint-Laurent, suivi sur la rive par le Col. Harrison, avec 800 hommes et quelques canons. Ayant pris terre au Long Sault, il vint s'arrêter à Chrystler's Farm, le 11 novembre, pour livrer combat au Col. Morrison qui le harcelait depuis quelque temps. Ce dernier n'avait que le quart des troupes de l'ennemi, mais, plein de fougue et d'ardeur, il n'hésita pas à confier le salut de son drapeau au destin des batailles. Après deux heures de lutte, l'audace et le courage l'emportèrent sur le nombre, et la victoire se rangea de notre côté. Dérouté un instant par ce brillant succès, le général Wilkinson se remit néanmoins de nouveau en route, et descendit jusqu'à Saint-Régis, où il s'arrêta en apprenant la défaite de Hampton, pour se retirer peu après dans ses quartiers d'hiver.

L'armée du Nord n'avait encore rien fait. La brillante expédition du Col. Murray, sur le lac Champlain, ne réussit même pas à la faire sortir de son inaction. Cependant, vers la fin de septembre, à la nouvelle du succès de leurs armes dans le Haut-Canada, Hampton commença à avancer, pour rejoindre Wilkinson qui descendait le Saint-Laurent. Prévoyant ce mouvement, Sir G. Prévost était redescendu en toute hâte à Montréal. Toute la milice du district avait été mise sur pied, et échelonnée vers la frontière où l'ennemi était attendu. Le Col. De Salaberry qui s'était distingué déjà dans les guerres d'Europe, était à la tête de cette colonne avec ses Voltigeurs. Après un certain nombre d'escarmouches avec nos avant-postes, Hampton changea de marche et se dirigea vers la rivière Châteauguay. De Salaberry se porta aussitôt de ce côté, et s'établit dans une position élevée, sur les bords de cette rivière, avec ses 300 soldats. Profitant des avantages du lieu, il établit autour de lui d'immenses fortifications d'arbres enchevêtrés entre eux, et destinés autant à dérober à l'ennemi l'infériorité de ses troupes qu'à protéger ces dernières. Le brave commandant sut déployer, dans ce travail défensif, toute la science stratégique d'un militaire consommé, et quand les Américains arrivèrent, tout était prêt pour les recevoir. Sept mille hommes, dirigés par Hampton lui-même, s'élancèrent à l'assaut sur plusieurs points à la fois, mais les voltigeurs étaient à leurs postes, et ils firent pleuvoir sur eux une grêle de balles tellement bien nourrie, qu'ils les obligèrent de se retirer un instant pour se mettre à l'abri. Une deuxième et une troisième attaques, plus fermes et plus soutenues que la première, furent encore repoussées avec le même succès. Hampton, vexé et voulant en finir, changea de tactique et modifia ses mouvements. Disposant ses troupes en colonnes, il essaya tour à tour, mais en vain d'enfoncer la droite, le centre et la gauche, et ordonna enfin un quatrième assaut, conduit avec une grande vigueur sur tous les points à la fois. Nos vaillantes milices, fermes comme de vieux troupiers, redoublèrent d'activité et de courage ; leurs décharges vives et meurtrières portaient le ravage et la mort dans les bataillons ennemis. De Salaberry, présent partout, parcourait les

rangs, dirigeait ses officiers, secourait les points faibles, rassurait et encourageait ses soldats qu'il dirigeait de la voix des deux côtés de la rivière. Jamais on ne vit parmi nos troupes tant d'ardeur dans les mouvements, tant de rapidité et de précision dans le tir, tant d'apropos dans l'attaque, tant de fermeté et d'énergie dans la défense. Hampton, trompé par cette brillante et vigoureuse résistance, croyant avoir affaire à toute l'armée anglaise et ayant perdu beaucoup de monde, rappela ses soldats et donna l'ordre de la retraite.

Sir George Prévost et sa suite arrivaient en ce moment sur le champ de bataille. Il fut reçu au milieu des cris de triomphe des vainqueurs, et félicita chaleureusement cette poignée de braves qui s'étaient battus comme des Spartiates et avaient vaincu comme eux. Leur vaillant colonel avait une large part dans cette importante et héroïque victoire. Acclamé par tout le pays, complimenté par les Chambres, il fut plus tard décoré de l'ordre du Bain par son souverain, récompense honorable sans doute, mais bien au-dessous des services rendus en cette occasion.

Telle fut cette fameuse journée de Châteauguay où venait de se renouveler, sur un théâtre désormais célèbre, le brillant exploit des Thermopyles. La saison étant déjà avancée, Hampton, honteux et humilié, se retira d'abord à Four-Corners, où nos soldats continuant de le harceler, il prit le parti de se retirer définitivement à Plattsburgh pour y passer l'hiver.

Ainsi, par une de ces circonstances assez rares dans l'histoire, c'était ces mêmes Canadiens qu'on accusait de trahison, qui venaient d'arrêter l'invasion du pays par des troupes ennemies de leur roi. Le Haut-Canada conquis, sa capitale livrée au pillage, les armées américaines réunies pouvaient, s'emparant de Montréal, accomplir bientôt leur projet favori : le siège de Québec. Il se trouva sur leur chemin trois cents descendants de ces redoutables guerriers qui combattaient autrefois à Carillon et à Oswégo, et le pays fut sauvé. En effet, Hampton repoussé, Wilkinson repassa la frontière, et la Province se trouva heureusement débarrassée de ses ennemis. Dans le Haut-Canada, le Fort George ayant été abandonné, à peu près dans le même temps par le Général McClure,



les Généraux Drummond et Riall et le Colonel Murray, sans perdre de temps, se jetèrent sur le territoire américain, et ravagèrent sans merci Lewiston, Manchester, Black Rock, Buffalo et tout le pays environnant.

Ces exploits importants terminèrent la campagne de 1813, d'abord favorable à nos voisins, et se terminant par les succès de Riall, de Chrystler's Farm et de Châteauguay. Sur mer, la fortune sembla aussi désertir leur drapeau; l'Angleterre, instruite par les revers de 1812, leur enleva leurs meilleurs vaisseaux, dans des combats meurtriers où les Etats-Unis perdirent en outre une grande partie de leurs meilleurs officiers. La marine anglaise ne se bornait pas à ces engagements; elle bloquait les ports de mer, ravageait les côtes, pillait et brûlait les villages, et faisait subir des pertes immenses au commerce américain.

## VII

Revenu à Québec, Sir George Prévost convoqua de nouveau les Chambres, en janvier 1814. Il obtint, comme les années précédentes, un vote considérable d'argent pour les besoins de la guerre. Les dissensions entre la chambre et le conseil, étouffées pendant quelque temps par le bruit des armes, se manifestèrent avec plus d'ardeur que jamais, sans aucun résultat marqué. Mais le plus grave événement de la session fut la mise en accusation du juge-en-chef Sewell. On lui reprochait d'avoir usurpé les pouvoirs législatifs de la chambre, en introduisant ses règles de pratique pour les cours de justice, et d'avoir conseillé et encouragé tous les actes arbitraires et inconstitutionnels de Craig. Le juge Monck, de Montréal, qui avait pris part à la confection des mêmes règles de pratique, fut aussi traduit devant la Chambre, et des résolutions, adoptées par cette dernière à cet effet, furent transmises en Angleterre. Comme on devait s'y attendre, ces deux hauts fonctionnaires furent acquittés, et recommandés particulièrement aux gouverneurs subséquents, surtout le juge-en-chef Sewell qui, par ses lumières et ses vastes connaissances, aurait fait honneur à la judicature de n'importe quel pays, mais qui, malheureusement pour nous, employait ses grands talents à travailler con-

tinuellement à notre ruine et à notre anéantissement national et religieux.

L'hiver s'était écoulé dans la discussion animée de ces graves questions. La campagne de 1814 devait bientôt s'ouvrir, sous des auspices plus favorables que par le passé. Les revers de Napoléon en Europe, revers qui avaient amené son abdication, le 13 avril 1814, allaient permettre à l'Angleterre de nous envoyer de nouvelles troupes. Déjà deux régiments nous étaient arrivés pendant l'hiver, après avoir fait le trajet à pied de Saint-Jean à Québec, et on pouvait espérer, qu'avant la fin de l'été des secours plus considérables nous permettraient de repousser l'ennemi sur tous les points. Dans la prévision de ces renforts, les Américains résolurent de commencer la campagne plus de bonne heure que de coutume. Le général Macomb se mit de suite en marche, traversa le lac Champlain sur la glace, pour rejoindre Wilkinson, et ce dernier, à la tête de 5,000 hommes, s'empara d'Odeltown. De là, il se dirigea vers Lacolle, défendu par les Voltigeurs, supportés par un petit nombre de troupes régulières. Après un assaut de plus de deux heures, s'apercevant qu'il était impossible de s'emparer de la position avec des troupes épuisées par la fatigue et le froid, il fit cesser le feu et se retira prudemment à Plattsburgh.

Cette tentative infructueuse détermina nos voisins à renoncer, pour le moment, à la conquête du Bas-Canada. Ils résolurent de concentrer toutes leurs forces vers la province supérieure, qui offrait beaucoup plus de facilité pour l'invasion, et les dirigèrent vers Sacketts Harbor, d'où leur flotte pouvait les transporter ensuite sur le territoire anglais. Le général Drummond qui s'en aperçut, laissa Kingston et parut subitement, le 5 mai, devant Oswégo où se trouvaient leurs magasins, s'empara de ceux-ci, incendia le fort, et s'en alla ensuite prendre le commandement des troupes à la tête du lac Ontario.

Plusieurs engagements eurent lieu dans ces parages, entre nos soldats, conduits par Riall, et les Américains, sous les ordres de Scott, Ripley et Brown. Riall, défait dans une de ces rencontres, rétrogradait, lorsqu'il fut rejoint par le général Drummond, près du célèbre champ

de bataille de Lundy's lane. Nous avions en ce moment 2,800 hommes à opposer à 5,000, mais, malgré la disproportion du nombre, le commandant anglais n'hésita pas un instant. Il donna l'ordre du combat, et eût à peine le temps de disposer ses troupes, que déjà la fusillade était commencée. C'était le 25 juillet, vers six heures du soir. Jamais la milice du Haut-Canada ne montra une plus grande bravoure que dans cette lutte terrible, pendant laquelle les ténèbres permettaient à peine de se voir, et de suivre les mouvements de l'ennemi. Suspendu vers neuf heures, le combat recommença bientôt avec plus d'acharnement, et se continua jusqu'à minuit, avec des alternatives de revers et de succès, jusqu'à ce qu'enfin l'ennemi, désespérant de s'emparer de la position, déserta le champ de bataille et se retira dans son camp à Chipawa.

Les pertes furent considérables des deux côtés ; cependant nos troupes, sans prendre le temps de se reposer, vinrent mettre le siège devant le fort Erié, mais le général Drummond repoussé, avec une perte de près de 1000 hommes, fut forcé de repasser la frontière.

La guerre étant alors terminée en Europe, l'Angleterre résolut de porter des forces considérables en Amérique, afin de terminer brusquement la lutte. Elle envoya, vers le mois de juillet, 14,000 hommes de troupes en Canada, destinés à la défense des frontières, mais plus particulièrement à la prise de Plattsburgh, pendant que des flottes considérables, commandées par les amiraux Ross et Pakenham, et chargées d'opérer des débarquements sur les côtes des Etats-Unis, devaient, par leurs ravages, forcer bientôt ces derniers à demander la paix.

Pour obéir à ces ordres des ministres anglais, Sir George Prevost, ayant rassemblé son armée à Chambly, traversa la frontière et se dirigea vers Plattsburgh, suivi par la flottille, commandée par le capitaine Downie. Cette dernière devait combiner ses mouvements et agir de concert avec l'armée de terre, car, sans elle, il était impossible de s'emparer de la place et surtout de la conserver. Downie, ayant engagé le combat avec les vaisseaux ennemis, fut tué dès les premières décharges ; le capitaine Pring qui lui succéda, continua la lutte pendant assez longtemps avec le plus grand courage, mais

le vent ayant manqué, son bâtiment s'échoua et devint une cible pour ses adversaires, qui balayèrent ses ponts en un instant. Plusieurs de ses chaloupes canonnières l'ayant abandonné, incapable de continuer davantage une lutte désastreuse, et voyant qu'il sacrifiait inutilement ses matelots, Pring amena son pavillon.

Dès le début de cette malheureuse action, Sir G. Prévost avait disposé ses troupes pour l'attaque. Une de ses colonnes avait déjà traversé la Saranac, pour prendre à revers l'ennemi près duquel elle se trouvait alors, lorsqu'elle entendit les cris de triomphe des Américains qui avaient vu la défaite et la capture de notre flotte. Robinson qui commandait cette avant garde, envoya aussitôt demander des ordres, et Sir G. Prévost, voyant la défaite de Pring et l'impossibilité de conserver la place si elle était prise, donna immédiatement l'ordre de la retraite.

Cette retraite fut malheureuse. Il pleuvait depuis près d'un mois, et les chemins étaient dans un état affreux. Le désordre et la confusion se mirent bientôt dans les rangs des troupes suivies et harcelées de près par l'ennemi. Les efforts des officiers, les ordres sévères du commandant lui-même, furent impuissants à arrêter la fuite des soldats qui abandonnèrent tout aux mains des vainqueurs : les blessés, les trainards, les munitions, les provisions de bouche, les canons et le matériel de guerre. Ce fut une perte énorme, un véritable désastre.

Les ennemis de Sir George Prévost ont beaucoup critiqué sa conduite en cette circonstance. Les ministres anglais qui avaient ordonné cette expédition, furent peut-être un peu désappointés eux-mêmes de ce manque de succès. Les officiers de marine, si maltraités en cette circonstance, profitèrent de ces dispositions pour rejeter la faute de leur défaite sur l'armée de terre, et par suite sur son commandant. Le capitaine Pring eut à subir les épreuves d'une cour martiale, composée d'officiers de marine qui l'acquittèrent honorablement, en essayant de faire retomber le blâme uniquement sur Sir George Prévost. Maintenant que la question peut être étudiée de sang froid, il n'y a pas de doute que la conduite de notre gouverneur fut, en cette occasion, ce qu'elle devait être. A quoi bon en effet persister à sacrifier ses soldats, pour

s'emparer d'une place qu'il ne pouvait plus garder sans la flotte, et dans laquelle toutes les milices des états voisins seraient venues l'assiéger, car l'expédition était partie dans le dessein de passer l'hiver à Plattsburgh. Le but principal étant manqué, Sir George donna avec regret l'ordre de la retraite. Il y a en effet des occasions où il est plus difficile à un général de s'arrêter que de combattre, surtout quand il ne considère que sa réputation. Avec son armée, Sir George pouvait, en sacrifiant quelques mille hommes, emporter la place d'assaut et cueillir de nouveaux lauriers. Mais des sentiments plus élevés lui rappelèrent qu'il fallait songer avant tout au bien de l'état et au salut de ses troupes. Des hommes, plus compétents d'ailleurs que ses accusateurs, l'ont depuis longtemps exonéré de tout blâme à ce sujet. L'opinion de Wellington, entre autres, vaut bien celle de quelques stratégestes de plumes, qui décident solennellement des batailles sans sortir de leur cabinet, et enseignent, après coup, comment elles auraient pu être gagnées. Le Duc écrivait à Sir George Murray, alors gouverneur du Haut-Canada: " J'approuve hautement " et même plus, j'admire tout ce qui a été fait par le " militaire en Amérique, d'après ce que je puis en juger " en général. Que Sir George Prévost ait eu tort ou " raison dans sa décision au lac Champlain, c'est plus " que je ne puis dire; mais je suis certain d'une chose, " c'est qu'il aurait également été obligé de retourner à " Montréal après la défaite de la flotte. Je suis porté à " croire qu'il a eu raison. J'ai dit, j'ai répété aux " ministres que la supériorité sur les lacs est la condition " *sine qua non* du succès en temps de guerre, sur la " frontière du Canada, même si notre but est une guerre " entièrement défensive."

De telles paroles, venant d'un homme que l'Angleterre a placé au premier rang parmi ses guerriers, sont une justification complète, et suffisent pour venger notre héros des accusations malveillantes de ses ennemis.

La fortune, adverse sur le lac Champlain, sembla nous sourire sur les lacs Erié et Ontario. Sir James L. Yeo reprenait en effet l'offensive sur ce dernier, et forçait la flotte ennemie de se renfermer à Sackets Harbor. Dans le même temps, le général Ross débarquait avec 5000

hommes à Benedict, culbutait les Américains à Bladensburg, et s'emparait de Washington dont il brûlait le capitol et les principaux édifices. Une autre partie de la flotte s'emparait, dans le même temps, du fort Alexander sur le Potomac, et y faisait un riche butin. Ross menaçait ensuite Baltimore, pendant que les escadres qui fermaient l'entrée des ports de New-York, New-London et Boston, infligeaient aux marchands américains des pertes incalculables. Dans le Sud, la guerre exerçait aussi ses ravages. Le général Jackson chassait les Anglais de la Floride, en prenant Pensacola, mais ceux-ci repa-raissaient bientôt devant la Nouvelle-Orléans, avec une armée de 12,000 hommes, commandée par le général Pakenham. Conduite avec plus de prudence, cette force considérable se serait infailliblement emparée de la place, défendue par des troupes bien inférieures, mais, après un assaut meurtrier, dans lequel Pakenham fut tué et perdit la moitié de ses soldats, le général Lambert qui lui succédait, rembarqua les débris de son armée, et laissa les Américains victorieux se réjouir de leur succès inespéré.

La tournure que prenaient maintenant les événements en Europe, fit bientôt comprendre aux Etats-Unis, qu'ils allaient avoir avant peu sur les bras toutes les troupes de l'Angleterre, et le parti fédéral, qui avait toujours été opposé à la guerre, recommença à agiter le pays et à demander la conclusion de la paix. Le succès de Platsburgh, la défaite de Pakenham à la Nouvelle-Orléans, permettaient au gouvernement américain de faire des ouvertures à ce sujet, sans blesser son amour-propre, puisque les derniers combats lui avaient été favorables. Afin de hâter la mesure les Etats du Massachusetts, du Connecticut, du Rhode Island, du Vermont et du New-Hampshire nommèrent des délégués qui s'assemblèrent à Hartford et se prononcèrent énergiquement contre la prolongation de la guerre. Cette résolution fut vertement censurée par les autres Etats, qui les accusèrent de trahir leur pays au profit de l'Angleterre, mais ils persistèrent avec tant d'énergie dans leur demande, que le Congrès céda bientôt. Il fut décidé, par les deux gouvernements, de nommer des commissaires qui devaient s'assembler à Gand, en Belgique, pour poser les bases d'un traité qui

fut signé définitivement le 24 décembre 1814. Les deux nations consentaient à se rendre toutes les conquêtes qu'elles avaient faites, et remettaient la question des frontières à la décision des nouveaux commissaires qu'on allait bientôt nommer à cet effet.

La nouvelle de la conclusion de la paix fut reçue avec une joie immense dans ce pays, surtout dans le Haut-Canada qui avait été si maltraité pendant ces trois campagnes. La guerre avait ruiné l'agriculture, paralysé le commerce, arrêté l'essor de notre jeune population, mais une chose consolait les Canadiens : c'est que, lorsque la nouvelle de la paix arriva à Québec, toute notre frontière était libre et pas un pouce de notre territoire n'était en la possession de l'ennemi.

Les Etats-Unis avaient souffert beaucoup plus que nous ; leur commerce était détruit, leur marine anéantie, et les deux-tiers des marchands des Etats du Nord étaient en banqueroute. Le traité qu'ils venaient de signer ne leur donnait pas raison de se glorifier, parce qu'il n'y était faite aucune mention du droit de visite et du principe que le pavillon couvre la marchandise, causes premières de la guerre. Mais de tous les côtés les intérêts commerciaux qui souffraient depuis si longtemps, et qui commençaient, dès cette époque, à tout contrôler, désiraient et demandaient la paix, et elle fut acclamée, dans tout le territoire américain, avec des démonstrations plus bruyantes mais non moins sincères que chez nous.

### VIII

Sir George Prévost était revenu à Québec aussitôt que possible. Il congédia de suite la milice, heureuse de rentrer dans ses foyers, et convoqua les Chambres dans le mois de janvier 1815. Les représentants du peuple profitèrent de la circonstance pour féliciter leur digne gouverneur, et le remercier de tout ce qu'il avait fait pour la défense de notre territoire, déclarant en même temps, par une résolution, que le salut du pays était dû à son zèle, à son activité et à ses talents militaires bien connus. Ils votèrent même pour lui témoigner dignement leur reconnaissance et leur estime, une somme de £5,000, destinée à lui acheter un service de table en argent. Le

Conseil Législatif, composé en grande partie des ennemis les plus violents du gouverneur, ayant refusé son concours, cette généreuse résolution n'a jamais été exécutée.

Depuis que la paix était faite, le parti hostile aux Canadiens avait repris ses projets haineux, et ne négligeait aucune occasion de se plaindre en même temps de la conduite de Sir George Prévost dans le gouvernement civil et militaire de la colonie. Froissés dans leur orgueil, déçus dans leur ambition et dans leurs mesures d'oppression, les chefs de ce parti firent circuler en Canada et transmettre au roi, les accusations les plus graves contre lui, surtout au sujet des expéditions de Sacket's Harbor et de Plattsburgh. Ces accusations, soutenues sur quelques points par Sir James L. Yeo, commandant de notre marine sur les lacs, déterminèrent le gouvernement anglais à le rappeler. Le général Drummond reçut l'ordre de venir le remplacer, et arriva à Québec le 4 avril 1815. Sir George Prévost, blessé dans son amour-propre par ce procédé humiliant, et ne voulant pas rester plus longtemps exposé aux attaques malveillantes de ses ennemis, se décida à partir de suite, sans attendre l'ouverture de la navigation.

La nouvelle de son départ et des fâcheuses circonstances dans lesquelles il avait lieu, fut bientôt connue. Les citoyens de Québec et de Montréal s'empressèrent de venir lui exprimer, au nom de toute la population du pays, leurs regrets et leurs sympathies, et lui faire part des souhaits et des vœux qu'elle formait pour le triomphe qui l'attendait en Angleterre, où il allait se défendre victorieusement des attaques de ses ennemis qui étaient aussi les nôtres. Si quelque chose était de nature à adoucir l'amertume de la position de cet homme de bien, c'était de se voir ainsi entouré de l'estime et du respect d'un peuple persécuté lui aussi, et qui, malgré les mauvais traitements, venait de chasser l'ennemi de la frontière et de conserver deux provinces à leur commune mère-patrie.

Sir George Prévost se rendit de Québec à Halifax par terre, marchant le plus souvent à pied, à travers les forêts du Nouveau-Brunswick. Ce trajet long et pénible épuisa ses forces, et développa chez lui une maladie d'hydropisie dont il avait déjà ressenti les attaques. Dès



son arrivée en Angleterre, il demanda avec instance la formation du tribunal qui devait le juger. Soit qu'on hésitât à poursuivre l'affaire, soit que les preuves fournies d'abord parussent insuffisantes, la cour martiale en question, après bien des hésitations et des lenteurs, ne fut définitivement formée qu'au commencement de janvier 1816.

La défense de Sir George Prevost était prête depuis longtemps, et les documents qu'il avait en mains, et les témoins qu'il avait à faire entendre, devaient facilement détruire l'échaffaudage d'accusations mal fondées que l'on avait formulées contre lui. Malheureusement les progrès de sa maladie, développée rapidement par l'inquiétude et le chagrin, ne lui donnèrent pas le temps de se justifier. Il mourut à Londres le 5 janvier 1816, âgé de 48 ans, et fut inhumé sans pompe dans la cathédrale de Winchester, dans laquelle sa veuve lui fit élever un monument en 1818.

Désirant elle-même venger la mémoire si chère de son époux, elle insista pour que l'on poursuivît l'enquête, mais la chose était contraire aux lois militaires. Néanmoins, Son Altesse Royale le Prince Régent, admettant la futilité des accusations proférées contre Sir George Prevost, voulut reconnaître publiquement, dans une lettre adressée par lui à Lady Prevost, les services rendus par son digne époux pendant sa longue carrière, et il accorda même à son fils le droit d'ajouter à son écusson quelques distinctions héraldiques, avec les mots : Canada d'un côté et les Indes Occidentales de l'autre. C'étaient les deux principaux théâtres où ce vaillant serviteur public s'était plus particulièrement distingué comme militaire et comme homme d'état, et cette distinction tardive mais honorable, était destinée à en perpétuer le souvenir dans sa famille et à réduire au silence les accusations malveillantes de ses ennemis.

## IX

Ainsi était mort, sous le coup d'une disgrâce imméritée, au milieu de sa famille en larmes, ce général brave et respecté, ce citoyen loyal et généreux dont le seul crime, aux yeux de ses détracteurs, était d'avoir

reconnu les droits et la loyauté du peuple canadien. Victime de ses grandes qualités et des nobles sentiments qui répandirent un si doux éclat sur toute sa vie, il subit le sort fréquent de ceux qui s'élèvent audessus des passions et des intérêts du vulgaire, en adoptant pour guides ces principes immuables d'éternelle justice, dont le triomphe, lent quelquefois, mais infaillible toujours, venge ceux qui les suivent des bassesses et des lâchetés de ceux qui les ont méconnus.

Quoique bien courte, l'administration de Sir George Prévost forme une des époques les plus importantes de notre histoire, sous la domination anglaise. En effet, la guerre de 1812, si habilement et si activement conduite par lui, produisit des résultats d'une grande importance pour la Grande Bretagne. Elle détermina d'abord d'une manière définitive nos relations avec elle, en nous retenant dans une dépendance à laquelle nos pères commençaient alors à s'habituer. Elle servit aussi à désabuser nos voisins sur l'affection que l'on entretenait pour eux en ce pays, et elle éleva, entre la jeune république et nous, une barrière insurmontable, un mur de séparation demeuré intact et respecté depuis. L'Angleterre se trouvait ainsi complètement rassurée sur l'avenir de ses possessions en Amérique. D'un autre côté, la guerre eut encore pour effet de faire disparaître et de dissiper les préjugés qu'on avait répandus contre la loyauté des Canadiens, et démontra qu'il était facile de les gouverner, quand on leur rendait justice, et quand on les traitait avec les égards et le respect dus à un peuple honnête et loyal.

Cinquante ans se sont écoulés depuis le départ de Sir George Prévost de cette colonie, mais le souvenir de son règne doux et équitable n'est pas encore effacé de la mémoire du peuple canadien qui chérira toujours en lui un ami sincère, un protecteur bienveillant, un administrateur sage et éclairé, un noble et vaillant soldat. Notre gouvernement, répondant aux vœux du pays tout entier, vient d'évoquer et de consacrer pour ainsi dire cet héroïque passé, en votant une somme considérable destinée à récompenser les miliciens de 1812, ces vieux débris de notre dernière armée. Ne serait-il pas convenable, dans cette circonstance, en associant leur gloire commune, de rappeler aussi les brillantes et solides

vertus de leur général en chef? Ne serait-il pas temps de mettre à effet les nobles intentions de la Chambre d'Assemblée de 1815, en appropriant une partie de la somme votée alors, à l'érection d'un monument destiné à perpétuer au milieu de nous la mémoire de ce populaire gouverneur. La Province de Québec applaudirait sincèrement à cette œuvre nationale, nous n'en avons aucun doute, car elle n'a pas oublié que si le Canada fut alors sauvé par le courage de nos soldats, le mérite de ce grand succès est dû, en premier lieu, à la sagesse, au zèle et à l'habileté du brave militaire dont nous venons de raconter si imparfaitement l'histoire.

## COUP D'ŒIL GÉNÉRAL SUR L'ORNITHOLOGIE EN AMÉRIQUE. (1)

---

Les sciences naturelles ont eu, aux Etats-Unis comme en Canada, leurs rudes commencements.

Catesby, Edwards, Latham, Peale, voilà, pour ainsi dire, chez nos voisins, les pionniers de cette étude favorite.

Le volume ou *folio illustré*, écrit en français, que Vieillot publia en 1807 en France, sur les oiseaux de Saint-Domingue et de l'Amérique Septentrionale, attira d'abord

(1) AU PRÉSIDENT DE L'INSTITUT CANADIEN DE QUÉBEC.

*Monsieur,*

Le 20 novembre dernier, je vins, à votre invitation, dans vos salles, causer familièrement d'ornithologie avec un groupe nombreux et choisi de vos membres.

On me demanda alors une seconde causerie, pour compléter l'étude que nous faisons. Ce travail que j'espérais préparer à temps pour votre ANNUAIRE de 1875, se trouve, je regrette de le dire, forcément ajourné. Je ne me dissimule pas que ma conférence telle que publiée est incomplète, bien que la liste des espèces qui l'accompagne devra combler plusieurs lacunes. Si elle ne produit aucun autre résultat, puisse-t-elle au moins démontrer que l'histoire du monde ailé, c'est quelque chose de plus qu'une aride et barbare classification, un grimoire très-scientifique, mais peu récréatif, un labyrinthe d'ordres, de sous-ordres, de genres, de sous-genres, de familles, de sous-familles, comme je le disais alors. Tout ce que je puis faire aujourd'hui pour prouver ma bonne volonté et l'intérêt que je porte à vos travaux, c'est de vous offrir quelques considérations générales en rapport avec les sciences naturelles, notamment l'ornithologie, puisées aux sources les plus accréditées.

Permettez-moi, en terminant, d'espérer que l'Institut transférera, sous peu, ses salles à un local assez spacieux pour lui permettre de jeter de suite les bases d'un Musée d'Histoire Naturelle, et que la législation, par un octroi généreux, lui viendra en aide.

J. M. LEMOINE.

Spencer Grange, novembre, 1875.

l'attention des naturalistes européens, sur la faune de ce continent ; néanmoins Vieillot fourmille d'erreurs.

Un de ceux qui vers ce temps contribua puissamment à populariser les connaissances en histoire naturelle, ce fut M. Frederick Peale, en fondant à Philadelphie, un riche musée ornithologique. Ce musée à lui seul valait bien des livres pour l'identification des espèces, comme il est facile de s'en convaincre en feuilletant l'Ornithologie d'Alexandre Wilson.

A venir à l'année 1827, le seul travail qui, en Ornithologie américaine, fit autorité, fut le traité de Wilson. Comme histoire du monde ailé de la Pennsylvanie et du New Jersey, l'œuvre laissait peu à désirer. Ce fut en 1827 qu'Audubon commença la publication de ses merveilleux dessins des Oiseaux de l'Amérique, avec biographies d'iceux. Douze années plus tard, en 1839, il le compléta. Une nouvelle édition in-octavo vit le jour entre 1840 et 1844 : elle n'ajouta aucun détail à ceux de la première, si l'on en excepte la description de certaines espèces, collectionnées pendant le voyage qu'il entreprit à la région supérieure du Missouri.

Nuttall, en 1832, édita la partie de son manuel d'Ornithologie, descriptif des oiseaux de terre des Etats-Unis et du Canada. La seconde, la dernière édition de ce manuel, parut en 1840 : le volume ayant trait aux espèces aquatiques avait été livré à la publicité en 1834 : biographies et descriptions sont essentiellement les mêmes que celles d'Audubon. Les naturalistes attachés aux expéditions chargées par le gouvernement de Washington d'explorer un tracé du chemin de fer du Pacifique, étaient revenus, munis de spécimens, d'amples cahiers de notes, etc. Pour déblayer ce chaos — réduire en système ces innombrables recherches de la science, il fallait passer en revue l'Ornithologie entière du continent ; tout refondre ; reconstituer les ordres, les classes, les familles. Le SMITHSONIAN INSTITUTION, confia cette tâche aussi ardue que délicate à son assistant-secrétaire, Spencer K. Baird qui obtint la collaboration du professeur John Cassin, de Philadelphie, et de M. George N. Lawrence, de New-York ; tous deux occupaient le premier rang comme ornithologues, dans le Nouveau Monde. De leurs efforts, de leurs recherches

combinées est résulté le célèbre neuvième volume de la série des explorations du chemin du Pacifique.

Ce monument élevé aux sciences naturelles, ne renferme cependant que la description technique des familles—des genres—des sous-genres, etc. C'est, sans doute, une encyclopédie précieuse—sous forme d'un robuste in-quarto de 1000 pages et plus—d'un secours sans pareil aux savants comme ouvrage à consulter. Mais ce n'est pas un manuel pour guider le peuple. Ce n'est plus de l'ornithologie pour tout le monde que cette peinture sèche des créatures emplumées. La partie la plus attrayante, celle qui traite des mœurs, de la nidification de tous ces habitans des airs est omise. Dénuée de planches, si l'on excepte quelques dessins des espèces non décrites par Audubon, la savante compilation ne satisfait pas la classe la plus nombreuse des lecteurs. La date où elle parut (1858) commémore une ère pour l'ornithologie, parmi nos voisins. Quant à nous, en Canada, quels sont nos états de service ?

En 1663, Pierre Boucher, gouverneur des Trois-Rivières, compilait un mémoire sur les animaux, les oiseaux, les poissons de la Nouvelle-France, qu'il adressait au Grand Monarque, à Versailles. Le vénérable gouverneur des Trifluviens produisit, sinon un livre remarquable par l'érudition, du moins une agréable relation zoologique qui a de l'a-propos, même de nos jours.

Près de deux siècles après, en 1830, l'infatigable Pierre Chasseur, comme de nos jours M. Alfred Lechevalier, collectionnait les espèces les plus marquantes du règne animal pour le musée canadien qu'il ouvrit en cette ville, près du local où plus tard on a bâti l'église Saint-Patrice. La mort vint bientôt éteindre son enthousiasme. L'incendie, en 1854, dévorait ce que les mites n'avaient pu grignoter de ses spécimens empaillés.

Vers 1857, un comité de naturalistes, MM. Billings, Barnston, Hall, Vennor, D'Urban, fondaient, à Montréal, et alimentaient de leurs écrits, le *Canadian Naturalist* qui vécut plus de douze ans,—collection d'écrits fort prisée ; on y réfère constamment.

Le naturaliste canadien qui me semble avoir le plus étudié, le mieux approfondi la faune ornithologique de ce pays, c'est M. Thomas McLraith, pendant nombre

d'années gérant de la compagnie du gaz à Hamilton. Les descriptions, les listes des espèces notées par ce savant, aussi laborieux que modeste et d'un aimable commerce, sont citées par les ornithologues les plus éminents des Etats-Unis. M. McIlraith a jeté des flots de lumière sur la faune d'Ontario; ses observations sur l'arrivée, la nidification, le plumage, le parcours, le chant des nombreuses familles de moucherolles et d'oiseaux aquatiques qui fréquentent les environs de Hamilton, la baie de Burlington, les marais du lac Saint-Claire, suffiraient seules à faire passer son nom à la postérité.

Toronto compte en ce moment un naturaliste dont le Manuel "The Birds of Canada" a été accueilli avec une grande faveur: bien que ce ne soit qu'une sèche nomenclature, assez incomplète, néanmoins c'est un commencement. Plus tard, sans doute, le Dr. Ross donnera l'histoire, la vie intime de ses héros: l'Angleterre lui fournit d'excellents modèles, Bewick, Sweet, White; l'Amérique, les immortels écrits de Wilson, d'Audubon, de Bonaparte.

En 1860, j'esquissai comme passe-temps littéraire, dans le *Canadien*, les individus les plus marquants parmi les oiseaux de proie et les espèces aquatiques: plus tard, je réunissais ces correspondances, dans une brochure dont l'écoulement rapide m'induisait à préparer une autre édition plus étendue. Ce petit Manuel, depuis sept à huit ans, a disparu de chez les libraires. Sera-t-il suivi d'un traité plus complet, c'est ce que je ne peux prévoir pour le moment; les matériaux s'amassent, les lacunes se combrent. (1)

(1) Parmi les encouragements à procéder, je suis heureux de pouvoir signaler l'appréciation éclairée que M. l'abbé Provencher m'adressait sur le contenu et le style de ce livre, dès qu'il l'eut parcouru. Voici :

" St. Joachim, 17 Juillet 1861.

J. M. LeMOINE, Ecr., Québec.

Mon cher Monsieur,

Pardonnez-moi si je viens si tardivement accuser réception du 2ème volume de votre Ornithologie; je voulais avant tout parcourir ce volume, et c'est avec une double satisfaction que je vous présente aujourd'hui mes remerciements et le tribut de mes plus sincères sympathies. Un correspondant du *Journal de Québec* disait naguère que vous aviez choisi

En 1869, parut à Québec une revue mensuelle consacrée aux sciences naturelles, le *Naturaliste Canadien*; le rédacteur de ce recueil a consacré plusieurs pages à des classifications ornithologiques, semées de quelques détails sur les espèces.

Depuis 1858, d'autres écrits, plus ou moins précieux sur l'ornithologie, cette étude chérie des naturalistes, ont reçu les honneurs de la publicité; au lieu de s'appliquer à l'Union Américaine entière, la plupart se bornaient à décrire la faune d'une section seulement. Nommons: ELLIOTT'S *Illustrations of North American Birds*; *The Ornithology of the New England States*, par Samuels, de Boston; *Birds of Eastern Massachusetts*, par Maynard.

Ainsi, il s'est écoulé dix-sept ans (1858-75) depuis la publication du neuvième volume de Baird, traité de Zoologie technologique des oiseaux des Etats-Unis; il s'est également passé près d'un tiers de siècle (1844-75) depuis l'apparition du vaste travail d'Audubon; pendant cette longue période, nul en Amérique n'a songé à doter

la meilleure part en fait d'Histoire Naturelle; sans me rendre entièrement à cette opinion, j'avouerai du moins que votre partie est bien celle qui se prête le mieux à la description et à tous les agréments du style; aussi est-ce une chose digne de remarque que presque tous vos devanciers dans cette branche ont été rangés au premier rang parmi les écrivains, et il m'est agréable de reconnaître ici que sous ce rapport vous avez dignement marché sur leurs traces. Quoi de plus charmant que ces descriptions de mœurs, d'habitudes, d'amour de la famille, d'humeur, de caprices et des bouderies, même des individus de la gente ailée! Que de tous, de couleurs, et de ressources à la disposition de l'écrivain, qui nous fait passer successivement d'un groupe à un autre, d'une famille à une autre, sans pour ainsi dire se répéter, fixant notre attention par des coups de pinceaux, si non toujours nouveaux, du moins toujours agréables par la manière hardie et le plus souvent inattendue avec laquelle ils sont portés! Quel contraste avec les descriptions froides, sèches, didactiques et presque mathématiques de la Botanique.

Votre charmante description de l'engoulevent criard m'a rappelé une ancienne connaissance.

Je termine donc en faisant des vœux pour que la Législature vous mette en moyen de nous offrir une nouvelle édition de votre ouvrage, accompagnée de planches coloriées qui seraient d'un si puissant secours pour l'identification des individus qu'on peut à chaque instant rencontrer."

Veillez bien me croire, Monsieur,

Avec estime et considération,

Votre tout dévoué serviteur,

(Signé,)

L. PROVENCHER, Ptre.



les sciences naturelles d'une biographie systématique des espèces. Comme ce n'est que depuis cette date que l'on a des connaissances exactes sur les plaines du Missouri, sur le territoire de l'Océan Pacifique, du Nord-Ouest, d'Alaska, il est facile de réaliser le nombre et l'étendue des lacunes que les recherches d'Audubon et de Nuttall doivent offrir.

C'est aux courageuses explorations, aux notes des individus, aux rapports des commissions géologiques que l'on est redevable de tant de découvertes récentes en ornithologie.

Audubon avait observé et décrit les habitudes des belles espèces chantantes, mais le parcours, la nidification, les œufs, les jeunes de la majorité des oiseaux aquatiques et des rapaces de l'Amérique du Nord, à l'époque des amours : voilà ce qui, pour les savants d'alors, constituait autant d'impénétrables mystères.

Les naturalistes n'étaient pas sans savoir que nos escadrons de canards, nos oies, nos cygnes, nos courlis, nos vanneaux (pluviers), nos bécassines s'attroupent dans le grand Nord, à certaines saisons de l'année ; quelle était l'exacte région où à l'époque de la reproduction on n'eût pu les rencontrer ? qu'y faisaient-ils ? mystère ! mystère ! Sir John Richardson, dans sa *Fauna Boreali Americana*, à de rares intervalles, soulevait un coin du voile : voilà tout. Depuis cette ère, que de vides ont été comblés ! Il reste comparativement peu à découvrir sur cette matière.

C'est pour faire face à ce besoin que le professeur Baird, de Washington, aidé cette fois de l'œologiste Brewer, de Boston, et de M. Robert Ridgeway, de l'Illinois, vient de livrer à la publicité les magnifiques volumes enrichis de planches : *The Birds of North America*. Le but de ce travail est de fournir une histoire complète des oiseaux de toute l'Amérique Septentrionale, au nord du Mexique, basée sur la classification la plus moderne, avec descriptions des individus dans un langage simple, où les termes techniques et les matières étrangères au sujet, seront mis de côté. Chaque espèce ne comportera que les synonymes indispensables à son identification : c'est donc une quasi réimpression du fameux neuvième volume des explorations du chemin

de fer du Pacifique, avec en sus, tableaux analytiques et synoptiques, pour faciliter l'identification. Les trois savants se sont partagé la tâche comme suit: à M. Ridgeway est dévolue la description des familles, des genres, des variétés. Le Dr. Brewer décrit les mœurs, le parcours des espèces. A Baird, est échue la classification, etc.

Quant aux planches ou dessins coloriés, on trouve d'abord une série d'esquisses, reproduisant la conformation de l'aile, de la queue, des pieds, du bec, de la tête de chaque genre; une seconde série de dessins exhibant une figure au complet d'une espèce de chaque genre, le tout d'une exécution exquise, d'une ressemblance frappante.

Trois volumes in-octavo, de ce superbe travail, ont vu le jour; malgré le prix élevé (\$60), la Société Littéraire et Historique de Québec, pour ne pas rester en arrière des autres sociétés savantes, a cru devoir en faire l'acquisition.

J. M. LEMOINE.

Novembre, 1875.

Rapport Annuel du Bureau de Direction de l'Institut  
Canadien de Québec,

POUR L'ANNÉE FINISSANT LE 31 JANVIER 1875,

Par M. J. F. BELLEAU, *Président.*

MESSIEURS,

Le Bureau de Direction qui a administré les affaires de l'Institut Canadien durant l'année écoulée a l'honneur de vous présenter aujourd'hui le vingt-huitième rapport annuel de cette institution. Les devoirs de la charge honorable que vous lui aviez confiée sont maintenant terminés ; mais avant de remettre la continuation de son œuvre entre les mains de successeurs plus habiles, il lui reste, à l'exemple de ses prédécesseurs, la tâche de vous énumérer, d'une manière courte et substantielle, les divers progrès accomplis pendant cette période.

En premier lieu, le Bureau de Direction est heureux de vous informer que le commencement de l'année a été signalé par une impulsion remarquable, puisque dans le court espace de trois mois, on a vu :

1. Le fonds spécial destiné à l'achat d'ouvrages nouveaux s'accroître de la somme de cinquante piastres ;
2. Les membres de la Direction se donner le luxe d'une chambre spéciale pour leurs délibérations ;
3. Le comité de la Bibliothèque recommander, après un travail sérieux, l'importation d'un grand nombre d'ouvrages et l'achat immédiat de plusieurs publications canadiennes.

Le Bureau de Direction ne saurait passer ici sous silence le zèle qu'a déployé notre laborieux bibliothécaire actuel. Ainsi c'est grâce à son esprit d'initiative qu'est due la création du nouveau département des ouvrages canadiens dont l'importance augmente de jour en jour. C'est également à son travail persévérant que l'on doit cette intéressante conférence qui demeurera comme le plus puissant plaidoyer prononcé en faveur de l'Institut Canadien de Québec. Si, par impossible, il vous arrivait de vouloir abandonner le drapeau de cette noble institu-

tion, veuillez relire cette belle page historique qui vous a été offerte en cadeau à l'occasion du nouvel an.

Le Bureau de Direction constate avec plaisir qu'il a beaucoup profité de la division du travail en demandant tout le concours possible des trois comités permanents qui le composent. Aussi est-ce probablement à l'efficacité de ces comités que sont dus les progrès remarquables dont vous êtes aujourd'hui les témoins. Qui refusera au comité de lecture, par exemple, le mérite d'avoir contribué pour une large part à la popularité actuelle de l'Institut, en organisant ces nombreuses séances publiques qui font accourir dans cette enceinte toute l'élite québécoise. C'est aussi l'immense concours de ce même comité qui a permis au Bureau de Direction d'inaugurer récemment la publication annuelle des principaux travaux de l'Institut Canadien. Cet annuaire fut avec raison le rêve de ses fondateurs, car en hommes éclairés, ils comprenaient qu'une institution qui s'érige en protectrice des sciences et des lettres doit, pour accomplir toute sa mission, laisser des traces ineffaçables dans les annales de l'histoire.

Le Bureau de Direction croirait manquer à son devoir s'il n'offrait ses plus sincères remerciements aux nombreux et généreux bienfaiteurs de l'Institut. Ils méritent notre reconnaissance à divers titres : les uns pour les dons importants faits à la bibliothèque et au musée, les autres pour les aimables et savantes conférences qu'ils ont données sous son patronage.

Votre Bureau de Direction est aussi très heureux de constater avec quel empressement la population instruite fréquente tous les jours les salles de l'Institut. Elles sont devenues, sans contredit, le plus beau centre intellectuel de la cité, et la jeunesse studieuse aime à s'y donner rendez-vous en grand nombre.

Sous de telles circonstances, l'engagement d'un gardien permanent devenait indispensable et même d'une nécessité urgente ; d'autant plus que l'admission de 120 nouveaux membres, l'acquisition de 300 volumes, et la circulation toujours croissante des livres, imposaient déjà une charge trop onéreuse pour une personne qui ne pouvait y consacrer tout son temps.

Cependant avant de se séparer de son ancien surveil-

lant, l'Institut doit reconnaître à M. Lyonnais le mérite de lui avoir été fidèle et dévoué pendant ses dix années de services.

Le Bureau de Direction constate avec regret que la tombe vient à peine de se fermer sur les restes mortels de deux membres actifs de l'Institut, M. Napoléon Joncas, officier zélé de ce bureau, et M. J. E. Deschamps, homme de talent et citoyen estimé.

Vous apprendrez sans doute avec intérêt qu'en outre des nombreuses réunions des divers comités, votre Bureau de Direction a tenu cette année seize assemblées régulières auxquelles assistaient généralement plus de la moitié de ses membres. Vous pouvez donc juger, sans plus de commentaires, de quel zèle infatigable ont dû être animés M. le Secrétaire-Archiviste et ses assistants.

Avant de terminer, le Bureau de Direction désire aussi vous informer qu'il a donné une attention spéciale aux finances de l'Institut. D'ailleurs M. le Trésorier vous dira dans son rapport quel secret il faut employer pour opérer une recette considérable et exhiber un bilan sans passif.

De tout ce qui précède, on peut donc conclure sans crainte que l'Institut Canadien joue aujourd'hui un rôle important dans notre société; mais comme il n'est encore qu'à mi-chemin de son but, il faut que toutes les volontés s'unissent pour en faire, s'il est possible, la plus belle association scientifique et littéraire de la Puissance du Canada.

Le tout néanmoins respectueusement soumis,

J. F. BELLEAU,  
Président-Actif.

*Extrait du Rapport du Trésorier.*

Recettes pour l'année 1874-75.....	\$1,001 62
Dépenses.....	945 93
Balance en caisse, 1er février 1875.....	\$ 55 69
Actif.....	6,665 03
Passif.....	aucun.

### Rapport du bibliothécaire pour l'année 1875.

Pendant l'année 1875, la bibliothèque de l'Institut Canadien a été augmentée de 450 volumes choisis dans les différentes branches des sciences et de la littérature. Il faut remonter aux années les plus prospères de l'institution pour constater une acquisition aussi considérable. Les officiers chargés du choix des nouveaux livres ont voulu, autant que possible, donner satisfaction à tous les membres. Ils ont surtout porté une attention spéciale à la littérature sérieuse. Nous sommes heureux de mentionner les ouvrages religieux et philosophiques des Pères Félix, Monsabré et Gratry, de Montalembert et Donoso Cortès, les écrits historiques de Guizot, Poujoulat, Gabourd, Champagny, Wallon et Mortimer-Ternaux, les dictionnaires de Bouillet et de Vapereau, plusieurs voyages et quelques classiques grecs. La tâche la plus difficile consistait dans le choix judicieux d'ouvrages propres à récréer l'esprit; car ces ouvrages, à part le mérite littéraire, devaient être irréprochables sous le rapport de la morale et des bons principes. Nous sommes portés à croire que ce but a été atteint. On remarquera sans doute les écrits si intéressants de Jules Verne, les ouvrages du P. Bresciani, de Marmier, Dickens, Bulwer-Lytton, Ernest Capendu, Thackeray et une foule d'autres.

La partie américaine a été aussi augmentée d'un bon nombre de volumes parmi lesquels se trouvent les voyages de Jacques Cartier, l'Histoire des États-Unis de Bancroft et quelques écrits de Parkman. Plusieurs auteurs canadiens ont bien voulu faire don de leurs ouvrages à l'Institut; nous les en remercions sincèrement, ainsi que plusieurs autres bienfaiteurs dont les noms sont donnés plus loin.

Dans le cours de l'année, nous avons fait réparer cent trente volumes, et relier un bon nombre de revues et de brochures canadiennes. Nous avons de plus remplacé l'ancien registre par deux nouveaux, tenus d'après un système perfectionné.

Depuis que l'Institut s'est assuré les services d'un gardien permanent, les membres ont l'avantage de lire plusieurs revues tenues sous clef auparavant, et d'é-

changer leurs volumes tous les jours, le dimanche excepté, aux heures suivantes : de 8 à 12 heures a. m., de 2 à 6 heures et de 7 à 10 heures p. m. Ces changements ont eu un excellent résultat, et on peut dire que la circulation des livres a été beaucoup plus grande que les années précédentes. Nous donnons ci-après la liste des volumes achetés et celle des dons.

LOUIS. P. TURCOTTE,  
Bibliothécaire de l'Institut.

Liste des livres ajoutés à la Bibliothèque en 1875.

- Monsabré (le R. P.)—Conférences du couvent de Saint-Thomas d'Aquin de Paris, 2 vols. in-8.  
—————Conférences de Notre-Dame de Paris, 3 vols. in-8.  
Félix (le R. P.)—Le Progrès par le christianisme, conférences de Notre-Dame de Paris, 16 vols. en 8 vol. in-8.  
Gratry (le P. A.)—De la connaissance de Dieu, 2 vols. in 8.  
—————De la connaissance de l'âme, 2 vols. in-8.  
—————Les sources de la régénération sociale, 1 vol in-18.  
Montalembert —Les moines d'Occident, 5 vols. in-8.  
—————Mélanges d'art et de littérature, 1 vol. in-8.  
—————Discours, 3 vols. in-8.  
Donoso Cortès.—Œuvres, 3 vols. in-8,  
Cousin.—Du vrai, du beau et du bien, 1 vol. in-18.  
Lasserre (H.)—Notre-Dame de Lourdes, 1 vol. in 18.  
Veuillot (Louis) —Les libres-penseurs, 1 vol. in-12.  
—————Corbin et d'Aubecourt, 1 vol. in-18.  
Dupanloup (Mgr) —De la haute éducation, 3 vols. in-12.  
Wallon (H.)—Saint-Louis et son temps, 2 vols. in-8.  
—————Jeanne d'Arc, 2 vols in-18.  
Bougaud (l'abbé).—Histoire de Sainte-Monique, 1 vol in-18.  
Chocarne (le R. P.)—Le R. P. Lacordaire, sa vie intime et religieuse, 2 vols. in-8.  
Ponjoulat.—Vie du Frère Philippe, 1 vol. in-8.  
Beauchesne (A. de).—Louis XVII, 2 vols. in-12.  
Mirecourt (E. de).—Portraits et silhouettes au 19e siècle, 25 vols. in-18.  
Vapereau (G.)—Dictionnaire universel des contemporains, avec supplément de 1873, 1 vol. in-8.  
Bouillet (M. N.)—Dictionnaire universel des sciences, des lettres et des arts, 1 vol. in-8. Edition 1874  
—————Dictionnaire universel d'histoire et de géographie, 1 vol in-8 Edition 1874.  
Clément (P.)—Etudes financières et d'économie sociale, 1 vol in-8.  
Boitard.—Manuel-physiologie de la bonne compagnie, du bon ton et de la politesse, 1 vol. in-18.

- Musée des familles de 1873 et 1874, 2 vols. in-4to.  
Magasin Pittoresque de 1873 et 1874, 2 vols. in-4to.  
Le Correspondant de 1872 à 1875, 12 vols. in-8.  
Garnier (Jules).—Océanie, les îles des Pins, etc., 1 vol. in-18.  
———La Nouvelle-Calédonie. 3e édition, 1 vol. in-18.  
Hartwig (Dr.).—The Polar and Tropical worlds, 1 vol. in-8.  
Livingstone (Rév. Dr.).—Exploration dans l'intérieur de l'Afrique  
Austral, 1 vol. in-8.  
Hayes (I. J.).—Perdus dans les glaces, 1 vol. in-8.  
———La terre de désolation; excursion au Groënland,  
1 vol. in-8.  
Lanoye (F. de).—La Sibérie, d'après les voyageurs les plus récents,  
1 vol. in-18.  
Eschyle.—Tragédies, 1 vol in-12.  
Sophocle.—Théâtre. Traduction par P. Giguet, 1 vol. in-12.  
Euripide.—Théâtre. Traduction par E. Pessonneaux, 1 vol. in-12.  
Hérodote.—Histoire. Traduction par P. Giguet, 1 vol. in-12.  
Thucydide.—Histoire de la guerre de Peloponèse. Traduction par  
E. A. Pétaut, 1 vol in-12  
Xenophon.—Œuvres complètes. Traduction par E. Talbot, 1 vol.  
in-12.  
Laurentie.—Histoire de l'Empire Romain, 4 vols in-8.  
Champagny (le comte de).—Les Césars, 4 vols. in-18.  
———Les Antonins, 3 vols. in-18.  
———Les Césars du 3e siècle. 3 vols. in-18.  
———Rome et Judée, 2 vols. in-18.  
Guizot.—Histoire de France racontée à mes petits-enfants, 4 vols.  
in-8.  
Droz (Joseph).—Histoire du règne de Louis XVI, 3 vols. in-18.  
Mortimer-Ternaux.—Histoire de la Terreur, 1792-1794, 7 vols. in-8.  
Poujolat.—Histoire de la Révolution française, 2 vols. in-8.  
———Histoire de France de 1814 à 1867, 4 vols. in-8.  
Gabourd (A.).—Histoire contemporaine depuis 1830, 4 vols. in-8.  
De Ségur (le Comte).—Histoire de Napoléon et de la grande armée  
en 1812, 2 vols. in-8.  
Marco de St. Hilaire.—Histoire populaire de Napoléon et de la  
grande armée, 1 vol. in-8.  
Las Cases (le Comte de).—Mémorial de Saint-Hélène, 2 vols. in-8.  
Salvandy N. A. de.).—Histoire de Jean Sobiesky et du royaume de  
Pologne, 2 vols. in-8  
Chevé (C. F.).—Histoire complète de la Pologne, 2 vols. in-18.  
Bresciani (le Père).—Edmond; scènes de la vie populaire à Rome,  
2 vol. in-18.  
———Ubaldo et Irène, 2 vols in-18.  
———Mathilde de Canosse et Yolande de Groningue,  
1 vol. in-18.  
Alonso (Don).—Mémoires d'une institutrice à Constantinople,  
1 vol. in-18.  
Verne (Jules).—Histoire des grands voyages et des grands voya-  
geurs, 1 vol. in-18.



- Verne (Jules).—Le désert de glace. Aventures du capitaine Hatteras, 1 vol. in-18.  
——— Les Anglais au Pô'e Nord, 1 vol. in-18.  
——— Le pays des fourrures, 2 vols. in-18.  
——— Les enfants du Capitaine Grant. Voyage autour du monde, 3 vols. in-18.  
——— L'île mystérieuse; les naufragés de l'air, 1 vol. in-18.  
——— Aventures de trois Russes et de trois Anglais, 1 vol. in-18.  
——— Une ville flottante, suivie des forceurs de blocus, 1 vol. in-18.  
——— Cinq semaines en ballon; voyage de découvertes en Afrique par trois Anglais, 1 vol. in-18.  
——— Voyage au centre de la terre, 1 vol. in-18.  
——— De la terre à la lune 1 vol. in-18.  
——— Autour de la lune, 1 vol. in-18.  
——— Le docteur Ox, 1 vol. in-18.  
——— Le tour du monde en 80 jours, 1 vol. in-18.  
——— Vingt mille lieues sous les mers, 2 vols. in-18.  
——— Un neveu d'Amérique, ou les deux Frontenac, 1 vol. in-18.
- Conscience (Henri).—Le guet-à-pens, 1 vol. in 18.  
——— La fiancée du maître d'école, 1 vol. in-18.
- Mac-Cabe (W. B).—Berthe ou le Pape et l'Empereur, 1 vol. in-18.
- Nettement (F).—Un pair d'Angleterre, 1 vol. in-18.
- Saint-Germain (J. T. de).—La feuille de coudrier et la fontaine de Médecis, 1 vol. in- 8.
- Silvio Pellico.—Mémoires ou mes prisons, 1 vol. in-18.  
——— Des devoirs des hommes, 1 vol.  
——— Raffaella, 1 vol. in-18
- Bernardin de Saint-Pierre.—Œuvres: Paul et Virginie, la chaudière indienne, etc., 1 vol. in-12.
- Lamothe (A. de).—Aventures d'un alsacien prisonnier en Allemagne, 1 vol. in-18.  
——— Le taureau des Vosges, 1 vol. in-18.  
——— Les faucheurs de la mort, 2 vols. in-18.  
——— Les martyrs de la Sibirie, 4 vols. in-18.  
——— Marpha, 1 vol. in-18.
- Les soirées du Père Laurent, 1 vol. in-12.
- Le zèle catholique, 1 vol in-18.
- De Foë (Daniel).—Aventures de Robinson Crusé, 1 vol. in-18.
- Voiart (Mme. E).—Robinson Suisse, 2 vols. in-18.
- Bourdon (Mme.)—La femme d'un officier, 1 vol. in-18.  
——— Le matin et le soir, 1 vol. in-18.
- Le cœur loyal, 1 vol. in-18.
- Locmaria (le Comte de).—Les guerrillas, 2 vols. in-18.
- Stolz (Mme. de.)—Simples nouvelles. 1 vol. in-18.
- Fleuriot (Mlle. Z.).—Le chemin et le but, 1 vol in-18.  
——— Deux bijoux, 1 vol. in-18.

- Fleuriot (Mlle. Z).—Petite belle, 1 vol. in-18.  
——— Le pauvre vieux, 1 vol. in-18.  
——— L'oncle Trésor, 1 vol. in-18.  
——— Sans beauté, 1 vol.  
——— Marquise et pêcheur, 1 vol.  
——— La vie en famille, 1 vol.  
——— Les Préalonnais. Scènes de Province, 1 vol.  
——— Une année de la vie d'une femme, 1 vol.  
Capendu (E.).—L'hôtel de Niorres, 3 vols.  
——— Le tambour de la 32e demi-brigade, 3 vols.  
——— Le capitaine Lachesnaye, 1 vol.  
——— Les grottes d'Étretat, 1 vol.  
——— Le roi des Gabiers, 3 vols.  
——— Surcouf, 1 vol.  
——— Les Rascals, 1 vol.  
Aimard (Gustave).—Les trappeurs de l'Arkansas, 1 vol.  
——— Les francs-tireurs, 1 vol.  
——— Les rôdeurs des frontières, 1 vol.  
Thackeray (W.).—Henry Esmond, 2 vols.  
——— Histoire de Pendennis, 2 vols.  
Töpffer (R.).—Nouvelles Genevoises, 1 vol.  
——— Rosa et Gertrude, 1 vol.  
——— Le presbytère, 1 vol.  
Ourliac (E.).—Les contes de la famille, 1 vol.  
——— Nouvelles, 1 vol.  
——— Contes du bocage, 1 vol.  
Mayne-Reid.—Les veillées de chasse, 1 vol.  
——— A fond de cale, 1 vol.  
——— La quarteronne, 1 vol.  
——— Le chasseur de plantes, 1 vol.  
——— L'habitation du désert, 1 vol.  
——— A la mer, 1 vol.  
——— Les grimpeurs de rochers, 1 vol.  
——— La piste de guerre, 1 vol.  
——— Les vacances des jeunes Boërs, 1 vol.  
——— Le doigt du destin, 1 vol.  
——— Les chasseurs de girafes, 1 vol.  
——— Bruin ou les chasseurs d'ours, 1 vol.  
——— Les exilés dans la forêt, 1 vol.  
Fullerton (lady).—Laurentia : histoire japonaise, 1 vol.  
——— Plus vrai que vraisemblable, 1 vol.  
——— L'oiseau du bon Dieu, 1 vol.  
Rancavis (A.).—Romans grecs, 2 vols.  
Anderson.—Antoine de Bonneval ou Paris au temps de Saint-Vincent de Paul, 1 vol.  
Disraeli (Hon. B.).—Sybil. Traduit par P. Lorain, 2 vols.  
Smith (J. F.).—Dick Tarleton, 3 vols.  
Ferry (Gabriel).—Costal l'Indien ou le dragon de la reine, 1 vol.  
——— Le coureur des bois ou les chercheurs de perles, 2 vols.

- Marmier (X.)—Les fiancés du Spitzberg, 1 vol.  
— Les voyageurs de Nils à la recherche de l'idéal, 1 vol.  
— Les mémoires d'un orphelin, 1 vol.  
— De l'Est à l'Ouest. Voyages et littérature, 1 vol.  
— Une été au bord de la Baltique et de la mer du Nord, 1 vol.  
— En Alsace. L'avare et son trésor, 1 vol.  
— Le roman d'un héritier, 1 vol.  
— Hélène et Suzanne, 1 vol.  
— Gazida, 1 vol.  
— Lettres sur le Nord, 1 vol.  
Genlis (Mme de).—Le siège de Laroche, 1 vol.  
Mary.—Pauvre Jacques, 1 vol.  
Chabannes (la baronne de).—La femme du sous-préfet, 1 vol.  
Frankmann-Chatrion.—Contes fantastiques, 1 vol.  
— L'ami Fritz, 1 vol.  
Moreau (C. A.).—L'esprit du château de Xhénemont, 1 vol.  
Currer Bell.—Jane Eyre ou les mémoires d'une institutrice, 1 vol.  
— Shirley et Agnès Grey, 2 vols.  
— Le professeur, 1 vol.  
Hahn-Hahn (la Comtesse).—Maria Regina, 2 vols.  
Adèle (la sœur).—Les ruines de mon couvent, 3 vols.  
Caddell (Maria).—Flacon de neige ou les trois baptêmes, 1 vol.  
Bulwer Lytton.—Mon roman, 2 vols.  
— Le dernier des barons, 2 vols.  
— Paul Clifford, 2 vols.  
— Ernest Maltravers, 1 vol.  
— Qu'en fera-t-il, 2 vols.  
— Devereux, 2 vols.  
— Mémoire de Pisistrate Caxton, 2 vols.  
Saint-Genois (le baron de).—Le château de Wildenborg, 1 vol.  
Navery (R. de).—Jean l'Ivoirier, 1 vol.  
De la Tour du Pin.—Sous le chaume, 1 vol.  
Roux-Ferrand (H.).—Phillippe Raimbault, 1 vol.  
— Robert, épisode de 1848, 1 vol.  
— Janine, 1 vol.  
Commins (Miss).—La rose du Liban, 1 vol.  
— L'allumeur de réverbères, 1 vol.  
Bolanden (G. de).—Un voyage de noces, ou Luther et sa fiancée, 1 vol.  
Sainte-Marie (Mme de).—Rose ou Lucie, 1 vol.  
— Pauline; Mademoiselle de Monteymart, 1 vol.  
— La famille de Kendal; Gustave et Lucien, 1 vol.  
Alice Sherwin; Récit du temps de Sir Thomas Morus, 1 vol. in-8.  
Van Looz (H.).—Récits anecdotiques et moraux, 1 vol. in-8.  
Hoffman (F.).—Le trésor de l'île des fibustiers, 1 vol. in-8.  
Nieritz (G.).—Alaf le chevrier.  
MacSherry (J.)—Le Père Laval, 1 vol. in-8.

- Emery (Mme.)—Lucy, Trèche, 1 vol. in-18.  
Dickens (Chs.)—Vie et aventures de Martin Chuzzlewit, 2 vols. in-18.  
—————Le magasin d'antiquités, 2 vols. in-18.  
—————Aventures de Monsieur Pickwick, 2 vols. in-18.  
—————L'ami commun, 2 vols. in-18.  
—————Barnabé Rudge, 2 vols. in-18.  
—————Dombey et fils, 2 vols. in-18.  
—————Paris et Londres, 1 vol. in-18.  
—————Les temps difficiles, 1 vol. in-18.  
—————Olivier Twist, 1 vol. in-18.  
—————Les grandes espérances, 2 vols. in 18.  
—————La petite Dorrit, 2 vols. in-18.  
—————Bleak-House, 2 vols. in 18.  
Newman (le R. Père.)—Perte et gain. Histoire d'un converti.  
1 vol. in-18.  
Carcano (G.)—Le chapelain de la Rovilla, 1 vol. in-18.  
Cremer (J. J.)—Scènes villageoises du pays de la Gueldre, 1  
vol. in-18.  
Bremer (Mlle F.)—Guerre et paix, 1 vol. in-18.  
Lemoine (J. M.)—Maple leaves, 1st series, 1 vol, 8vo.  
Parkman (F.)—The old régime in Canada, 1 vol. in-12.  
—————Les pionniers français dans l'Amérique du Nord,  
1 vol. in-12.  
Richaudeau (l'abbé)—Vie de la Révérende Mère Marie de l'Incar-  
nation, 1 vol. in-8.  
Dussieux (L.)—Le Canada sous la domination française, 1 vol. in-18.  
Harrisse (H.)—Notes pour servir à l'histoire, à la bibliographie,  
etc., de la Nouvelle France, 1 vol. in-8.  
Voyage de Jacques-Cartier au Canada, en 1534. Nouvelle édition  
publiée d'après l'édition de 1598 et d'après Ra-  
musio, par M. H. Michelant, 1 vol. in-8, 1865.  
Relation originale du voyage de Cartier au Canada, en 1534. Publiée  
par H. Michelant et A. Ramé, 1 vol. in-8, 1867.  
Bref récit et succincte narration faite en 1535 et 1536, par le Capt.  
Jacques-Cartier aux Iles du Canada, Hochelaga,  
etc., réimpression de l'édition de 1545, in-8,  
Paris, 1863.  
Rameau (E.)—La France aux Colonies, Acadiens et Canadiens, 1  
vol. in-8.  
Bancroft (G.)—Histoire des Etats-Unis. Traduite par J. G. de Ga-  
mond, 9 vols in-8.  
Gagnon (E.)—Les chansons populaires du Canada, 1 vol. in-8.  
Tanguay (l'abbé C.)—Dictionnaire généalogique des familles cana-  
diennes, 1 vol. in-8.  
Fréchette (L. H.)—Mes loisirs, 1 vol. in-12.  
Sulte (B.)—Les Laurentiennes, 1 vol. in-18.  
Marmette (Joseph.)—L'Intendant Bigot, 1 vol. in-8.  
Deguise (Dr. C.)—Hélika; mémoire d'un notaire, 1 vol. in-8.  
—————Le cap au diable, légende, 1 broch in-8.  
David (L. O.)—Biographies de Mgr. Plessis, Mgr. Bourget, Hon.  
Papineau, LaFontaine, Morin, etc, 3 vols. in-18.

- Darveau (L. M.)—Nos hommes de lettres, 1 vol. in-12.  
Dessaulles (L. A.)—Lectures sur l'annexion du Canada aux Etats-Unis, 1 vol. in-12.  
Gaspé (P. A. de).—Les Anciens Canadiens, 1 vol. in-8.  
Bibaud (jeune.)—Les institutions de l'histoire du Canada, ou annales canadiennes, 1 vol. in-12.  
Taché (Mgr.)—Esquisse sur le Nord-Ouest de l'Amérique, 1 vol. in-8.  
Dollier de Casson —Histoire du Montréal, 1 vol. in-8.  
Raymond (l'abbé.)—Discours sur l'action de Marie dans la société, broch. in-8.  
Genest (P. M. A.)—Carte de la Nouvelle-France pour servir à l'étude de l'histoire du Canada, 1875.  
Cousin (Paul).—Cadastral plan of the city of Quebec with book of reference, 1875.  
Tableau représentant les membres de la convention de Québec.  
L'Episcopat de la province ecclésiastique de Québec, publié par l'abbé J. C. Marquis, 1874.  
Zaba (le Comte de).—Méthode pour faciliter l'étude de l'histoire universelle, 1874.

---

DONS FAITS A L'INSTITUT CANADIEN EN 1875.

PAR LES AUTEURS RESPECTIFS.

- Verreau (l'abbé H.)—Invasion du Canada, 1775, 1 vol. in-8.  
Faucher de St Maurice.—De Québec à Mexico, 2 vols. in-18.  
—————A la brunante, 1 vol. in-18.  
—————Choses et autres, 1 vol. in-18.  
Sulte (Benjamin).—Histoire de la ville des Trois-Rivières, 1 vol. in-8.  
—————Le Canada en Europe, 1 brochure in-8.  
—————Sir George Cartier, 1 brochure in-8.  
Lemay (L. P.)—Les vengeances, Poème canadien, 1 vol. in-12.  
Huguet-Latour.—Annuaire de Ville-Marie, 7<sup>e</sup>, 8<sup>e</sup> et 9<sup>e</sup> livraisons.  
Legendre (N.)—Albani-Emma Lajeunesse, 1 vol. in-18.  
Baillargé.—Clef du tableau stéréométrique, 1 vol. in-8.  
Berlinguet.—Rapport et plans sur les améliorations dans le havre de Québec, broch. in 4to.  
—————Observations on certain plans for the improvement of the Quebec Harbour, Pamp 4to.  
Lafrance (C. J. L.)—Nos divisions politiques, 1 broch. in-8.

PAR MGR. L'ARCHEVÊQUE DE QUÉBEC.

- Francisque-Michel.—Le pays Basque, 1 vol. in-8.

PAR M. L'ABBÉ BOLDOC.

- Leclerc (le P. C.)—Nouvelle relation de la Gaspésie, 1 vol in-12.

PAR LA SOCIÉTÉ HISTORIQUE DE QUÉBEC.

- Mémoires sur le Canada 1749-1760, 1 vol. in-8.

- PAR M. P. J. JOLICŒUR.  
Perreault.—Histoire du Canada, 1 vol. in-18.
- PAR LE CUBDEN CLUB.  
Bastiat.—Essays on political economy, 1 vol. in-18.  
Report of the Cubden Club for 1874.
- PAR M. J. O. FONTAINE.  
La Province de Québec et l'émigration européenne, 1 vol. in-8.  
The Province of Quebec and European Emigration, 1 vol. in-8.  
Barnard (E. A).—Leçons d'Agriculture, 1 broch. in-8.
- PAR MM. A. COTÉ & CIE.  
La découverte du Mississippi, 1 broch. in-18.  
Revue de la session parlementaire de 1875, 1 broch. in-8.
- PAR M. LE RECTEUR DE L'UNIVERSITÉ-LAVAL.  
Annuaire de l'Université-Laval pour 1875-76, 1 broch. in-8.
- PAR M. L. BROUSSEAU.  
Portraits et Pastels littéraires par Jean Piquefort, 1 vol. in-18.
- PAR M. RICARD.  
L'Echo de la France, 9 vols. in-8.
- PAR M. J. F. BELLEAU.  
Report of the Dominion board of Trade, 1 vol. in-8.
- PAR M. LYONNAIS.  
Orators of France, 1 vol. in-12.
- PAR M. A. LAFRANCE.  
Plutarque.—Les vies des hommes illustres Grecs et Romains,  
traduit par Jacques Amyot, 2 vols in-8, 1587.
- Taché (J. C.).—Des Provinces de l'Amérique du Nord et d'une  
Union fédérale, 1 vol. in-8.
- État et avenir du Canada en 1854, 1 vol. in-8.
- Canadian Almanach, 1857 and 1861, 1 vol. in-8.
- Geological survey of Canada. Reports for 1847-48 and 1857-58, 2  
vols 8vo
- Canadian organic romans.—Decade III, 1 vol. 8vo.
- Report on the Hudson's Bay Company, 1 vol. 4to.
- Map of the North West Canada, Port folio.
- Rapport de l'exploration entre le Lac Supérieur et la Rivière  
Rouge avec cartes, 1 vol. in 4to.
- Plans des lacs et rivières entre le lac Huron et la Rivière des  
Outaouais, 1 vol. in 4to.
- Rapport du Commissaire des Terres de la Couronne. (Hon. Jos.  
Cauchon), pour 1856, 1 vol. in-8.

Liste des Revues et Journaux Illustrés reçus à  
l'Institut Canadien.

La Revue Canadienne.	Le Courrier des Etats-Unis.
Le Naturaliste Canadien.	The New York Tribune.
The Canadian Monthly.	The Globe, Toronto.
L'Opinion Publique.	The Mail, Toronto.
Journal de l'Instruction Publique.	Le Courrier d'Outaouais.
Journal of Education.	Le Moniteur Acadien.
The Canadian Illustrated News.	Le Métis, Manitoba.
The Monetary Times, Toronto.	La Minerve.
L'Illustration, Paris.	Le National.
Le Correspondant, Paris.	Le Nouveau Monde.
La Revue Britannique.	Le Bien Public.
La Revue des Etudes Religieuses et Philosophiques.	The Herald, Montreal.
L'Univers Illustré.	The Gazette, Montreal.
Le Musée Universel.	Le Journal de Quebec.
The London Illustrated News.	Le Canadien.
London Quarterly Review.	L'Événement.
Westminster Review.	Le Courrier du Canada.
British Quarterly Review.	The Morning Chronicle.
Edinburgh Review.	The Quebec Mercury.
Blackwood Magazine.	The Budget.
Frank Leslie's Illustrated News.	L'Echo de Lévis.
Harper's Illustrated News.	Le Courrier de Saint-Hyacinthe.
Scientific American.	Le Journal des Trois-Rivières.
La Gazette de Joliette.	Le Constitutionnel.
	Le Franco-Canadien.
	Les Laurentides.

Présidents Honoraires et Actifs de l'Institut Canadien  
depuis sa fondation.

PRÉSIDENTS HONORAIRES.	PRÉSIDENTS ACTIFS.
1848-49—L'Hon. R. E. Caron.	L'Hon. M. A. Plamondon.
1849-50 " "	J. B. A. Chartier, Ecr.
1850-51 " "	F. R. Angers, Ecr.
1851-52 " "	L'Hon. P. J. O. Chauveau.
1852-53—L'Hon. Ls. Panet.	F. X. Garneau, Ecr.
1853-54—L'Hon. N. F. Belleau.	L'Hon. U. J. Tessier.
1854-55—L'Hon. Jos. Cauchon.	L'Hon. Nap. Casault.
1855-56—F. X. Garneau, Ecr.	Cyrille Delagrave, Ecr.
1856-57 " "	L. J. C. Fiset, Ecr.
1857-58 " "	Octave Crémazie, Ecr.
1858-59 " "	P. J. Jolicœur, Ecr.
1859-60 " "	Gaspard Drolet, Ecr.
1860-61 " "	L. B. Caron, Ecr.
1861-62 " "	R. J. Z. Leblanc, Ecr.

PRÉSIDENTS HONORAIRES.	PRÉSIDENTS ACTIFS.
1862-63—F. X. Garneau, Ecr.	Jacques Auger, Ecr.
1863-64    "        "	L'Hon. H. Langevin.
1864-65    "        "	"
1865-66    "        "	J. C. Taché, Ecr.
1866-67—P. A. DeGaspé, Ecr.	H. T. Taschereau, Ecr.
1867-68    "        "	Frs. Langelier, Ecr.
1868-69    "        "	"
1869-70    "        "	D. J. Montambault, Ecr.
1870-71    "        "	Théop. Ledroit, Ecr.
1871-72—J. B. Meilleur, Ecr.	"
1872-73—Cyrille Delagrave, Ecr.	Jean Blanchet, Ecr.
1873-74—L. G. Baillargé, Ecr.	"
1874-75—Hon. P. J. O. Chauveau, J. F. Belleau, Ecr.	"
1875-76    "        "	"

**Officiers de l'Institut Canadien pour 1875-76.**

- Hon. P. J. O. Chauveau.....Président honoraire.
- MM. J. F. Belleau ..... Président actif.
- Ed. Rémillard,        }
- J. O. Tousignant,    } ..... Vice-présidents.
- L. P. Vallée.....Trésorier.
- Chs. Joncas .... Assistant-trésorier.
- H. J. J. B. Chouinard. ....Secrétaire-archiviste.
- M. Chabot,            }
- H. A. Turcotte,       } ..... Assistants-sec.-arch.
- J. O. Fontaine .....Secrétaire-correspondant.
- Math. Chouinard,    } ... Assistants sec.-corresp.
- J. P. Giguère,        }
- Louis P. Turcotte .....Bibliothécaire.
- Victor Bélanger .....Curateur du Musée.

**Bureau de Direction.**

Le Président-actif ; les Vice-présidents ; le Trésorier ; le Secrétaire-archiviste ; le Secrétaire-correspondant ; le Bibliothécaire ; le Curateur du Musée ; M. le Curé de Québec, M. l'abbé L. N. Bégin, Hon. P. Garneau, M. P. P., P. B. Casgrain, M. P., F. Langelier, Ph. J. Jolicœur, T. Ledroit, L. J. C. Fiset, Jos. Hamel, D. J. Montambault, T. E. Roy, M. Chabot, M. Chouinard, Chs. Joncas, H. A. Turcotte, J. P. Giguère.



# LISTE DES MEMBRES ACTIFS

DE

## L'INSTITUT CANADIEN DE QUÉBEC.



### A

Amyot, D E  
Angers, Hon A R, M P P  
Angers, Panet  
Arel, Jos Ferdinand  
Asselin, Nil H  
Auclair, Rév Joseph  
Audette, F M  
Audette, J George  
Auger, Jacques  
Auld, John

### B

Baby, William  
Baillargé, Charles  
Baillargé, Ls G  
Baillargeon, Elzéar  
Baillargeon, Hon P  
Beaudet, Elizée  
Bédard, H A  
Bédard, Simon  
Bégin, Edouard  
Bégin, Rév L N  
Bélangier, Edmond  
Bélangier, Eugène  
Bélangier, F X  
Bélangier, Jules  
Bélangier, Victor  
Belleau, Achille  
Belleau, George  
Belleau, Isidore  
Belleau, Jas F  
Benoit, Séverin  
Berlinguet, F X  
Berlinguet, Thos

Bernard, Anastase  
Bigauette, J E  
Bilodeau, Louis  
Bilodeau, Pierre D  
Blanchet, Dr H  
Blanchet, Jean  
Blouin, Edmond  
Blouin, Moïse  
Blumhart, Wm  
Boivin, Joseph  
Boivin, Moïse  
Bolduc, J E  
Bouchard, Auguste  
Bouchard, Charles  
Bouchard, George  
Bouchard, Philéas  
Bouchette, R S M  
Bourbeau, Frs  
Bourget, Alfred  
Bourget, Joseph  
Bourget, Louis  
Bradley, Dr C D  
Breton, Joseph  
Breton, Romuald  
Brisson, N  
Brousseau, J D  
Brousseau, Léger  
Brunet, J C  
Brunet, J B Wilfrid  
Brunet, Philémon  
Burroughs, John  
Bussièrre, P G

### C

Cadoret, J E  
Campeau, O F

Cannon, L J  
Caron, A P, M P  
Caron, Hon R E  
Carrell James  
Casault, Hon L N, J C S  
Casgrain, P B, M P  
Cauchon, Hon Jos, M P  
Cazeau, Rév C F, V G  
Cazeau, Vincent  
Chabot, Marcel H  
Chalifour M  
Champlain, Eugène de  
Chaperon, J A E  
Charest, Elzéar  
Charlebois, J A  
Chassé, Félix  
Chauveau, Hon P J O  
Cherrier, Benjamin  
Chinic, Hon Eugène  
Chinic, E N  
Chouinard, Alfred  
Chouinard, H J  
Chouinard, H J J B  
Chouinard, Mathias  
Chouinard, P Z  
Cloutier, Arsène  
Cloutier, Charles  
Collet, Rév CA  
Connolly, Michael  
Consigny, F X  
Consigny, Napoléon  
Cousin, Paul  
Côté, Alphonse  
Côté, Augustin  
Côté, Chs Toussaint  
Côté, Jean  
Côté, Napoléon  
Crémazie, Joseph

**D**

Damiens, Martin  
Darveau, A F  
Darveau, Joseph  
De Blois, Pierre  
Dechène, Edmond  
Dechène, Frs M  
Deguise, Gustave  
De la Chevrotière, J O  
Delâge, J B  
Delagrave, Cyrille

De Léry, Hon A C  
Delisle, P G  
Demers, Harrisson  
Derome, J B  
Derome, Victor  
Déry, Ed Joseph  
Déry, Elzéar, A  
Desbarats, W S  
De Varennes, Ferd  
Dion Alphonse  
Dion, Arthur  
Dion, Aurélien  
Dionne, Ernest  
Dorion, Eugène  
Dorion, Isaac  
Dorion, Joseph  
Dorion, Napoléon  
Doucet, Bruneau  
Doucet, P A  
Doyle, William  
Drolet, Albert  
Drolet, Edmond, E  
Drolet, Gaspard  
Drolet, Jacques  
Drolet, Louis  
Drouin, F X  
Dubeau, J B Z  
Duchesnay, T G, Lt-Col  
Duprez, Edmond  
Duquet, Cyrille  
Durand, Ferd  
Durand, Pierre  
Dussault, Louis  
Duval, George  
Duval, Hon J

**E**

Emond, Michel

**F**

Fabre, Hon Hector  
Faucher de St Maurice, Jules  
Faucher de St Maurice, Narcisse  
Fiset, L J C  
Flynn, Edmond J  
Fontaine, Joseph  
Fontaine, J O  
Fontaine, Louis  
Fortier, Félix

Fortier, Dr J E  
Fortier, Taschereau  
Fortin, Thomas  
Fournier, Hon T, J C S  
Fraser, Auguste  
Fréchette, Ls H, MP  
Fréchette, Ovide  
Frenette, Elzéar

G

Gaboury, Augustin  
Gagnon, Chs A  
Gagnon, Gustave  
Gariépy, Alexis  
Garneau, Didier  
Garneau, Eugène  
Garneau, Jos Henry  
Garneau, Némèse  
Garneau, Hon P, M P P  
Gauthier, Ed CE  
Gauthier, Frédéric  
Gauvin, Chs Ed  
Gauvreau, Etienne  
Gauvreau, Ferd  
Gauvreau, Léon A  
Genest, Albert  
Genest, F X  
Genest, Olivier  
Genest, P M A  
Gervais, L B  
Giard, A F  
Giard, Dr Louis  
Giguère, Dr J P  
Gilbert, J B  
Gingras, Cyrille  
Gingras, Philippe  
Giroux, Ed  
Giroux, J Elzéar  
Glackmeyer, Edouard  
Globensky, Benj  
Gouge, Pierre  
Gourdeau, Alphonse  
Gourdeau, Godfroi  
Grenier, Joseph  
Grenier, Hector  
Grondin, Tancrède

H

Hamel, Adolphe  
Hamel, Alphonse

Hamel, Charles N  
Hamel Eugène  
Hamel Ferdinand  
Hamel, Joseph  
Hardy, Alexandre  
Hardy, Alphonse  
Hardy, Joseph  
Hébert, J B C  
Hianveux, G A  
Houde, Philippe  
Hudon, Théophile  
Huot, Abel  
Huot, Edouard  
Huot, L H  
Huot, Philippe  
Huot, Pierre Gabriel

J

Jacques, R  
Jobin, Adolphe  
Jobin, Paul  
Jodoin, Isaïe  
Jolicœur, P J  
Joly, H G, M P P  
Joncas, Charles  
Joncas, Léger

L

Labrecque, Cyprien  
Labrecque-Cyrille  
Labrecque, Magloire Alphonse  
Lafrance, A  
Lafrance, C J  
Laliberté, J B  
Lambert, Alexandre  
Lamontagne, Louis  
Lamontagne, P B  
Langelier, Frs  
Langelier, J C  
Langlois, Charles  
Langlois, Edouard  
Langlois, Jean, M P  
Lapointe, Arthur  
Lapointe, George  
Larivière, Thomas  
LaRue, F Achille  
LaRue, Dr F A H  
LaRue, George  
LaRue, Gilbert H

Lavallée, Jean  
Laveau, Charles  
Lavoie, Jos X  
Lebel, Joseph  
Lecterc, Alfred  
Leclerc, N Théophile  
Ledroit, Théophile  
Lefavre, George  
Lefavre, L C  
Lefavre, P F X  
Lemay, L P  
Lemelin, Jean  
Lemieux, F X  
Lemoine, Edouard  
Lemoine, Gaspard  
Lemoine Jules  
Lepage, Thomas J  
Lépine, George  
Lesage, Siméon  
Lesprance, Pierre  
Lessard, Louis  
Letellier, Alphonse  
Levasseur, L N  
Levasseur, Théophile  
Lippens, Bernard  
L'vernois, Jules Ernest  
Lyonnais, Joseph

**M**

Mackay, Pierre  
Maguire, Dr W  
Mabeux, Hésèbe  
Malouin, J A  
Marceau, Arthur  
Marcou, Hector F  
Marmette, Joseph E  
Marois, J B  
Marsan, Antoine T  
Martel, J B  
Martineau, J Louis  
Masson, T Timothé  
Matte, Rodolphe  
Mathieu, J O  
McLean, John  
Michaud, Chs R  
Michaud, Ths Silvio  
Montambault, D J A  
Montigny, J O  
Mcreau Edouard  
Morissette, C A  
Morissette, J F

**N**

Nadeau, Joseph  
Nelson, T R  
Nesbitt, Edouard  
Noël, Léonidas  
Normand, Fabien

**P**

Pampalon, Joseph  
Panet, Hon Eugène  
Paradis, Ls A  
Patry, J Hilarion  
Pelletier, C A P. M P  
Pelletier, H Cyrias  
Pepin, Joseph  
Petitclerc, M  
Picher, Aristidè  
Picher, F X  
Plamondon, J Petrus  
Plante D O  
Plante, Félix  
Poliquin, Joseph  
Poston, George  
Potvin, Thomas  
Pourtier, Dr M  
Proulx, J B Narcisse  
Pruneau, J B

**R**

Rémillard, Ed  
Renaud, J B  
Rhéaume, A  
Rinfret, George  
Robitaille, C N  
Robitaille, L N  
Robitaille, Ed.  
Robitaille Dr O  
Rochette, Léon  
Rouleau, Fortunat  
Rouleau, Joseph A  
Rousseau, Edmond  
Rousseau, Dr E  
Rousseau, A B  
Rousseau, L D O  
Roy, Hon David  
Roy, Dr F E  
Roy, George  
Roy Louis Joseph  
Roy, O-lilon  
Roy, Thos. Etienne

S

Saucier, F X F  
Savard, Amedée  
Shehyn, Joseph, M P P  
Simard, Dr L J A  
Sirois, J B  
Suzor, C T

T

Taché, E E  
Tardivel, J M  
Tarte, Israël  
Taschereau, Mgr E A  
Taschereau, Hon. J T, J C S  
Taschereau, H T, M P  
Taschereau, Linière  
Tessier, Cyrille  
Tessier, Félix  
Tessier, Ulric jar  
Tessier, Hon U, J C S  
Têtu, Horace  
Têtu, Laurent  
Thibaudeau, Alfred  
Thibaudeau, Hon Isidore  
Toussignant, J O  
Trudel, Edouard  
Trudel, Joseph  
Turcot, Francis

Turcotte, Arthur J  
Turcotte, H Adjutor  
Turcotte, Israël  
Turcotte, Louis P  
Turcotte, Nazaire  
Turgeon, Elie Zotique

V

Vaillancourt, A  
Valin, P V  
Vallerand, André  
Vallerand, F O  
Vallée, Dr Arthur  
Vallée, L P  
Vandry, Joseph  
Vandry, Zéphirin  
Varin, Arthur  
Venner, Dr T A  
Vézina Adolphe  
Vézina, George  
Vézina, J B  
Vézina, Ludger  
Vincelette, M  
Voyer, L N  
Vocelle, Elzéar

W

Watters, G D  
Wolfshon, Joseph

Membres Honoraires.

Hon M A PLAMONDON, J C S  
Hon L B CARON, J C S  
L'abbé H VERREAU  
M A GÉRIN-LAJOIE  
M J C TACHÉ  
M A RAMEAU (de Paris)  
M F LEPLAY (de Paris)

Membres Correspondants.

L'abbé T A CHANDONNET  
M SAMUEL BENOIT  
M P LAFRANCE

## TABLE DES MATIÈRES.

	PAGE.
D'IBERVILLE, conférence donnée par M. P. J. Jolicœur.....	5
LA CORVÉE DES FILEUSÉS (scène acadienne), conférence donnée par M. J. O. Fontaine .....	27
LA POLOGNE, <i>ses origines, sa gloire, ses malheurs</i> , conférence donnée par M. H. J. B. Chouinard.....	39
ÉTUDES EXCLUSIVES ET ÉTUDES SPÉCIALES EN HISTOIRE NATURELLE, par M. l'abbé L. Provancher.....	87
SIR GEORGE PRÉVOST, 1812, conférence donnée par M. Jean Blanchet .....	99
COUP D'ŒIL GÉNÉRAL SUR L'ORNITHOLOGIE EN AMÉRIQUE, par M. J. M. LeMoine .....	138
Rapport du Bureau de direction de l'Institut Canadien, par M. J. F. Belleau .....	145
Rapport sur la Bibliothèque, par M. Louis P. Turcotte.....	148
Liste des volumes ajoutés à la Bibliothèque en 1875.....	149
Liste des revues et journaux.....	157
Présidents honoraires et actifs de l'Institut Canadien depuis sa fondation.....	157
Officiers de l'Institut Canadien pour 1875-76.....	158
Liste alphabétique des membres actifs, honoraires et corres- pondants .....	159

